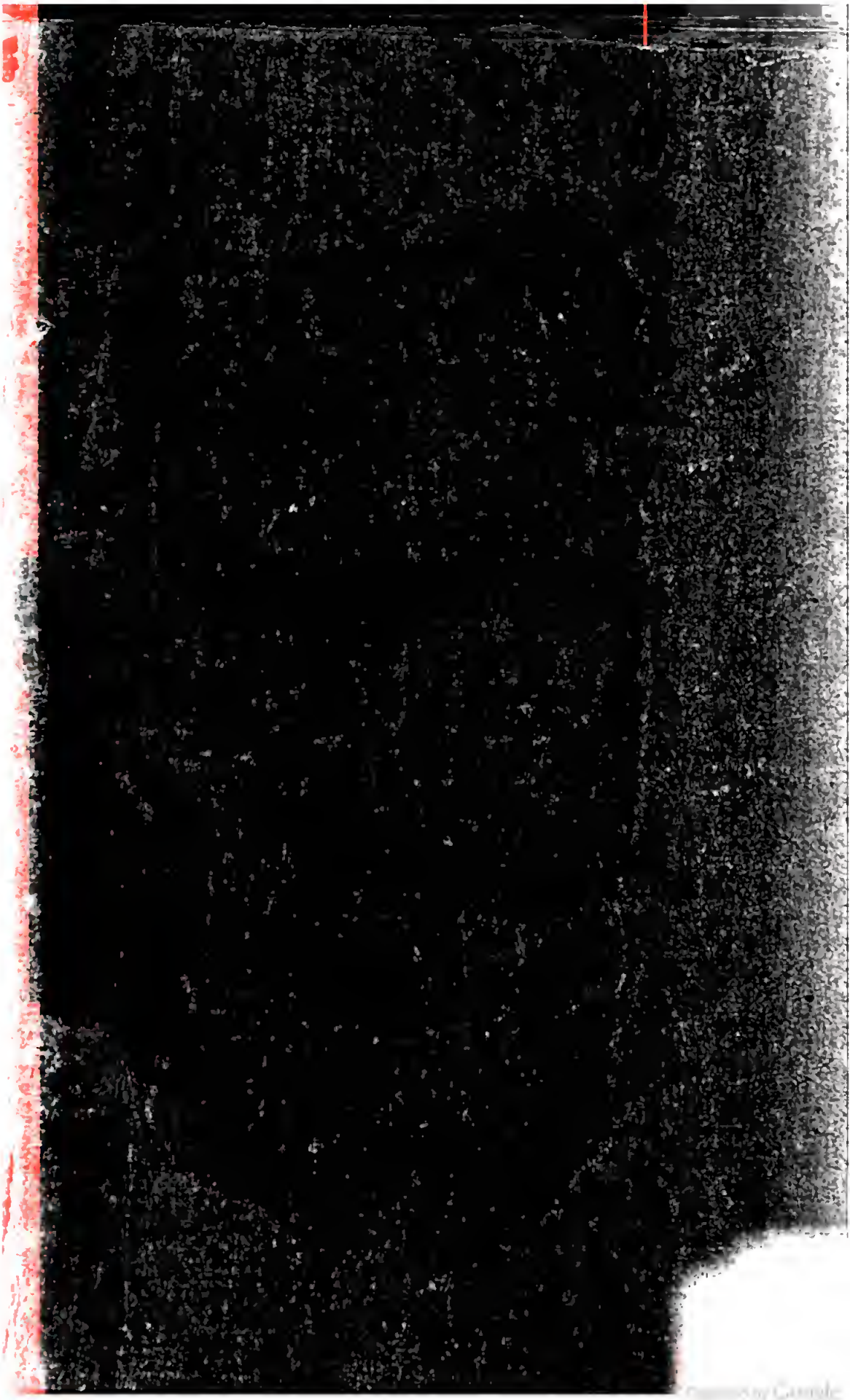


P.L.T. No. 13.

ŒUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

S 58133 Sol

ŒUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de leur Eloge Hiſtorique, & de pluſieurs Piéces qui n'avoient pas encore été imprimées.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA PALATINA

A PARIS,

Chez les Libraires aſſociés audit Privilége.

M. DCC. LXVIII.

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Edition.

LA réputation de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres eſt établie, & il ſeroit inutile de vouloir ici prévenir le Public en leur faveur. Il ſuffit d'apprendre aux Lecteurs quelles ſont les nouveautés qu'on leur préſente.

Toutes les Editions qui ont paru depuis la mort de Mademoiſelle Deshoulieres, ſont conformes l'une à l'autre, & ne renferment que ce qui ſe trouvoit dans les précédentes ; c'eſt aujourd'hui qu'on ſonge, pour la premiere fois, à rendre en quelque ſorte le dernier devoir à ces deux Muſes, en faiſant imprimer un Recueil complet de leurs Poëſies.

Les nouveaux Ouvrages que l'on a raſſemblés ici, & qui dans les Tables

ſont marqués d'une * , ont été fidellement copiés d'après les Originaux mêmes de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres , reſtés parmi leurs Papiers. On ne s'eſt réſervé que la liberté du choix. Ce qui pouvoit être le plus agréable au Public , lui eſt livré , ſoit en entier, quand les Piéces en ont paru dignes ; ſoit fragmens , lorſqu'il s'eſt trouvé des endroits moins capables de ſoutenir le nom de leurs Auteurs , & le reſte a été abſolument rejetté. Si quelques perſonnes trouvent encore que la ſévérité pouvoit aller plus avant , elles doivent ſe ſouvenir qu'il eſt un reſpect pour les productions des perſonnes illuſtres , qui approche ſouvent de la ſuperſtition.

Quant aux Poëſies imprimées antérieurement, on n'a pas cru raiſonnable de priver le Public de ce qui a déjà paru ſous ſes yeux, & qui eſt, pour ainſi dire, en ſa poſſeſſion. Ainſi on a eu l'exactitude de n'en retrancher aucune.

Ces Piéces ſont diſtribuées ici ſuivant l'ordre des tems, autant qu'il a été poſſible, & l'on y a ajouté les noms de la plûpart de ceux auxquels elles ſont adreſſées. C'eſt à quoi l'on n'avoit point penſé dans les autres Editions. On a auſſi raſſemblé dans celle-ci quelques Vers, qui ont un rapport immédiat aux Poëſies, ou aux Perſonnes deMadame &de Mademoiſelle Deshoulieres.

L'Eloge Hiſtorique qui ſe trouve à la tête du premier Volume, eſt le ſeul morceau pour lequel l'Editeur ait quelqu'indulgence à demander. On voudra bien pardonner au ſtyle en faveur des faits ; & la curioſité de connoître plus particuliérement Madame & Mademoiſelle Deshoulieres, fera ſupporter l'Ouvrage.

Il eſt ſeulement néceſſaire d'ajouter, pour établir la confiance des Lecteurs, que tout ce qu'on y rapporte a été tiré des propres Œuvres de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres, de leurs

Titres, de leurs Papiers, & des Lettres qu'on leur écrivoit. On a ſuivi d'ailleursles avis du peu de perſonnes encore vivantes, qui ont été en liaiſon avec elles; & l'on a pris pour baſe les Mémoires qu'a laiſſés ſur ce ſujet feu Monſieur de Chambors, Capitaine dans le Régiment Colonel-Général Cavalerie, & de l'Académie des Belles-Lettres, qui avoit été ami de Mademoiſelle Deshoulieres, & qui eſt mort en 1743.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, nâquit à Paris vers l'année 1633. ou 1634. de Melchior du Ligier, Seigneur de la Garde, Chevalier de l'Ordre du Roi, & de Claude Gaultier. Monſieur de la Garde, qui jouiſſoit d'une fortune aſſez conſidérable, avoit d'abord été Maître-d'Hôtel de la Reine Marie de Médicis, & étoit attaché pour lors en la même qualité à la Reine Anne d'Autriche. Il avoit deux fils, dont l'un ſe nommoit Monſieur de Fontaine, & l'autre l'Abbé de la Garde, & quatre Freres avancés dans le ſervice. L'aîné, Baron de Fontaine, avoit un Régiment en Hollande; un autre, Meſtre de Camp du Régiment

de la Couronne, fut tué d'un coup de canon au Pont de Cé ; un troiſiéme mourut de chagrin de la mort de Don Philippin, Bâtard de Savoie, dont il avoit été Parein, lorſqu'il ſe battit contre le Maréchal de Créqui ; & le quatriéme étoit Commandant de Bourg en Breſſe.

Madame de la Garde étoit Niéce de Monſieur de Videville, premier Intendant des Finances, ſous le regne d'Henri III. & Préſident de la Chambre des Comptes de Paris.

La nature prit plaiſir à raſſembler en Mademoiſelle de la Garde les agrémens du corps & de l'eſprit à un point qu'il eſt rare de rencontrer. Elle avoit une beauté peu commune, une taille au-deſſus de la médiocre, un maintien naturel, des manieres nobles & prévenantes ; quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce, qui n'eſt pas ennemie des plaiſirs : elle danſoit avec juſteſſe, montoit bien à cheval, & ne faiſoit rien qu'avec grace.

Lorſqu'elle entra dans le monde, les Romans étoient regardés comme l'école de l'eſprit & de la politeſſe. Elle s'y livra pour ſuivre la coutume établie : mais elle ne borna pas là ſon application. Avide de s'inſtruire, elle forma très-jeune la réſolution d'étudier le Latin, l'Italien & l'Eſpagnol. Ce projet ne fut pas pour elle un ſimple deſir, & dans la ſuite

les Auteurs les plus eſtimés de ces trois Langues lui devinrent familiers.

Son inclination pour la Poëſie ſe montra d'abord au plaiſir qu'elle prenoit à la lecture des Vers. Ce fut d'Heſnault * qui lui fit appercévoir les talens qu'elle avoit pour y réuſſir elle-même, & qui lui apprit les régles de la Poëſie Françoiſe.

Mais quiconque fera la comparaiſon de leur ſtyle, de leurs penſées, & de la ſtructure de leurs Vers, jugera ſans peine que l'Eléve a pour le moins égalé le Maître. Ses parens la marierent en 1651. à Guillaume de la Fon de Boiſguerin, Seigneur Deshoulieres, Gentilhomme de Poitou, & petit-Neveu de M.

REMARQUE.

* Jean d'Heſnault étoit Pariſien, & ami de Chapelle, avec lequel il avoit étudié la Philoſophie de Gaſſendi. On ne comprend pas pourquoi Bayle rapporte tant de particularités odieuſes à la mémoire de cet Auteur. Il n'a jamais fait de ſyſtême contre l'Immortalité de l'ame, ni conſulté Spinoſa. Son ſeul crime, ſi c'en eſt un, fut de traduire en Vers François le Poëme de Lucréce, dont les principes ont tant de rapport avec ceux de Gaſſendi. Un Confeſſeur lui en ayant fait ſcrupule, il brûla ſon Ouvrage, dont il n'eſt reſté que les cent premiers Vers, qui peuvent faire regretter le reſte. Ses amis les avoient copiés ou retenus de mémoire. Il mourut en 1681. âgé de 70 ans, & eſt Auteur du Sonnet irrégulier de l'Avorton, & de pluſieurs autres Ouvrages imprimés en 1670.

de Boiſguerin, Gouverneur de Loudun, qui refuſa le Bâton de Maréchal de France que lui offroit Henri IV. à condition de quitter la Religion prétendue réformée.

Monſieur Deshoulieres étoit né en 1621. Il étoit entré dans le ſervice en 1614. & avoit donné en pluſieurs occaſions des marques de ſa valeur & de ſon application au métier de la guerre. Bon Officier d'Infanterie & habile Ingénieur, il s'étoit acquis l'eſtime du Duc d'Enguien, qui, lorſqu'il étoit devenu Prince de Condé & Grand-Maître de France, lui avoit accordé une Charge de Maître d'Hôtel du Roi, un emploi de Gentilhomme ordinaire à ſa ſuite, un logement dans ſon Hôtel, & une Compagnie dans un de ſes Régimens d'Infanterie, qu'on appelloit alors le petit Condé. Monſieur Deshoulieres devint enſuite Lieutenant-colonel de ce Régiment, & fut fait Sergent-major de Bataille, grade militaire en uſage en ce tems-là. Peu après ſon mariage il fut obligé de s'éloigner de ſa femme pour aller joindre Monſieur le Prince en Guienne. Les mouvemens contre le Miniſtère, qui éclatoient dans cette Province, dégénérerent enſuite en une guerre civile, dont le feu ſe répandit par tout le Royaume; & Monſieur le Prince n'ayant voulu ſe prêter à aucune voie de conciliation, ſe vit contraint, ſur la fin de l'année 1652, de ſe ren-

dre avec ſes Troupes ſur la Frontiere de Champagne. Il paſſa de-là en Flandres, où il fut fait Généraliſſime de l'Armée d'Eſpagne. Sa ſortie du Royaume entraîna ainſi Monſieur Deshoulieres au ſervice des ennemis de l'Etat; & Madame Deshoulieres ſe retira chez ſes parens, en attendant qu'elle pût voir ſon mari dans une ſituation plus tranquille. Alors les penſées ſérieuſes qui l'occupoient tournerent ſon eſprit du côté de la Philoſophie. Deſcartes & Gaſſendi, dont les Ouvrages venoient de paroître, invitoient tout le monde à ce genre d'étude. Comme il falloit avoir quelque connoiſſance de la Géométrie pour entendre Deſcartes, & que les Livres de Gaſſendi étoient plus à ſa portée, entraînée d'ailleurs par les conſeils des perſonnes avec qui elle étoit en relation, ce fut en faveur de ce dernier Philoſophe qu'elle ſe détermina. Monſieur le Prince ayant pris Rocroi le 29 Septembre 1653, au nom du Roi d'Eſpagne, après un ſiége de vingt-cinq jours, en donna la Majorité à Monſieur Deshoulieres. Par-là ſon état devint fixe, & ſa femme ſe rendit auprès de lui; elle y reſta deux ans, après quoi elle alla s'établir à Bruxelles. Un nouveau Gouverneur des Pays-bas venoit d'arriver en cette Capitale; c'étoit Don Juan d'Autriche, fils naturel du Roi Philippe IV. Fier des ſuccès qu'il avoit eus à Naples & en Catalogne, il ſe flattoit de ſeconder Monſieur le

Prince en Flandres beaucoup mieux que n'avoit fait l'Archiduc Léopold, auquel il ſuccédoit. Dom Louis de Benavidés, Marquis de Caracène, avoit quitté le Gouvernement du Milanez; &, pour faire ſa cour au Roi ſon maître, il exerçoit ſous Dom Juan les fonctions de Lieutenant Général. Pluſieurs jeunes Seigneurs Eſpagnols & Italiens venoient apprendre la guerre ſous de ſi grands Maîtres; ce qui, joint aux Princeſſes & aux Dames Flamandes & étrangères, compoſoit une Cour des plus brillantes. Ce fut un Théâtre où Madame Deshoulieres parut avec éclat. L'eſtime générale qu'on avoit pour ſon mari, lui donnoit les plus grandes entrées. Son eſprit, & l'avantage qu'elle avoit de parler l'Eſpagnol & l'Italien, la firent admettre avec familiarité chez la Marquiſe de Caracène, dont l'Hôtel étoit le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie. Dans ces aſſemblées elle gagna bien des cœurs. Le Prince de Condé lui-même ſe mit au nombre des ſoupirans. Madame Deshoulieres eût pu ſe faire une gloire de retenir ſoumiſe à ſes charmes une ame d'un ordre ſi élevé : mais, attaché à ſes devoirs, elle aima mieux mériter l'eſtime de ce Prince que de répondre à ſon amour; & par ſes refus continuels, elle rallentit le feu qu'elle avoit allumé.

D'ailleurs, ſon eſprit au milieu des plai-

ſirs, étoit rempli d'idées moins agréables. On avoit ſaiſi dans le Royaume tous les biens de Monſieur Deshoulieres ; les remiſes arrivoient fort lentement d'Eſpagne, & il étoit obligé de faire une dépenſe conſidérable. C'étoit en partie pour ſolliciter le payement des appointemens de ſon mari, que Madame Deshoulieres étoit venue à Bruxelles. Elle fit ſur cela bien des demandes qui ne furent point écoutées. Elle forma des plaintes auſquelles on n'eut pas plus d'égard : & ſa ſituation l'ayant forcée de les réitérer ; on craignit que cet exemple ne devînt pernicieux. Suivant les principes de la Cour d'Eſpagne, on lui en fit un crime. Elle fut arrêtée priſonniere à Bruxelles au mois de Février 1657, & conduite en criminelle d'Etat au Château de Vilvorden, qui eſt à deux lieues de-là, ſur le chemin de Malines, aux bords du Canal.

Traitée d'abord aſſez rudement dans cette priſon, elle y eut tout à craindre de la part des Eſpagnols. On ne parloit pas moins que de la faire périr, & elle eut beſoin de tout ſon courage pour ne pas ſuccomber dans ce malheur. Son innocence la ſoutint. La lecture de l'Ecriture-Sainte & des Peres de l'Egliſe fut ſa conſolation pendant huit mois que dura ſa captivité.

Monſieur Deshoulieres étoit abſent lors de cet événement. Il ſe rendit auſſi-tôt à Bruxelles pour ſolliciter la liberté de ſa femme. Mais

vainement il repréſenta l'injuſtice du procédé, & ſes longs ſervices, qui demandoient quelques égards; il eut beau s'adreſſer à Dom Juan, au Prince de Condé, & au Marquis de Caracène, il ne put rien obtenir. Voyant donc l'inutilité de ſes démarches, il prit le parti de diſſimuler, dans l'eſpoir que le tems pourroit leur donner quelques poids, & il exerça ſes emplois pendant la campagne avec ſon exactitude ordinaire: mais au mois d'Octobre ſuivant, ennuyé d'attendre inutilement la juſtice qui lui étoit due, il prit une derniere réſolution, qui eût été capable de le perdre s'il n'eût pas réuſſi. Il ſe retira ſecrettement de l'Armée avec quelques Soldats, qui lui étoient attachés particuliérement; & s'étant tranſporté à Vilvorden, il s'introduiſit dans la Forteresſe, ſous le prétexte d'un ordre de Monſieur le Prince. Son Epouſe fut auſſi-tôt délivrée, & il prit la route de France avec elle.

Avant que d'entreprendre une action ſi hardie, il avoit concerté ſes meſures du côté de la France, & avoit fait ſçavoir à Monſieur le Tellier, alors Sécretaire d'Etat de la guerre, le deſſein où il étoit d'abandonner le parti du Prince de Condé, & de profiter de l'Amniſtie que le Roi offroit à ceux qui voudroient revenir.

M. Le Tellier préſenta Monſieur & Madame Deshoulieres au Roi, à la Reine-mere, & au Cardinal Mazarin. On accorda à Mon-

ſieur Deshoulieres le grade de Maréchal de Bataille, & le Gouvernement de Cete en Languedoc. La préſence de Madame Deshoulieres juſtifia le bruit que ſa beauté avoit fait à Bruxelles. La mode étoit alors de faire des Portraits, ou de dépeindre la figure & le caractère des principales perſonnes de la Cour & de la Ville. Les Romans de Cyrus & de Clélie de Mademoiſelle de Scuderi avoient occaſionné cet uſage. MADEMOISELLE en avoit donné l'exemple. Meſdames de la Suze & de Brégi s'en étoient enſuite acquittées avec applaudiſſement, ce qui avoit fait le goût général.

Madame Deshoulieres qui eut dès ſon arrivée un grand nombre d'admirateurs, ſe vit bien-tôt ſur les rangs. Le premier de ſes Portraits fut compoſé en Vers & en Proſe par le Chevalier de Gramont, ſur une Lettre que Monſieur le Prince, avec qui il étoit en relation, lui écrivit à ce ſujet. Il n'y mit point ſon nom, & le publia ſous le titre d'Amarillis. Ce nom paſtoral fut long-tems depuis, le nom favori de Madame Deshoulieres, juſqu'à ce qu'elle y eût ſubſtitué celui de Célimène.

Son ſecond Portrait fut fait en Vers par Lignieres, * & ſuivi de deux autres du même

REMARQUE.

* Lignieres eſt l'Auteur de la fameuſe Epigramme

Ecrivain. Madame Deshoulieres feignit de ne pas connoître l'Auteur du premier, & n'y répondit point. Elle ſentoit qu'elles auroient pu être les ſuites d'une pareille démarche. Quant à ceux de Lignieres, elle crut pouvoir répondre ſans conſéquence à la civilité de ce Poëte. Elle fit ſon Portrait en Vers, ainſi que celui de Mademoiſelle de Villaines leur amie commune, & qui ſe mêloit de Poëſie. On peut voir par ces deux Ouvrages, les premiers qui nous reſtent de Madame Deshoulieres, qu'elle ne compo-

REMARQUE.

contre le Poëme de la Pucelle, que Chapelain mit au jour après trente ans d'attente. Il ſe nommoit François Payot, & étoit fils d'un Conſeiller au Grand Conſeil. Il compoſoit avec facilité : mais ſes Ouvrages étoient ſouvent des Impromptus ſatyriques ou trop libres, qu'il ne retouchoit point, & qui ſont répandus dans les Recueils de Poëſies faits de ſon tems. Il s'étoit donné lui-même le nom de Poëte de Senlis, à cauſe qu'il avoit une maiſon de campagne près de cette Ville, & il mourut à Paris en 1703. âgé de 78 ans. Deſpréaux l'avoit cité dans ſa neuviéme Satyre comme un Critique judicieux. Mais depuis ayant repris ce célébre Auteur de ce que, dans ſon Epître du Paſſage du Rhin, il tomboit dans le défaut qu'il reprochoit aux autres au commencement de ſa premiere Epître, Deſpréaux s'en vengea par différens traits ſatyriques, qui ne l'empêcherent pas de continuer à prêter de l'argent à Lignieres, quand il en avoit beſoin.

ſoit pas alors auſſi correctement que dans la ſuite : mais on y trouve du naturel accompagné d'une négligence peut-être aſſez convenable au ſujet.

En même-tems elle penſoit ſérieuſement à ſes affaires. L'état en étoit ſi déplorable, qu'elle ne put jamais s'en relever. C'eſt ce qui a donné lieu à ces tons plaintifs contre la Fortune, répandus dans la plûpart de ſes écrits. Pour éviter les pourſuites rigoureuſes des Créanciers, dont elle & ſon mari étoient accablés depuis le ſéjour qu'ils avoient fait hors du Royaume, elle fut obligée de ſe faire ſéparer de biens d'avec lui dès 1658 ; & Monſieur Deshoulieres abandonna tous les ſiens à ſes Créanciers. Madame Deshoulieres fit à ce ſujet quelques voyages en Poitou & en Saintonge, où ſes biens étoient ſitués.

Son mari rechercha alors dans les Emplois Militaires ceux qui lui pouvoient être les plus utiles pour ſoutenir ſa famille. Expérimenté dans le Génie, il s'attacha principalement à ce genre de ſervice, & reçut ordre le 23 Mai 1664, de s'embarquer comme Brigadier Chef d'Ingénieurs, ſur la Flotte que le Duc de Beaufort, Amiral de France, conduiſoit à Gigeri. Pendant cette expédition, qui ne fut pas heureuſe, il envoya à la Cour pluſieurs plans qui firent connoître ſon mérite On lui donna enſuite de l'emploi du côté de Flandres. Monſieur de Vauban commençoit alors à met-

tre en œuvre la Science de bien fortifier les Places. Comme il connoiſſoit Monſieur Deshoulieres, il le fit préférer à tout autre. Il rendit de grands ſervices pendant la campagne de 1667, aux ſiéges que fit le Roi : après quoi il eut la direction des Fortifications de Tournai, l'une des nouvelles conquêtes, & fut chargé avec Monſieur de Megrigni du ſoin de faire conſtruire la Citadelle. La maniere dont il s'en acquitta, & le deſir qu'on eut de le faire ſervir plus commodément dans ce pays, lui fit obtenir le 24 Décembre 1668, la Lieutenance de Roi de la Ville & Citadelle de Dourlens. Il eut auſſi l'honneur d'être nommé dans pluſieurs campagnes Aide-de-Camp du Roi. Après cette guerre, il fut Intendant des Ouvrages du Fort-Louis & de Belle-Iſle. En 1671, on l'envoya à Bayonne, & il employa près de dix années aux Fortifications de Guyenne. On remarquera comme une preuve de ſa capacité, que Meſſieurs Colbert & de Louvois, ſouvent oppoſés ſur d'autres matieres, concouroient également à mettre ſes talens en uſage.

Madame Deshoulieres de ſon côté, diſſipant ſes ennuis avec les Muſes, exerça ſon talent pour la Poëſie ſur tous les ſujets qui ſe préſenterent ; &, comme ſa beauté lui faiſoit adreſſer un grand nombre de Piéces galantes, elle y répondoit d'une maniere qui faiſoit goûter ſes Vers par les connoiſ-

ſeurs. De ces premieres Poëſies, qu'elle négligeoit, & qui ſont perdues, pour la plûpart, celles qui nous reſtent, & qui lui donnerent alors le plus de réputation, furent le Sonnet en bouts rimés ſur l'Or, & deux Epîtres ſous le nom de ſon Chien, avec l'Apothéoſe du même animal, dont elle faiſoit le Cerbère du Parnaſſe. Ces Piéces furent inſérées dans le premier Tome du Mercure galant en 1672.

Ce fut environ dans le même-tems qu'on voulut l'aſſocier ainſi que quelques autres Dames, à la compagnie de Gens de Lettres, qui s'aſſembloient à l'Hôtel de Matignon, chez l'Abbé d'Aubignac. Le Public donnoit à cette aſſemblée le nom d'Académie : mais la mort de cet Abbé diſſipa l'établiſſement. Madame Deshoulieres avoit alors fixé ſa demeure à Paris, dont elle s'éloignoit cependant quelquefois pour des tems peu conſidérables. Elle fut à Lille, à Tournai & à Dourlens, paſſer pluſieurs mois auprès de ſon mari; elle alloit auſſi ſouvent à la campagne chez ſes amies.

En l'une de ſes parties il lui arriva quelque choſe de fort ſimple, mais qui mérite attention, en ce qu'il ſert de témoignage à la force de ſon eſprit & à ſa fermeté. Etant à vingt lieues de Paris, on lui dit qu'un Fantôme avoit coûtume de ſe promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château ; & que, depuis bien du tems,

perſonne n'oſoit y habiter. Comme elle n'étoit ni ſuperſtitieuſe, ni crédule, elle eut la curioſité, quoique groſſe alors ; de s'en convaincre par elle-même, & voulut abſolument coucher dans cet appartement. L'aventure, outre ſon état, étoit aſſez téméraire & délicate à tenter pour une femme jeune aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir ſa porte. Elle parla ; mais le ſpectre ne lui répondit rien. Il marchoit péſamment, & s'avançoit en pouſſant des gémiſſemens. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renverſée, & les rideaux s'entrouvrirent avec bruit. Elle prêtoit à tout cela une oreille attentive. Un moment après le guéridon, qui étoit dans la ruelle, fut culbuté, & le Fantôme s'approcha d'elle. Elle, de ſon côté, peu troublée, allongeoit ſes deux mains pour ſentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainſi, elle lui ſaiſit les deux oreilles, ſans qu'il y fit grand obſtacle. Ces oreilles étoient longues & velues, & lui donnoient beaucoup à penſer. Elle n'oſoit retirer une de ſes mains pour toucher le reſte du corps, de peur qu'il ne lui échappât ; & pour ne point perdre le fruit de ſes travaux, elle perſiſta juſqu'à l'Aurore dans cette pénible attitude. Enfin au point du jour elle reconnut l'auteur de tant d'allarmes pour un gros chien aſſez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avoit coûtume de venir

chercher de l'abri dans ce lieu dont la ſerrure ne fermoit pas. Le lendemain elle railla de leurs frayeurs ſes hôtes, étonnés de ſa bravoure.

Le plus long de ſes voyages fut celui qu'elle fit en Dauphiné, pendant le ſéjour de Monſieur Deshoulieres en Guyenne. Elle y fut invitée par la Marquiſe de la Charce, & par Meſdemoiſelles de la Charce * &

REMARQUE.

* Mademoiſelle de la Charce eſt la célébre Philis de la Tour du Pin, qui, lors de l'irruption que le Duc de Savoie fit en Dauphiné dans l'année 1692, monta à cheval, fit armer les Villages de ſon canton ſous les ordres de M. de Catinat, ſe mit à leur tête, livra pluſieurs petits combats dans les défilés des montagnes, & contribua plus que perſonne par ſa bravoure à faire ſortir les ennemis hors du Pays. Pendant que ſa mere exhortoit les Peuples de la Plaine à ſe maintenir dans le devoir, & que Mademoiſelle d'Urtis ſa ſœur faiſoit couper les cables des batteaux qui traverſoient la Durance, afin que les Piémontois ne s'en pûſſent emparer. Cette action ſingulière fut recompenſée d'une Penſion, que le Roi accorda à Mademoiſelle de la Charce, avec le droit de faire mettre ſon Epée, ſes Piſtolets & le Blaſon de ſes Armes dans le Tréſor de Saint Dénis, où ils ont reſté juſqu'à la mort de Louis XIV. On a depuis fait un Roman de l'Hiſtoire de cette Demoiſelle, dans lequel on lui feint des amours avec le Comte de Caprara : mais il eſt facile au Lecteur de juger de ces faits, & de voir que ceux qu'on vient de rapporter ſont les ſeuls véritables.

d'Urtis ſes filles, qui étoient ſes amies intimes. Elle partit de Paris au Printems de l'année 1672, & prit la route de Lion avec elles. Avant que d'entrer dans cette Ville, elles ſéjournerent dans la Forêt chez des perſonnes de Qualité de leur connoiſſance. La joie qui faiſoit l'ame de cette ſociété, & la proximité du Pays, les engagerent à faire une eſpece de pélerinage ſur les bords du Lignon dans ces vallées délicieuſes que M. d'Urfé a rendu ſi célébres; & Madame Deshoulieres alla recueillir ſur la tombe d'Aſtrée & de Céladon, ces ſentimens tendres & délicats, que l'on a admirés ſi long-tems dans le récit de leur amour.

Enſuite on paſſa le Rhône; & après avoir traverſé le Dauphiné, elles arriverent dans les terres de la Maiſon de Charce, qui ſont ſituées près de la Ville de Nyons. Ce fut dans ces lieux environnés de hautes montagnes, dont une partie ſépare le Dauphiné d'avec la Provence, que Madame Deshoulieres s'arrêta près de trois ans. La vue de ces monts, qui conſervent en toutes ſaiſons les neiges & les glaces dont leurs ſommets ſont couverts, & qui ſont accompagnés de vallées profondes, où tombent des torrens, & où l'on voit des précipices affreux, augmenta le goût qu'elle avoit naturellement pour la ſolitude, & pour tout ce qui tient du champêtre. La même curioſité qui l'avoit portée ſur les bords du Lignon,

a conduit vers la Fontaine de Vaucluſe, la Riviere de Sorgues & tous les beaux endroits qui environnent Avignon. Madame Deshoulieres viſita ces lieux conſacrés en quelque maniere par les Amours de Pétrarque & de Laure, & cette vue lui rappella tout ce qu'elle avoît vu de beau dans les Vers de ce grand Poëte. Elle mit depuis au jour dans une Epître à Mademoiſelle de la Charce, ce qui lui étoit alors venu dans l'eſprit ſur une matiere auſſi ſuſceptible des ornemens de la Poëſie.

Après cette abſence elle revint à Paris au mois de Septembre 1674, à la ſatisfaction de ſes amis, qui étoient en grand nombre, & diſtingués par la littérature; entre autres Meſſieurs Conrart, Peliſſon, Benſerade, Charpentier, Perrault, les deux Corneille, Fléchier, Maſcaron, les deux Tallemant, Quinault, Ménage, l'Abbé de Lavau, M. de la Monnoie, &c.

On peut joindre à ces beaux eſprits un nombre de Seigneurs & de perſonnes illuſtres, qui aimoient les Lettres & eſtimoient les Ouvrages ſortis de ſa plume, comme le Duc de la Rochefoucault, Auteur des Réflexions Morales; le Duc de Montauſier, le Duc de Saint Agnan, les Maréchaux de Vivonne & de Vauban; le Duc de Nevers, le Comte de Buſſy, ſi célébre par ſon eſprit & par ſes malheurs; M. le Pelletier de Souzi,

& grand nombre d'autres avec qui elle étoit en commerce de lettres.

Cependant quelque agréable que dût lui paroître le ſéjour de Paris, où elle étoit ſi conſidérée, il lui reſta toujours un attachement ſingulier pour les ſolitudes du Dauphiné, dont elle avouoit que l'idée inſpiroit une ſorte de charme à ſon ame. C'eſt apparemment ce qui l'engagea dans la ſuite à choiſir ce Pays pour la retraite de deux de ſes filles qui ſe firent Religieuſes à Nyons. Elle en avoit, outre cela, une troiſieme, qui a depuis été Mademoiſelle Deshoulieres & un fils.

Elle trouva à ſon retour les eſprits occupés à deux grandes diſputes.

Le deſſein d'élever à la gloire du Roi, un Arc de Triomphe qui n'a jamais été exécuté, donnoit matiere à l'une de ces conteſtations. A peine en eut-on formé le projet, qu'on ſongea à l'inſcription qu'on y devoit mettre; & il s'agit auſſi-tôt de ſçavoir ſi elle ſeroit Latine ou Françoiſe.

L'Abbé de Bourzeis & le Pere Lucas, ſçavant Jéſuite, ſe rangerent au premier avis, dans l'idée que la Langue Latine avoit plus de préciſion, qu'elle étoit auſſi plus expreſſive, & ſi répandue, qu'elle donnoit une eſpece d'immenſité aux grandes actions que l'on célébroit.

Charpentier & l'Abbé Tallemant le jeune,

jaloux de la gloire de notre Langue, en entreprirent la défenſe, & ſoutinrent qu'elle ne le cédoit point en beauté à la Latine, dont l'uſage en cette occaſion eût établi la ſupériorité. Ils ajoutoient qu'un Arc de Triomphe étoit peu utile à la gloire de celui auquel on le conſacroit, ſi ſes louanges, au ſein même de ſa patrie, ne pouvoient pas être entendues de tout le monde.

Le Roi faiſoit alors travailler à la Galerie de Verſailles, & l'on avoit commencé à mettre les Inſcriptions en Latin. Il les fit effacer pour y en ſubſtituer de Françoiſes, ce qui fut regardé comme une déciſion. Madame Deshoulieres, zèlée pour le progrès de ſa Langue, en marqua ſa joie à Monſieur Charpentier par une Balade qu'elle compoſa en ſon honneur.

La ſeconde queſtion intéreſſa davantage Madame Deshoulieres. C'étoit la comparaiſon de Corneille & de Racine. Accoutumée dès ſa jeuneſſe à regarder Corneille comme inimitable, elle ſentit ſes préjugés bleſſés, lorſque ce grand Poëte ayant ceſſé de travailler pour le Théâtre en 1675, les amis de Racine crurent ne le pas aſſez louer, s'ils ne donnoient la préférence à ſes Ouvrages. Madame Deshoulieres s'éleva contre ce ſentiment avec une vivacité ſingulière, & déclara hautement que Corneille n'avoit point d'égal. Elle avouoit que Racine avoit parfaitement réuſſi dans le ſtyle tendre & les

ſituations touchantes ; mais ne trouvant point dans ſes Tragédies ce ſublime & ce génie romain qui caractériſent Corneille, elle prétendit qu'ayant pris une route différente, il étoit en cela méme inférieur à ſon rival.

Sa perſévérance à ſoutenir cet avis alla ſi loin, qu'elle réſolut de faire tomber la premiere Piéce que Racine mettroit au jour. Il travailloit alors à ſa Phédre ; & Pradon, moins connu aujourd'hui par ſes Ouvrages que par la Satyre, compoſoit auſſi ſur le même ſujet. Cet Auteur, qui n'avoit d'autre reſſemblance avec Corneille, que d'être jaloux de la gloire de Racine, s'il eſt vrai que Corneille l'ait été, profita de l'intérêt que Madame Deshoulieres prenoit au premier de ces deux Poëtes. Il la trouva diſpoſée à lui rendre ſervice ; & elle lui promit ſon ſuffrage, qui pouvoit en entraîner beaucoup d'autres.

Les deux Phédres parurent en même-tems ſur différens Théâtres au commencement de l'année 1677. Par une fatalité qui doit imprimer de la crainte aux meilleurs Ecrivains, le ſuccès de celle de Pradon fut complet, & la Piéce de Racine n'en eut qu'un équivoque. Cependant Madame Deshoulieres, que la force de la vérité touchoit apparemment, ſentit que la brigue ne ſuffiſoit pas ; & comme il eſt facile de tourner les plus belles choſes en ridicule, elle répandit un Sonnet qui faiſoit la Parodie burleſque de la Phédre de Ra-

cine. On en ignora l'Auteur pendant quelque-tems. Les mépriſes de Racine & de ſes amis à ce ſujet, occaſionnerent de grands troubles, dont on peut voir le détail dans les Notes ſur les Epîtres de Deſpréaux. Néanmoins le nuage de la prévention ſe diſſipa bien-tôt. La Tragédie de Racine a été miſe au rang de ce que nous avons de plus parfait ſur le Théâtre, & celle de Pradon eſt tombée dans l'oubli, malgré la protection de Madame Deshoulieres. Il ſeroit même difficile de juſtifier en cette occaſion la bonté de ſon goût, s'il n'étoit d'ailleurs auſſi prouvé, & ſi l'on ne ſçavoit que la préoccupation a ſouvent entraîné dans de plus grandes erreurs.

Outre ces diſputes, qui durerent aſſez long-tems, les plus petits ſujets lui donnoient lieu d'exercer ſa Muſe. Elle avoit une Chatte nommée Griſette, laquelle, à ce que rapporte le Mercure Galant de ce tems-là, *méritoit d'être diſtinguée entre celles de ſon eſpece : car ſi elle ne raiſonnoit pas, elle avoit au moins tant de marques de diſcernement que tout le monde l'admiroit. Des complimens qui furent faits en plaiſantant à cette Chatte merveilleuſe, de la part de Tata, Chat de la Marquiſe de Monglas*, lui donnerent lieu de faire pluſieurs Piéces de Vers. Beaucoup de Poëtes écrivirent ſur le même ſujet. Nous ne liſons peut-être pas aujourd'hui ces bagatelles avec autant de plaiſir, qu'elles en pro-

curerent dans le tems ; cependant elles firent une partie de l'amuſement de la Cour & de la Ville pendant l'Automne de 1678 ; & les noms de Griſette & de Tata paſſeront peut-être à la poſtérité, comme celui du Moineau de Lesbie, du Perroquet de Corinne, & des autres Animaux célébrés par les Poëtes de l'antiquité. La même année, un de ſes amis lui dédia un Livre de petites Hiſtoires, ſous le titre de Promenades de Livri.

On la preſſoit depuis long-tems de faire imprimer elle-même ſes Ouvrages, qui commençoient à être en aſſez grand nombre pour former un volume. Elle réſiſta à cette demande, autant par la peine qu'elle auroit eue à raſſembler ces Piéces fugitives, que par la crainte de ne les pas voir reçues auſſi favorablement qu'à la premiere lecture, ayant rapport la plûpart à des événemens qui étoient déjà hors du ſouvenir du Public. Ses amis, pour l'y déterminer, obtinrent un privilège à ſon inſçu le 19 Juin 1678. Cet empreſſement la fit enfin réſoudre de donner ſes Vers à l'impreſſion. Mais elle voulut différer, pour des raiſons qui furent approuvées. Elle deſiroit faire un choix de ſes Piéces. Elle avoit deſſein d'écrire à la louange du Roi, qui, depuis la campagne de Hollande, étoit l'objet des veilles de la plûpart des Poëtes ; & elle comptoit rendre par-là ſes Ouvrages plus intéreſſans. Outre cela, elle avoit réſolu de compoſer pour le

Théâtre, qui étoit réduit à des Auteurs très-médiocres, depuis le ſilence où Corneille & Racine s'étoient condamnés.

Souvent on ſe laiſſe entraîner par le goût naturel, ou ſéduire par l'amour-propre. On abandonne les genres où l'on réuſſit le mieux, pour s'appliquer à d'autres auxquels nos talens ſont diſproportionnés. Madame Deshoulieres, qui avoit excellé dans les petites Piéces détachées, en voulut entreprendre de plus longue haleine. Elle commença d'abord un Opéra de Zoroaſtre & Sémiramis, & elle eſſaya dans la ſuite de faire une Comédie ſous le titre des Eaux de Bourbon. Mais enſuite, n'étant pas contente vraiſemblablement du plan qu'elle s'en étoit fait, elle les abandonna; & ils ſont reſtés parmi ſes papiers dans l'état le plus informe.

Elle ſe livra davantage à l'inclination qu'elle avoit pour le genre tragique, & compoſa deux Piéces. La premiere, intitulée *Genſeric*, Roi des Vandales, étoit tirée du Roman d'Aſtrée. Elle fut jouée ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne le 20 Janvier 1680. Le fameux Baron, qui y faiſoit le principal rôle, a depuis aſſuré qu'elle eût juſqu'à quarante repréſentations. Cependant il s'en falloit bien que Genſeric fût exempt de défauts. Il y a trop de Perſonnages dans cette Piéce, quelque embarras dans l'intrigue, & le dénouement n'eſt pas fort heureux. Quoiqu'on y puiſſe appercevoir de beaux endroits, il faut convenir que Mada-

me Deshoulieres eſt extrêmement éloignée de la grandeur des ſentimens de Corneille où elle aſpiroit. Auſſi la Piéce fût-elle critiquée ; & comme elle ne s'en étoit pas d'abord déclarée l'Auteur, ſans la connoître, on la traita de même qu'elle avoit traité Racine. Un inconnu compoſa le Sonnet ſuivant.

La jeune Eudoxe eſt une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diableſſe ;
Genſeric eſt un Roi fourbe & méchant,
Digne Héros d'une méchante Piéce.
Pour Traſimond, c'eſt un grand innocent ;
Et Sophronie envain pour lui s'empreſſe.
Huneric eſt un homme indifférent
Qui comme on veut & la prend & la laiſſe.
Sur tout cela le ſujet eſt traité,
Dieu ſçait comment. Auteur de Qualité,
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage ;
C'eſt fort bien fait de ſe cacher ainſi :
Mais, pour agir en perſonne bien ſage,
Il nous falloit cacher la Piéce auſſi.

La ſeconde Tragédie de Madame Deshoulieres ſe nommoit *Jule Antoine*, & le ſujet en étoit pris dans le Roman de Cléopâtre de la Calprenede. Il y avoit à peu-près les mêmes vices que dans Genſeric, & l'on pouvoit remarquer dans l'une & dans l'autre Piéces, qu'accoutumée aux petits Vers, elle avoit peine à remplir les Alexandrins, & à les ſoutenir dans la nobleſſe qu'ils demandent.

Elle étoit un Juge ſévère de ſes propres

Ouvrages : ainſi ſes réflexions la dégoûterent du Théâtre. Elle conçut que ce genre contribueroit peu à ſa gloire ; & ne ſongeant plus à Jule Antoine, elle ſe borna à ſes Poëſies ordinaires.

La naiſſance du Duc de Bourgogne, Petit-Fils de Louis XIV. fut le premier événement public, qui lui parut digne d'être célébré. Elle fit une Idille à ce ſujet, qui fut très-bien reçue à la Cour, ſur-tout de la Dauphine Mere du jeune Prince, qui ayant des talens elle-même pour la Poëſie, ainſi que pour la Muſique, faiſoit grand cas de ceux de Madame Deshoulieres. Néanmoins, comme il eſt impoſſible de ne jamais donner de priſe à la Satyre, un Auteur fit l'Epigramme que voici :

Pour immortaliſer l'Enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans ſoixante ans peut-être,
La Deshoulieres a fait cent Vers tant mal que bien.
Que lui donnera-t'on pour un ſi long Ouvrage ?
Si j'en étois cru, ma foi, rien.
Pour immortaliſer & ſa Chatte & ſon Chien,
Elle en a fait bien davantage.

La plaiſanterie réuſſit, quoique déplacée, parce que c'eſt le privilége de la malignité : mais l'Idylle n'y perdit aucun de ſes agrémens. Le *Fureteriana* attribue cette Epigramme à d'Heſnault ; ce qui paroît peu vraiſemblable. Une Piéce qui fit beaucoup de bruit,

fut la Balade qu'elle compoſa au mois de Janvier 1684, ſur le changement de la Cour en fait de Galanterie, & qu'elle adreſſa par une Epître au Duc de Montauſier. L'Opera d'Amadis venoit de paroître ; & réveillant le ſouvenir des Paſſions Romaneſques, qui ne ſubſiſtent plus que dans les Livres de Chevalerie, il avoit excité la bile de Madame Deshoulieres contre ſon ſiécle. La cauſe oppoſée ne manqua pas de défenſeurs. Il parut des réponſes de la Fontaine, de Loſme de Monchenai, de Pavillon, attribuée au Marquis de la Fare, & ſur-tout du Duc de Saint Agnan, contre lequel Madame Deshoulieres ſoutint une guerre Poëtique, juſqu'à ce que ce Seigneur voulut bien s'avouer vaincu. Elle reçut la même année des lauriers qui étoient dûs à ſa réputation. L'Académie de Ricovrati de Padoue l'agrégea à ſon Corps par une délibération du 14 Septembre ; & le ſçavant Charles Patin, l'un des membres de cette Compagnie, fut chargé de lui en donner avis. Il eſt aiſé de concevoir avec quelle joie Madame Deshoulieres reçut la nouvelle d'une diſtinction ſi flatteuſe.

Si ç'eût été de même la coûtume d'admettre les Femmes illuſtres dans l'Académie Françoiſe, ou qu'on eût voulu enfraindre en ſa faveur des loix au-deſſus deſquelles on pouvoit la croire ; ſa patrie auroit envié aux Italiens la gloire de lui décerner ſeule des honneurs.

On ſe contenta de lire pluſieurs de ſes Ouvrages dans les ſéances publiques, ce qui étoit une eſpece d'adoption, & un hommage rendu à ſes talens. L'Académie d'Arles fut moins ſcrupuleuſe ; elle crut s'honorer en la choiſiſſant le 28 Mars 1689, pour remplir une de ſes places.

Elle compoſa dans le même-tems un Dialogue entre l'Amour & l'Ambition, dans le goût des Prologues d'Opéra. Cet Ouvrage devoit ſervir d'ouverture à pluſieurs Fêtes que le Roi avoit deſſein de donner pendant cet hiver à la Cour d'Angleterre réfugiée à Saint Germain ; mais les Fêtes n'ayant pas eu lieu, la Piéce ne parut point.

Le Roi lui avoit accordé dès le commencement de l'année précédente 1688, une penſion de deux mille livres en reconnoiſſance des éloges qu'elle lui avoit donnés dans toutes les occaſions. Ce fut auſſi les premiers jours de la même année que parut le Recueil de ſes Poëſies. L'impreſſion & les ſoins qu'elle s'y étoit donnée depuis neuf ans & demi, n'en diminuerent point les beautés dans l'eſprit du Public. Elle y inféra une Ode ſur la fondation de Saint Cyr & l'établiſſement des Cadets, qui venoit de remporter le Prix à l'Académie Françoiſe. Cette Ode avoit été compoſée par Mademoiſelle Deshoulieres, qui commençoit dès-lors à marcher ſur les traces de ſa mere. Comme il avoit couru plu-

ſieurs bruits à ce ſujet, & qu'on ſoupçonoit Madame Deshoulieres d'avoir la meilleure part à cet Ouvrage, elle ſe crut obligée de proteſter publiquement qu'elle n'y en avoit eu d'autre que celle d'un ami que l'on conſulte. Ceux qui reconnoiſſoient ſa ſincérité, & les talens de Mademoiſelle Deshoulieres, n'eurent aucune peine à s'en laiſſer convaincre.

Ainſi partagée du côté de la gloire, & ce qu'elle avoit ſouffert du côté de la fortune étant en quelque ſorte réparé par la libéralité du Roi, elle paroiſſoit n'avoir plus rien à deſirer : mais ſa ſanté ſe trouvoit alors dans une ſituation périlleuſe. Elle avoit été attaquée dès 1682 d'une eſpece de cancer au ſein, qui lui cauſa de vives allarmes & à toute ſa famille. Le deſir qu'elle eut d'en être délivrée, la fit recourir à pluſieurs remédes qui ne ſervirent qu'à hâter ſes ſouffrances. Il paroît par ſes Vers, que dès l'année 1686, rien ne pouvoit ſurpaſſer la violence de ce qu'elle ſouffroit. Néanmoins, comme ſa conſtance étoit à l'épreuve de tout, elle ranima ſa piété, qui avoit toujours été ſolide, & ne changea point de caractère dans un état ſi triſte. Elle fréquentoit ſes amis & les célébroit à ſon ordinaire, ainſi que tous les événemens illuſtres. C'eſt même à ce tems que nous ſommes redevables d'une partie de ſes plus beaux Ouvrages. A peine ſon enjouement naturel étoit-il diminué. On en voit

toujours les mêmes traits briller dans ſes Poëſies. Lorſqu'elle ſe ſentoit un peu moins de penchant à la gayeté, elle compoſoit ces Idilles tendres & languiſſantes qui ſemblent exprimer la poſition où elle étoit alors. Si ſes maux la portoient, malgré elle, à des impreſſions de triſteſſe & à des ſouvenirs plus ſérieux, elle produiſoit ſes réflexions morales, où ſon ame, épurée par la douleur, s'éleve aux plus grands objets.

Monſieur Deshoulieres s'étoit rapproché d'elle depuis quelques années, après avoir fini ſes travaux de Guyenne; & il étoit employé de nouveau dans les Villes de Flandres, ce qui lui donnoit ſouvent occaſion de faire des voyages à Paris & à la Cour. Elle avoit, outre cela, ſes deux freres avec elle qui lui étoient fort attachés, de même que ſes anfans; enſorte qu'elle jouiſſoit de toute la conſolation qu'il lui étoit poſſible de recevoir. Maîs elle perdit bien-tôt après l'Abbé de la Garde, & enſuite M. Deshoulieres, qui mourut à Paris le 3 Janvier 1693, dans ſa ſoixante & douzième année. C'étoit un très-honnête homme, d'un commerce doux & aimable. Il y avoit quarante-deux ans que leur union avoit commencé; & quoique moins âgée, elle n'eût pas cru lui ſurvivre. Ses enfans renoncerent à la ſucceſſion de leur pere, & elle n'avoit à prévoir qu'un avenir fort triſte pour eux. Sa penſion finiſſoit avec elle,

ce qui lui reſtoit de bien étoit peu de choſe. Ces penſées occaſionnerent les Vers allégoriques à ſes Brebis, qu'elle recommande aux bontés du Roi ſous le nom du Dieu Pan.

Au milieu de ces malheurs divers, &, malgré ſon âge, qu'on pouvoit nommer avancé, il paroîtroit difficile à croire qu'elle eût conſervé une partie de ſes charmes; c'eſt de quoi cependant il n'eſt pas poſſible de douter. Madame le Hay ſon amie, plus connue ſous le nom de Mademoiſelle Chéron, ſe fit un plaiſir de la peindre au mois de Novembre 1693; & c'eſt ſur ce portrait qui eſt eſtimé, qu'ont été gravées toutes les Eſtampes qu'on en a faites. Elle compoſa à ce ſujet les réflexions ſur l'envie immodérée de faire paſſer ſon nom à la poſtérité. On ſent que ce ſont ſes propres idées, qu'elle s'efforce de vaincre par des raiſonnemens ſolides. Il eût été difficile en effet que fourniſſant tant de matiere aux éloges, elle eût été exempte de quelques mouvemens de vanité.

Sur la fin de la même année, elle paraphraſa trois Pſeaumes qu'elle avoit commencés quelques-tems auparavant, & ce fut ſon dernier Ouvrage. Ses douleurs augmenterent ſi conſidérablement au commencement de Janvier 1694, que le bruit de ſa mort ſe répandit dans les Provinces; & l'Auteur du Mercure Galant ſe crut obligé d'en déſa-

buſer le public. Mais le mal étoit incurable ; elle ſe ſentoit mourir *imperceptiblement*, pour ſe ſervir de ſes termes, ſans ſe démentir de ſa conſtance & de ſa réſignation ; &, lorſqu'elle vit la mort s'approcher de plus près, elle demanda elle-même avec une égale liberté d'eſprit tous les ſecours de l'Egliſe. Ce fut dans ces ſentimens qu'elle ceſſa de vivre le 17 Février 1694, après onze ans & demi de langueur. Elle fut inhumée le 19 du même mois dans l'Egliſe de Saint Roch.

Les Mémoires publics qui annoncerent ſa mort, & la plûpart de ceux qui depuis ont parlé d'elle, marquent qu'elle eſt morte à l'âge de 56 ans ; mais ils ſe ſont trompés ; elle étoit âgée d'un peu plus de ſoixante ans, à ce qu'on a ſçu des perſonnes qui prenoient intérêt à ſa mémoire.

Elle avoit un eſprit délicat, une mémoire prodigieuſe, de la pénétration, & un goût qui ne le cédoit point à l'étendue de ſon génie.

Ses Ouvrages peuvent être cités comme un modéle de la Poëſie naturelle & tendre. On les met au rang de ce que nous avons eu de mieux écrit, & de plus ſpirituellement penſé ſous le regne de Louis XIV. *On y admire*, dit l'Auteur du Parnaſſe François, *la beauté du Sens, les graces de l'Expreſſion, l'Harmonie & la diſpoſition des Rimes. Perſonne n'a mieux parlé de l'Amour & de la*

noble Galanterie ; perſonne n'a mieux traité la Morale , ni fait des réflexions plus juſtes ſur l'Eſprit humain. Auſſi ſon ſiécle l'avoit-il ſurnommée , comme Sapho , la dixieme Muſe , & la Calliope Françoiſe.

Elle joignit à ces titres ceux d'Amie généreuſe , d'Épouſe attachée à ſes devoirs , d'une des meilleures Sœurs , & ſur-tout de la plus tendre des Meres. Pour contrebalancer tant de belles qualités , on ne peut lui reprocher que quelques endroits , rares à la vérité , dans leſquels elle donne peut-être un peu trop de carriere à ſon enjouement , & qui ſont une foible tache à ſa gloire.

Son Fils lui ſurvécut peu , étant mort le 12 Août de la même année , à l'âge de vingt-ſept ans. Il ſe nommoit Jean-Alexandre de la Fon de Boiſguerin Deshoulieres , & étoit entré dans le Génie. Son peu de conduite avoit donné d'abord du chagrin à ſa famille ; mais comme le principe en étoit beaucoup d'eſprit & de vivacité , l'application avoit ſuccédé à ſes premiers écarts , & M. de Vauban commençoit à bien augurer de ſes diſpoſitions.

Mademoiſelle Deshoulieres renonça à la ſucceſſion de ſon frere , & ſe trouva ainſi ſeule Héritière du nom & des talens de ſa mere.

ANTOINETTE THERESE de la Fon de Boiſguerin Deshoulieres étoit née à Paris en 1662 , & avoit été élevée dans le ſein même de la Poëſie. Il eût été difficile qu'avec quelques

diſpoſitions naturelles, elle n'y eût pas réuſſi elle-même. Outre ſa mere, elle avoit pour maîtres le grand Corneille, Charpentier, Benſerade, & tous les gens de mérite qui fréquentoient Madame Deshoulieres.

Son eſprit commença à ſe faire connoître par ſes Lettres; & Monſieur de Pointis lui ayant dédié en 1683 la Relation du Bombardement d'Alger, le Mercure Galant, qui rapporte cette particularité, ajoute qu'elle écrivoit en Proſe auſſi bien que Madame Deshoulieres écrivoit en Vers. La Préface qu'elle mit en 1695 à la tête des Ouvrages de ſa Mere, en peut ſervir de preuve.

Ses premiers Vers eurent un honneur que beaucoup de Poëtes auroient deſiré à la fin de leur carriere : & le Prix qu'ils remporterent à l'Académie, fut d'autant plus glorieux, que Monſieur de Fontenelle avoit travaillé ſur le même ſujet. Animée par les louanges qu'elle reçut à cette occaſion, elle ſe livra à la Poëſie. En 1688, elle compoſa un petit Opéra ſur la mort de Cochon, Chien du Maréchal de Vivonne; plaiſanterie qui fut goûtée.

Son eſprit étoit fait pour les Ouvrages qui demandent plus de délicateſſe que d'élévation; elle réuſſiſſoit ſur-tout dans les Airs détachés & à peindre la Nature. Sa taille étoit très-médiocre, & elle n'avoit pas les perfections de ſa Mere : mais ſes yeux étoient vifs & gracieux. Elle plaiſoit ſans être belle.

La même vivacité influoit ſur toute ſa perſonne. Elle n'avoit rien de contraint dans ſes manieres ; & avec la ſolidité de la vertu, elle applaniſſoit l'auſtérité des dehors.

Un tel caractère étoit propre à lui donner des amis ; auſſi en eut-elle d'illuſtres en toute ſorte d'états, & de fidélement attachés. Il y en eut même dont l'amitié ſe changea en paſſion ; & il paroît que de ce nombre, Monſieur Caze ne lui fut pas indifférent. Les Vers qui nous reſtent de lui, & que Mademoiſelle Deshoulieres a joints aux ſiens, font juger que, du côté de l'eſprit, il étoit digne d'une conquête auſſi belle. S'il l'étoit par ſa naiſſance & par ſa fortune, c'eſt ce qu'il n'a pas été poſſible de découvrir. On ſçait ſeulement qu'il étoit dans le ſervice, & qu'il fut tué en 1692.

Depuis ce tems les Poëſies de Mademoiſelle Deshoulieres, occupée auparavant à le chanter, ne ſont plus remplies que de gémiſſemens ſur le deſtin de Tircis ; c'étoit le nom qu'elle lui avoit donné, en même-tems qu'elle s'étoit choiſie celui d'Iris. Elle ne cachoit point une paſſion qui avoit la vertu pour fondement, ni des regrets qui prouvoient ſa candeur & ſa ſenſibilité. Il eſt même ſurprenant comment elle a pu les varier en tant de façons différentes.

Les années ſuivantes elle vit mourir ſon pere, ſa mere, ſon frere & ſes oncles. Tant de pertes réitérées & qui ſe ſuivirent de fort

près, l'accablerent de douleur : elle en paroît pénétrée dans les Piéces qu'elle compoſa ſur ces ſujets.

Ayant ainſi ſurvécu ſeule à tout ce qu'elle avoit de plus cher, elle recueillit les plaintes dont le Parnaſſe retentit à la mort de Madame Deshoulieres, & les lauriers dont on couronna ſes cendres. Le Roi lui accorda le 5 Mars 1694, une penſion de trois cens livres, & une autre de pareille ſomme le 29 Août ſuivant. Elle ne dut peut-être alors ces gratifications qu'à la mémoire de ſa mere ; mais on ne peut nier que ſon propre mérite ne lui ait attiré celle qu'elle obtint vingt ans après le 30 Janvier 1714, qui étoit ſemblable aux deux autres.

C'étoit, à peu de choſe près les ſeuls biens qu'elle poſſéda ; elle ſe crut néanmoins obligée d'acquitter les dettes de ſa famille, & même de ſes oncles, quoiqu'elle eût renoncé à tous ces héritages, & que cette réſolution dût beaucoup lui coûter, dans l'état où étoit ſa fortune.

Elle fit imprimer en 1695 le ſecond Tome des Œuvres de Madame Deshoulieres ; & elle y joignit les ſiennes, qu'elle reconnoiſſoit elle-même leur être fort inférieures. Ce fut elle qui fit graver par Van Schupen la belle Eſtampe de ſa mere ſur l'original de Mademoiſelle Chéron. Les quatre Vers qu'on lit au bas, ſont d'un nommé Longchêne.

Elle chargea quelques années après M. d'Audiffret, envoyé du Roi à Mantoue, de préſenter ce Recueil à l'Académie de Ricovrati. Ces Sçavans ne jugerent pas qu'aucune autre pût mieux remplacer ſa mere, & elle fut reçue le 9 Février 1699.

M. d'Audiffret étoit un Gentilhomme Provençal, né avec beaucoup d'eſprit, mais peu de bien, & qui avoit eu de grandes obligations à Madame Deshoulieres. Il accompagna le Prince de Conti, lorſqu'il fut élu Roi de Pologne, & fut auſſi envoyé à la Cour de Lorraine A ſon retour il fut propoſé par des Amis communs de lui faire épouſer Mademoiſelle Deshoulieres, dont le mérite avoit paru le toucher avant ſes voyages. La négociation réuſſit, & fut pouſſée ſi loin, que tout fut conclu pour le mariage, dont ils reçurent les complimens l'un & l'autre : mais enſuite, ſoit que M. d'Audiffret eût changé de ſentiment à l'égard de Mademoiſelle Deshoulieres, ſoit réflexions de la part de celle-ci ſur la ſituation de ſa ſanté, ils aimerent mieux en reſter aux termes de l'amitié ; & la choſe, après avoir été arrêtée pendant long-tems, n'eut point d'exécution.

Mademoiſelle Deshoulieres avoit fait des Stances ſur la Paix en 1697 ; & elle compoſa une Hymne ſur le même ſujet en 1703, lorſque la guerre étoit la plus allumée dans l'Europe. Elle adreſſa une Epître au Roi en

1714, pour lui demander ſon Hiſtoire Métallique qui venoit de paroître, & qui finiſſoit alors à l'événement de Philippe V. au Trône d'Eſpagne. Ce ſont les ſeules de ſes Piéces auſquelles on puiſſe fixer quelque date, les autres étant dédiées à ſes amis, ſur des ſujets qui n'en déſignent aucune. Elle étoit en relation avec beaucoup de gens célèbres, parmi leſquels il ne faut pas oublier Meſſieurs Fléchier, Maſcaron, l'Abbé de Vertot & M. de la Monnoie. M. de la Riviere, fameux par ſon procès avec le Comte de Buſſi, dont il avoit épouſé la fille, & qui auroit plus mérité d'être conne par ſon eſprit, lui adreſſoit ſouvent des Epîtres galantes, dont il recevoit des réponſes dignes d'elle & de celui qui ſe les attiroit.

Le plus conſidérables des Ouvrages qu'elle entreprit, fut un Opéra de Callirhoé, dont elle ne travailla que les deux premiers Actes. Elle eût été propre à ce genre, ſi elle s'y étoit adonnée: mais elle diſcontinua ſa Piéce, ayant appris qu'un autre Poëte s'exerçoit ſur le même ſujet. En effet, elle vit paroître en 1712. l'Opéra de Callirhoé de M. Roi.

Mademoiſelle Deshoulieres compoſa encore dans les dernieres années de ſa vie une Invocation à Apollon ſur la Régence du Duc d'Orléans, & un Adieu aux Muſes à l'occaſion du malheur où elle étoit réduite.

Son tempérament, qui avoit toujours été

très-délicat, l'avoit ſouvent empêchée de ſe livrer à l'étude ; & elle fut attaquée de très-bonne heure du même mal qui avoit fait périr ſa mere. Il lui manquoit encore cette conformité. Après vingt ans de ſouffrances & de douleurs, elle mourut à Paris le 8 Août 1718, âgée de cinquante-ſix ans, & fut inhumée dans l'Egliſe de Saint Roch, près de Madame Deshoulieres.

On peut dire qu'elle en étoit, en quelque ſorte, un *diminutif*, & que la Nature avoit voulu par elle en retracer du moins une légère idée à la génération ſuivante.

EXTRAIT D'UNE LETTRE *de d'*HESNAULT A MADAME DESHOULIERES, *avant ſon Mariage.* 1649.

TOUT le monde vous admire, jeune Sapho ; mais perſonne ne s'aviſe de vous plaindre. Pour moi je vous plains du moins autant que je vous ai admiré. Les faveurs d'Apollon vous coûtent ſi cher, que je ne ſçaurois croire qu'on ſoit ſage quand on vous les envie.... Vous n'êtes pas un quart-d'heure le jour ſans travailler.... Dites-moi, je vous prie, toute votre jeuneſſe ſe paſſera-

t-elle entre la Rime & la Raiſon ? N'êtes-vous point rebutée d'avoir ſi ſouvent la peine de les remettre bien enſemble ? & faut-il que pour les accorder, vous vous brouilliez avec l'Amour & le Plaiſir ? . . .

Que ſçavez-vous ſi quelque jour
Et la Haine & l'Envie
Ne troubleront point votre vie ?
A tout hazard, Sapho, muniſſez-vous d'amour.

Mais vous vous contentez peut-être de faire une grande proviſion de gloire, & vous croyez que vous ſerez par-là au comble de la félicité.

Le Renom, ce fameux Pipeur,
Vous fait, pour un peu de vapeur,
Renoncer pour jamais au plaiſir d'être aimée.
Ah ! Sapho, conſultez-vous.
L'Amour eſt un bien ſi doux !
Moquez-vous de la renommée,
Un peu de feu vaut mieux que beaucoup de fumée. . .
. . . . . .
Ce brillant des grandeurs, cet éclat du ſçavoir,
La gloire enfin a pris ſur vous tant de pouvoir,
Qu'elle exige de vous un tyrannique hommage,
Et dérobe aux plaiſirs le plus beau de votre âge.
Cependant pourroit-elle exciter un deſir,
Si l'on ne la croyoit elle-même un plaiſir ?
C'en eſt un, il eſt vrai, pour quelques ames vaines :
Mais, Hélas ! c'en eſt un qui donne mille peines.
Il en eſt, ô Sapho, qui n'ont rien que de doux.
Si vous les connoiſſez, que ne les cherchez-vous ?

S'ils vous ſont inconnus, vous manque-t-il un maître?
La Nature & l'Amour vous les feront connoître.
Ils vous rendront tous deux ſçavant en moins d'un jour.
Ecoutez donc, Sapho, la Nature & l'Amour....

Vous êtes plus faite pour gagner des cœurs que pour charmer des eſprits, & vous n'aurez jamais de plaiſirs plus touchans que quand vous vous donnerez aux choſes pour leſquelles vous êtes faite. La Poëſie doit être votre jeu, & l'Amour doit être votre exercice. Je vous en ai dit aſſez pour vous y faire penſer tout de bon. Mais ſi ce que je vous ai dit vous fait un jour envie de prendre un Amant, n'oubliez pas, Sapho, qu'il me reſte encore quelque choſe à vous dire.

PRÉFACE
DE MADAME
DESHOULIERES.

1687.

Loin de remplir ici d'ennuyeux complimens.
Un inutile & long prélude ;
Sans crainte, ſans inquiétude,
Je livre mes amuſemens
A la Critique la plus rude.
Cette eſpece de fermeté
Ne vient point de la vanité
Que m'auroient pu donner les plus fameux ſuffrages ;
De plus juſtes raiſons font ma tranquillité.
Du tems qui détruit tout je crains peu les outrages ;
Le grand nom de Louis, *mêlé dans mes Ouvrages,*
Les conduira ſans doute à l'Immortalité.

PRÉFACE

DE MADEMOISELLE DESHOULIERES,

En donnant le deuxiéme Volume des Poëſies de ſa Mere, & les ſiennes. 1695.

LE premier Volume que feue ma mere a donné de ſes Ouvrages, a été ſi bien reçu, & on m'en demande un ſecond avec tant d'empreſſement, que je croirois, en ne le donnant pas, ôter au Public le plaiſir qu'il en attend, & à la mémoire de ma mere la gloire de ſes ſuffrages.

Que ne m'eſt-il permis en cette occaſion d'oublier pour quelques momens que je ſuis fille de Madame Deshoulieres! Charmée de la beauté de ſes Ouvrages, & pleine d'admiration pour les rares qualités de ſon ame, je trouverois, en lui rendant juſtice, la ſeule conſolation qui peut adoucir ma douleur.

J'oſerois dire alors que les juſtes regrets que l'on donne à ſa perte, & l'approbation dont le Roi a toujours honoré ſes Ouvrages, ne me laiſſe point douter de cette flatteuſe Immortalité qui doit placer le nom de ma mere au rang des perſonnes les plus illuſtres de ſon Sexe, & des plus fameux Poëtes dont les Ecrits ont paſſé juſqu'à nous.

J'avoue d'ailleurs que pénétrée des grands exemples qu'elle m'a donnés pendant tout le cours de ſa vie, d'une ſolide piété & d'un attachement inviolable à tous ſes devoirs, j'ai peine à m'empêcher de rendre

à ſa mémoire les honneurs qui lui ſont dûs. Ces ſacrés caractères formés par le ſang, & cimentés par l'éducation, ſoutenus par le devoir & par la reconnoiſſance, ne peuvent s'effacer : mais quand la vérité m'ordonne de parler, la bienſéance m'oblige de me taire.

Je ne parlerai donc que du Recueil que j'ai fait des Piéces qui compoſent ce ſecond Volume, dont quelques-unes auroient dû trouver leur place dans le premier, ſi elles n'avoient été égarées. Je les ai heureuſement retrouvées du vivant même de ma mere ; & , comme dès ſa plus tendre enfance, ſes Ouvrages m'ont été précieux, je puis dire que j'ai ſecondé, par les ſoins que j'ai pris de les conſerver, les conſeils que ſes amis lui donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit ſi peu dans la vue de faire paſſer ſon nom à la poſtérité, que quand elle avoit quelques Ouvrages, ſoit pour célébrer les glorieuſes Conquêtes de LOUIS LE GRAND, ſoit ſimplement pour s'amuſer, elle ne penſoit qu'à les finir avec la perfection qu'elle nous les a laiſſés, ſans ſonger à les conſerver.

Ce ſoin m'étoit réſervé ; & je m'en acquitte avec toute l'exactitude & toute la douleur que produit une pareille occupation.

J'ajoute à tout ce qui a paru d'elle, trois Pſeaumes qu'elle a paraphraſés, & qu'elle acheva, lorſqu'elle tomba malade pour la derniere fois après douze ans de langueur. Ses douleurs & ſa patience augmenterent dans ces derniers momens ; & elle finit avec une ſoumiſſion parfaite aux ordres du Ciel, une vie remplie de ſouffrances par une mort toute chrétienne.

Je donne enſuite pluſieurs Piéces imparfaites qu'elle avoit commencées long-tems avant qu'elle eût travaillé aux Pſeaumes ; le reſpect & la vénération que

j'ai pour tout ce qu'elle a fait, m'ont perſuadé que je devois encore au Public les fragmens & le badinage qui les ſuit.

On s'étonnera peut-être que j'oſe mettre le peu d'ouvrages que j'ai faits à la ſuite de ceux de ma mere. J'en connoîs toute la différence : mais quand je joins dans un même Volume mes Vers aux ſiens, je ne fais que ſuivre ſon intention : heureuſe de leur procurer par-là le ſeul moyen qu'ils ont de paſſer à la poſtérité !

TABLE
DES POESIES
Contenues dans ce premier Volume.

AIRS.

AIMABLES habitans de ce naiſſant feuillage, 98
Alcandre, ce Héros charmant, 206
Doux tranſports, trouble dangereux, 203
Il eſt tems de nous allarmer, 219
Iris ſur la fougere, 113
L'aimable Printems fait naître, 203
Ne pourrois-je donc point connoître, 206
Tandis que vous êtes belles, 208
Venez, petits Oiſeaux, c'eſt moi qui vous appelle, 10

APOTHEOSE
de Gas Chien de Madame Deshoulieres.

Plus d'un bel eſprit murmure, 11

BALADES.

A caution tous Amants ſont ſujets, 132
A caution tous ne ſont pas ſujets, 134
Dans ce hameau je vois de toutes parts, 110
Duc plus vaillant que les fiers Paladins, 153
Fameux Auteur, de tous Auteurs le Cocq, 26
Il eſt ſaiſon de cauſer près du feu, 111
Los immortel, que par fait héroïque, 139
Oh! l'heureux tems où les fiers Paladins, 137
Orès eſt tems de vous donner conſeil, 81
Preux Chevalier, ſage & de bon aloi, 121
Quelle Muſette, ou quel tendre Pipeau, 144

Votre bonne foi m'épouvante, 201
Vous remettez la Balade en honneur, 145

CAPRICE.

Vers les bords d'un Ruiſſeau, dont l'onde vive & pure, 196

CHANSONS.

Ah! pourquoi me diſiez-vous, 127
Ah! que chez le Colonel Stoup, 165
Ah! que je ſens d'inquiétude, 22
A la Cour, 130
Du charmant Berger que j'adore, 97
Je croyois que la colere, 36
* La fierté m'eſt un foible appui, 117
L'aventure eſt trop ridicule, 93
Le cœur trop déchiré par un ſecret martyre, 139
* Livrons nos cœurs aux tendres mouvemens, 82
On connoît peu l'Amour quand on oſe aſſurer, 93
Pourquoi me reprocher Sylvandre, 23
Pourquoi, ſçavante Deshoulieres, 192
Revenez, charmante verdure, 46
Si le public, à l'aventure, 193
Soyons toujours inexorables, 105

DÉCLARATION.

* On n'a qu'à me trouver quelque Berger fidéle, 16

DIALOGUE.

compoſé pour être chanté devant le Roi.

* Dans ces bois, dont l'affreuſe paix, 211

EGLOGUES.

Aſſiſe au bord de la Seine, 94
Dans les vaſtes jardins de ce charmant Palais, 161
La terre fatiguée, impuiſſante, inutile, 103

ÉLEGIE.

Généreux Lycidas, ami ſage & fidéle, 92

ÉPIGRAMMES.

* Dans une liſte triomphante,
* On voit par le Recueil qu'il vient de mettre au jour, } 191

EPITRES,
Lettres, Billets, &.

Au Roi ſur la révocation de l'Edit de Nantes.
L'erreur féconde en attentats, 154
Au même, ſur ſon voyage de Flandre.
Pourquoi chercher une nouvelle gloire, 123
Au Maréchal Duc de Vivonne.
Qu'il fait beau faire voyage, 79
Au même, Vice-Amiral de France.
Vous que Neptune a vu cent fois, 203
Au Duc de Montauſier.
Ami ferme & fidéle, unique & sûr aſyle, 221
Au même, ſur la priſe de Philisbourg.
Le Dieu couronné de pavots, 198
Au même, en lui envoyant la Balade: A caution, &c.
Montauſier, dont le cœur ferme, grand & fincère, 130
Au même.
Sur vos lettres, ſur vos diſcours, 219
A M. Maſcaron, Evêque de Tulle, depuis d'Agen.
Des bords du fameux Lignon, 14
Au Marquis de Marcilly.
Pour imiter votre Patron, 225
Au Baron de Breteuil.
Quand de mes intérêts vous voulez vous charger, 225
A M. Lucas de Bellesbat.
Un illuſtre & galant Berger, 82
A M. de Senecé.
Songez-vous à ce que vous faites, 09
A M. le Peletier de Souzi.
Il ne vous plaît donc plus de mettre, 87
A M. Doujat.
Je vous avertis qu'Amour, 167
Au même.
Vous dites que l'Amour vous range ſous ſa loi, 197

A M. Garnier.
Une bourſe dans ce tems-ci, 207
A M. Deshoulieres. Lettre en Chanſons.
Lettres en Chanſons ſont à la mode, 29
A Madame de Maintenon.
Toi, dont la piété, la vertu, la ſageſſe, 193
A Mlle. de la Charce, pour la Fontaine de Vaucluſe.
Quand vous me preſſez de chanter, 17
A la même, Epître chagrine.
Eh bien, quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui, 193
*A Mademoiſelle *** Epître chagrine.*
Quel eſpoir vous ſéduit? Quelle gloire vous tente, 98
Du Duc de Nevers à Madame Deshoulieres.
Imitant de vos Vers les accords raviſſans, 187
De M. Pavillon, à la même.
* Dans les ſiécles paſſés quand l'amoureuſe flamme, 146
De M. de Senecé, à la même.
La Divine Uranie, en tous lieux eſtimée, 89
De M. Loſme de Monchefnay, à la même.
* Oui, j'en conviens charmante Deshoulieres, 143
De Gas à M. le Comte de L. T.
Pour vous marquer mon courroux, 8
Du même à Courte-oreille.
J'apprends de tous côtés que malgré le deſtin, 9
De Cochon à Griſette.
Eh! quoi, Griſette, a-t'on pu croire, 89
Du même à la même.
Eſt-ce donc-là l'impreſſion, 64
Du même à la même.
Griſette, enfin, je vois qu'en t'écrivant, 68
De Blondin à Griſette.
Je ne veux point vous en conter, 69
De Dom Gris à Griſette.
Griſette, ſçavez-vous qui parle d'amour, 52

De Mittin à Griſette

Griſette, vous faites du bruit, 52

De Regnault à Griſette.

Je ne tournerai point ma cervelle à l'envers, 55

De Tata à Griſette.

J'ai reçu votre compliment, 47

Du même à la même.

Griſette, avec raiſon, je ſuis charmé de vous, 55

De Griſette à M. de Vivonne.

De ma Maîtreſſe aujourd'hui, 58

De la même à Cochon.

C'eſt prendre aſſez bien ſes meſures, 62

De la même au même.

On auroit bien connu, ſans que vous l'euſſiez dit, 65

De la même au même.

Jamais Chien n'eut tant de ſçavoir, 70

De la même à Tata.

Comment oſez-vous me conter, 48

De la même au même.

Lorſque j'abandonne pour vous, 57

IDYLLES

Sur la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin.

L'amour preſſé d'une douleur amere, 118

Sur le retour de la ſanté du Roi.

Peuples, qui gémiſſez aux pieds de nos Autels, 167

Les Moutons.

Hélas! petits Moutons, que veus êtes heureux, 20

Les Oiſeaux.

L'air n'eſt plus obſcurci par des brouillards épais, 39

L'Hiver.

L'Hiver, ſuivi des vents, des frimats, des orages, 114

Les Fleurs.

Que votre éclat eſt peu durable, 37

Le Ruiſſeau.

Ruiſſeau nous paroiſſons avoir le même ſort, 127

Le Tombeau.

Tombeau dont la vue empoiſonne, 180

IMITATIONS

De la premiere Ode d'Horace : Mœcenas atavis, *à M. Colbert.*

Illuſtre Protecteur des Filles de Mémoire, 23

Du commencement de Lucréce, en Galimathias fait exprès.

Déeſſe, en Voluptés féconde, 85

MADRIGAUX.

* Agréable Prairie, où j'aime à m'arrêter, 26
Alcidon contre ſa Bergere, 91
Ces marques adorables Brunes, 161
De ces lieux fortunés qu'eſt-ce qui vous rappelle, 73
Je ne ſçaurois paſſer un jour, 17
Miniſtre de Thémis, dont la rare prudence, 154
Oui, je l'ai dit ſans hyperbole, 141
* Près d'un Amant heureux, c'eſt envain qu'on eſpere, 85
Quand vous me cédez la victoire, 141
Que la fin d'une tendre ardeur, 110
Tyran dont tout ſe plaint, Tyran que tout adore, 121

ODES.

* Hélas ! Seigneur, quel eſt l'effet, 178

Aux Muſes, ſur la Paix de Nimégue.

Des Sacrés bords que le Permeſſe arroſe, 75

Au Roi, ſur la venue du Doge.

Le croiras-tu, Louis, à ta gloire attentive, 148

A Climène.

Ne pourra-t-on vous contraindre, 106

A M. de la Rochefoucault.

Quel obſtacle offre à ma vûe, 41

* *L'ORANGER.*

La jeune Iris, en me donnant à vous, 84

PORTRAITS;

De M. de Liguières.

uiſque vous le voulez, je vais faire l'image, 3

De Mademoiſelle de Vilenne.

e ne puis m'empêcher de faire la peinture, 1

REFLEXIONS *diverſes.*

omme, contre la mort, quoique l'art te promette, 178
ue l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende, 170

RIMES *en eilles.*

oi, qui depuis que du cahos, 195

En eilles.

i ma voix avoit les doux ſons, 184

En ille.

emme d'un Dieu qui n'eſt pas beau, 185

En ouille.

moureux Roſſignols de qui la voix chatouille, 186

Epitre de l'Abbé Geneſt ſur la même Rime.

e trouve dans tes Vers un ſon qui me chatouille, 190

RONDEAUX.

ontre l'Amour voulez-vous vous défendre, 37
leur de vingt ans tient lieu de toute choſe, 113
e bel eſprit au ſiécle de Marot, 36
ar Apollon, ſçavant joueur de poche, 73
uand on dit d'or, n'eût-on, j'oſe le dire, 83
aiſez-vous, tendres mouvemens, 16

Rondeau redoublé.

ns dégaîner, & ſans montrer Moreau, 141

SONGES.

Le Songe d'Iris.

ue tu reviens diligemment, 151

*A Madame ***.*

es ombres blanchiſſoient, à la naiſſante Aurore, 115

SONNET sur la Phédre de Racine.

Dans un fauteuil doré, Phédre tremblante & blême, 28

SONNETS en bouts rimés.

Ce métal précieux, cette fatale pluie, 7
Favori des neuf Sœurs, tu ſçais plaire *omnibus*, 124
Pour chanter un Héros, quittons le flageolet, 22

STANCES.

Agréables tranſports, qu'un tendre amour inſpire, 126
Dans un charmant Déſert, où les tendres Zéphirs, 205
Dieux! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre, 97
Hé, que te ſert, Amour, de me lancer des traits, 78
Iris, quelle erreur eſt la vôtre, 76

ŒUVRES
DE MADAME DESHOULIERES.

PORTRAIT DE Mlle. DE VILENNE.

1658.

JE ne puis m'empêcher de faire la peinture
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature ;
C'eſt la jeune Philis, dont les divins appas
Se ſont rendus fameux par cent mille tré, a:
e connoîs ſon eſprit, ſa beauté, ſon mérite ;
a taille n'eſt encor ni grande ni petite ;
lle eſt libre, mignonne, & pleine d'agrément ;
oute ſeule elle peut faire plus d'un amant ;
es cheveux ſont fort noirs ; ſont teint n'eſt pas de
même,
eſt vif, délié ; ſa blancheur eſt extrême.
n nez n'eſt pas mal fait; mais que ſes yeux ſont beaux!
u'ils ſont fins ! qu'ils ſont doux ! & qu'ils cauſent de
maux !
s yeux noirs & brillans où l'Amour prend ſes armes,

Font naître des desirs, & répandre des larmes.
Tant d'illustres amans que l'on voit en ces lieux,
Sont, chere Amarilis, l'ouvrage de ses yeux;
Sa bouche est d'un beau tour, elle est vive & charmante,
Par sa forme on connoît qu'elle est très-éloquente;
Elle a je ne sçai quoi qu'on ne peut exprimer
Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer
Elle a de belles dents; le tour de son visage
Est si beau, qu'il n'est rien qui le soit davantage:
Elle a de l'embonpoint, comme il en faut avoir;
Sa gorge est blanche, pleine; & l'on ne sçauroit voir
En toute la nature une gorge plus belle;
Et ses bras & ses mains sont aussi dignes d'elle;
La fraîcheur de son teint, & sa vivacité,
Font bien voir que Philis a beaucoup de santé;
Elle a cet air galant qui sçait plaire, & qui donne
Un charme inexpliquable à toute sa personne.
Pour faire une conquête, & pour la conserver,
Elle a tout ce qu'il faut; & l'on doit avouer
Que sa gorge, ses bras, & sa taille admirable,
Sa bouche & ses beaux yeux, n'ont rien de comparable.
Son esprit tout divin répond à son beau corps;
Le ciel en le faisant épuisa ses trésors:
Ce n'est point un esprit qui n'a que l'apparence,
Le sien est éclairé d'une aimable science;
Il est grand, plein de feu, solide, égal & doux;
Il fait dans ces beaux lieux mille & mille jaloux.
La fierté lui sied bien; & pour comble de gloire,
Elle a du jugement & beaucoup de mémoire:
Ses billets sont galans; ils sont beaux, pleins d'esprit;
Elle parle du moins aussi bien qu'elle écrit:
Les vers tendres ont fort le bonheur de lui plaire;
Et, si je ne craignois de la mettre en colére,
Je dirais qu'elle en fait admirablement bien.
Elle n'a pas besoin qu'on lui traduise rien
De ce que nous avons du Tasse & de Virgile.
Cependant chaque jour cette admirable fille

Cache ſoigneuſement tous ces dons précieux,
Qui lui rendent l'eſprit auſſi beau que les yeux.
Mais malgré tous ſes ſoins, malgré ſa modeſtie,
On en connoît toujours une bonne partie.
Un aimable enjouement, une douce langueur,
Mêlés également, font ſa charmante humeur :
Son enjouement ravit ; & même ſa triſteſſe
Ne ſert qu'à faire voir qu'elle a de la tendreſſe.
Si Philis l'employoit, ah ! qu'elle aimeroit bien !
Mais, chere Amarilis, on n'y connoîtroit rien,
On ne ſçauroit jamais le ſujet de ſa flamme,
Ses yeux garderoient bien le ſecret de ſon ame ;
Et ſon cœur paroîtroit ſévére & rigoureux,
Lorſqu'il ſeroit ſoumis à l'empire amoureux.

PORTRAIT DE M. DE LIGNIERES.

1658.

PUISQUE vous le voulez, je vais faire l'image
D'un aimable impoſteur, d'un illuſtre volage,
Dont le cœur balançant ſans pouvoir faire un choix,
Adore, pour le moins, trois beautés à la fois.
Il eſt droit, aſſez grand ; & pourtant ſur ſa taille,
Quoiqu'on ſoit éloquent, on ne dit rien qui vaille.
Son teint eſt aſſez vif ; & ſes yeux enfoncés,
Et rouges par les bords, nous font connoître aſſez
Qu'il eſt accoutumé de répandre des larmes.
Cette occupation leur ôte bien des charmes ;
Il leur en reſte encore aſſez paſſablement ;
Ils ſont fins, ils ſont doux ; voilà leur agrément.
Sur tous les autres nez, ſon nez a l'avantage,
Et jamais un grand nez n'orna mieux un viſage.
Sa bouche, à ce qu'on dit, ne manque point d'appas ;
Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas :
La lévre de deſſus eſt pourtant enfoncée,

L'autre par conſéquent eſt aſſez avancée ;
Elle eſt d'une grandeur fort agréable ; & pour
Ses dents, hélas ! Iris, ſont deſſus le retour.
Il dit que l'opiat, la guimauve & le reſte,
Ont été pour ſes dents un reméde funeſte.
Mais c'eſt trop demeurer ſur ce chapitre-là,
J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela.
Des cheveux longs & fins, où le Zéphir ſe joue,
Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue ?
Ils ſont d'un beau châtain ; & ces charmans cheveux
Sont, ſans trop le flatter : l'objet de mille vœux ;
Ils terniſſent l'éclat des plus belles perruques ;
Ils ſont toujours épais, & ne ſont point caduques ;
Au Louvre, au Cours, au Bal, & dans mille autres lieux,
Ils ſont des mécontens, ils ſont des envieux.
Il paroît ingénu, bon & ſans artifice :
Mais ſon air eſt trompeur ; il a de la malice,
Il aime la ſatyre, & croit qu'il eſt permis
De railler fortement de ſes meilleurs amis,
D'aimer en divers lieux, de faire des promeſſes,
De ſigner des contrats pour fourber ſes maîtreſſes.
Il ſçait, en amitié, tromper de cent façons ;
Et ſur ce beau ſujet il feroit des leçons
A Théſée, à Pâris, au fugitif Enée ;
Et jamais ſon amour ne paroît obſtinée.
Quoique bruſque, il eſt doux ; & dans un entretien
Il n'eſt pas de ces gens qui ſe piquent pour rien.
En de certains momens ſon eſprit eſt ſuprême ;
Mais en d'autres il eſt différent de lui-même :
On le voit inquiet, chagrin, morne, rêveur ;
En deux heures vingt fois il changera d'humeur :
Mais qu'il ſoit enjoué, qu'il ſoit mélancolique,
Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.
Pour l'eſprit de Tirſis, il eſt grand, il eſt beau,
Sa vivacité plaît ; & ſi, dans ce tableau,
Je dis qu'il ſçait beaucoup, qu'il a peu de conſtance ;

Qu'il eſt diſſimulé, qu'il a de l'éloquence,
Qu'il écrit bien en vers ſatyriques & doux,
Qu'il ſe croit beau garçon, qu'il eſt fin & jaloux,
Qu'il parle & qu'il écrit quatre ſortes de langues,
Qu'il eſt fort indiſcret, qu'il fait mal des harangues :
C'eſt que je ſçai bien l'art de peindre au naturel,
Et que je ne ſuis pas Madame de Mombel.
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle Muſe,
Tircis eſt fort flatté : mais, hélas ! je l'excuſe ;
Le Dieu qui fait aimer, peut être ſon vainqueur ;
Elle peint cet amant comme il eſt dans ſon cœur :
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture
Cet enfant contre qui tant de monde murmure ;
Il eſt aveugle, Iris ; &, ſelon ſon déſir
Ce Dieu fait tous les jours des Portraits à plaiſir.
Il ne m'a jamais fait dire une menterie,
Et je ne gagne point de cœurs par flatterie ;
Je dis naïvement & le bien & le mal.
Tircis eſt fort galant, il eſt fort libéral,
Cette royale humeur en tous lieux l'accompagne
Elle a beaucoup paru dans toute la Brétagne.
Il donnoit en ces lieux des cadeaux, des bijoux,
Il déroboit des cœurs, il fâchoit des époux ;
Sa libéralité, ſon eſprit & ſa tête,
Firent dans ce pays bien plus d'une conquête ;
Mille jeunes beautés quitterent leur fierté,
Et firent des deſſeins deſſus ſa liberté.
On accabloit Tircis de faveurs & de plaintes,
On donnoit à ſon cœur de ſenſibles atteintes ;
Ces aimables Cloris approuvoient ſa langueur ;
Elles n'avoient pour lui ni mépris, ni rigueur ;
Pour arrêter Tircis, que par tout on engage,
Rien ne fut épargné, tout fut mis en uſage ;
Et l'on le preſſa tant, qu'avant un mois entier
On força cet amant de demander quartier.
Ce n'eſt pas ſeulement dans la ville de Rennes
Que d'aimables Cloris ont ſoulagé ſes peines ;

Trois ans ſont écoulés depuis qu'à Luxembourg
On vit pour lui la Mort triompher de l'Amour.
Tout Paris a bien ſçu cette tragique hiſtoire,
Et tout Paris a bien de la peine à la croire :
On m'a dit qu'elle eſt vraie, & je ne la croi pas.
Pour un volage amant ſe donner le trépas
Au plus beau de ſes ans, ô Dieux, quelle innocence !
Non, l'Amour ſur les cœurs n'a point tant de puiſſance.
Mais à propos de cœurs, je n'ai rien dit du ſien ;
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.
Qu'en dirai-je ? On n'a pas le tems de le connoître ;
Un objet ne l'a pas, qu'un autre en eſt le maître ;
Il forme cent deſſeins ſans les pouſſer à bout,
Et ce cœur inconſtant commence & manque tout.
Quoiqu'il s'aime beaucoup, ſon ame eſt généreuſe ;
A parler franchement, il ne l'a point peureuſe.
Quoique dans ſes écrits il ait raillé de Mars,
Comme un autre il iroit affronter le hazard ;
Et bien qu'il paſſe ici pour un héros paiſible,
Je ſoutiens qu'à l'honneur il n'eſt point inſenſible ;
Il aime les vaillans, & toutes les vertus.
Par des ſentiers ſecrets, des chemins peu battus,
Depuis aſſez long-tems Tircis cherche la gloire ;
Il a lû les Auteurs, il a bonne mémoire ;
Il les cite ſouvent aſſez mal à propos ;
Il eſt fort pareſſeux, il aime le repos ;
Il ne ſe peut paſſer d'avoir des amourettes ;
Sans avoir de l'amour, il conte des fleurettes :
C'eſt pourquoi l'on le voit ſi ſouvent dans ſes vers,
Blâmer mes cruautés, vouloir briſer ſes fers,
Recourir au trépas pour terminer ſes larmes,
Et ſe plaindre par-tout du pouvoir de mes charmes.
Voilà ce que Tirſis me répéte ſouvent ;
Mais, belle Iris, autant en emporte le vent.
A de ſi doux propos je ſuis accoutumée,
Ma tendreſſe n'en eſt point du tout allarmée ;

Mon cœur ne connoît point ce Dieu qu'on nomme Amour ;
Et ſi, malgré mes ſoins, il le connoît un jour,
Ce doit être en faveur d'un amant plus fidéle.
Envain Tirſis me dit que je ſuis jeune & belle,
Que j'ai beaucoup d'eſprit, qu'il meurt pour mes appas,
Tirſis eſt inconſtant, & je ne le crains pas.
On le croit indévot ; mais quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond Tirſis n'eſt pas impie :
Quoiqu'il raille ſouvent des articles de foi,
Je croi qu'il eſt autant Catholique que moi.
Pour ſuivre aveuglément les conſeils d'Epicure,
Et croire quelquefois un peu trop la nature ;
Pour vouloir ſe mêler de porter jugement
Sur tout ce que contient le Nouveau Teſtament,
On s'égare aiſément du chemin de la grace ;
Tirſis y reviendra ; ce n'eſt que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le ſort ;
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

SONNET EN BOUTS RIMÉS

SUR L'OR. 1670.

CE métal précieux, cette fatale *pluie*,
Qui vainquit Danaé, pour vaincre *l'Univers* :
Par lui les grands ſecrets ſont ſouvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'eſſuie*.

Il ſemble que ſans lui tout le bonheur nous *fuie*,
Les plus grandes cités deviennent des *déſerts*,
Les lieux les plus charmans ſont pour nous des *enfers*.
Enfin tout nous déplaît, nous choque & nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard* :
Pour les plus grands défauts, c'eſt un excellent *fard* ;
Il peut, en un moment, illuſtrer la *canaille*.

Il donne de l'eſprit au plus lourd *animal* :
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*.
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal*.

LETTRE DE GAS,

Epagneul de Madame DESHOULIERES,

A M. LE COMTE DE L. T. 1671.

POUR vous marquer mon courroux,
J'ai mis la plume à la patte ;
Il eſt tems que contre vous
Toute ma colére éclate.
Vous m'avez rendu jaloux.
Entre nous autres Toutous,
Nous ſommes là-deſſus d'humeur fort délicate.
Pour ſe bien mettre avec nous,
Envain le blondin nous flatte,
Nous n'en ſommes pas plus doux.
Nous mordons juſqu'à l'époux.
Malgré ce naturel incommode & farouche,
Je vous écoutois ſans dépit
Louer de ma maîtreſſe & les yeux & la bouche.
Ne croyant ces douceurs qu'un ſimple jeu d'eſprit,
Sans m'oppoſer à rien, je dormois ſur ſon lit.
Si ce ſouvenir vous touche,
Ne ſongez plus à m'ôter
La place que je poſſéde.
Croyez-vous la mériter ?

Croyez-vous que je la céde ?
Sept fois l'aimable printems
A fait reverdir les champs :
Sept fois la triſte froidure
En a chaſſé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je ſuis chien d'Amarille.
A ſes pieds j'ai vû la Cour,
A ſes pieds j'ai vû la Ville
Vainement brûler d'amour.
Seul j'ai ſçu, par mon adreſſe,
Dans ſon inſenſible cœur
Faire naître la tendreſſe.
Ne troublez plus mon bonheur.
Quand, pour venger ſon honneur,
Le petit Dieu ſuborneur,
Qu'en tous lieux elle ſurmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens ;
Sçachez, notre illuſtre Comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

LETTRE DE GAS,

Epagneul de Madame DESHOULIERES,

A Courte-Oreille, Tournebroche de M.... 1672.

J'APPRENDS de tous côtés que malgré le deſtin
Qui vous a fait naître mâtin,
Vous chaſſez pourtout à merveille.
Ce grand liévre fut pris par le preux Courte-Oreille
(Diſoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté) ?
Du vin, du vin ; qu'à ſa ſanté
Il ſoit vuidé mainte bouteille.

Lors le verre à la main votre los fut chanté,
Un blondin, deux Abbés, & plus d'une beauté,
S'en acquitterent avec zèle.
Foi d'Epagneul, j'en fais un rapport très-fidéle;
J'étois préſent à tout, & voyois ſans douleur
Toute l'eſtime & tout l'honneur
Dont votre chaſſe étoit ſuivie.
Auprès d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie,
Je me déterminai dans cet heureux moment
A vous dire ſans compliment,
Que vous avez bien fait de quitter la cuiſine
Où vous étiez ſouvent battu.
J'eſtime infiniment ceux qui, par leur vertu,
Démentent leur baſſe origine.
Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux.
Et malgré tant de différence
Que le ciel a mis entre nous,
Je veux bien faire connoiſſance,
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis : abandonnez la broche;
Allez comme Epagneul, Chien courant ou Limier,
Par tout pays prendre gibier;
Ne craignez là-deſſus ni plainte ni reproche;
Perſonne ne fait ſon métier.

AIR.

VENEZ petits oiſeaux, c'eſt moi qui vous appelle;
Vous devez à mes ſoins vos plus tendres deſirs:
Sans amour, la ſaiſon nouvelle
Seroit pour vous ſans fleurs & ſans plaiſirs.

SECONDEZ mon ardeur extrême;

Je veux charmer un jeune cœur.
Chantez ; mais chantez le bonheur
D'être aimé quand on aime

APOTHEOSE DE GAS MON CHIEN.

A IRIS. 1672.

PLus d'un bel eſprit murmure
Contre mon illuſtre Chien.
Iris, ne ſçavez-vous rien
De ſon heureuſe avanture ?
Lorſque ſur le double mont
Je cherchois de fleurs nouvelles
Pour en couronner le front
D'un Roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire chien marchoit deſſus mes pas.
Il trouve en me ſuivant la ſource d'Hypocréne ;
Il faiſoit chaud, il étoit las ;
Tout languiſſant de ſoif, il boit dans la fontaine.
Auſſi-tôt les Auteurs, dont les bords ſont remplis,
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon chien eſt pris.
On détache un de la troupe
Pour avertir du fait le Dieu des beaux eſprits.
A peine eut-on conté cette bizarre hiſtoire,
Qu'Apollon s'écria (de ſon honneur jaloux) :
Un chien à l'audace de boire
En même fontaine que nous !
Alors prenant ſon arc d'yvoire,
Il alloit, pour venger ſa gloire,
Percer mon chien de mille coups ;
Si, d'un air agréable & doux,

La badine Erato n'eût pris ſoin du coupable.
Puiſſant Dieu, lui dit-elle, hélas!
Pour ce pauvre Toutou devenez plus traitable;
Il vaut bien qu'on en faſſe cas.
C'eſt l'illuſtre chien d'Amarille
Dont j'ai tant chanté les appas.
Ni le chien qui jappe là-bas,
Ni le chien dont l'Olympe brille,
En bon ſens ne l'égalent pas;
Il démêle un ſot de cent pas,
Le pourſuit, l'aboie, & le pille.
Ah! Pour le repos de nos jours
Que n'avons-nous un tel ſecours
Contre un tas de grimauts dont Parnaſſe fourmille!
A ces mots d'Apollon le courroux s'appaiſa.
Il demande mon Chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le careſſa:
Et malgré l'humble remontrance
De Meſſieurs les Auteurs, il l'immortaliſa:
Je t'affranchis des loix de la ſourde Déeſſe,
Dit-il à ce Chien précieux:
Demeure en ces aimables lieux
Dans une éternelle jeuneſſe,
Connoiſſant ta capacité,
Je commets à tes ſoins notre traquillité;
Au pieds du mont ſacré je t'aſſigne une place.
Par le mérite faux garde d'être ſurpris;
Et quelque terrible menace,
Quelque priere qu'on te faſſe,
Ne permets d'y monter qu'à mes ſeuls favoris.
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chanſons croient remporter le prix;
Et pour ces demi beaux eſprits
Soit le Cerbere du Parnaſſe.
Ce diſcours prononcé, les neuf ſçavantes Sœurs
De mon heureux Chien s'approcherent;
Et pour lui décerner les ſuprêmes honneurs,

Juſques aux bords du Styx dans leurs bras le porte-
rent ;
Trois fois en marmotant dans ces eaux le plonge-
rent.
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demeura dans l'onde fatale ;
Et l'on vit d'une ardeur égale,
A ce Chien nouveau Dieu dreſſer plus d'un autel,
Qu'encenſe vainement l'audace & la cabale.
Fidéle aux ordres d'Apollon,
Nuit & jour du ſacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiſeurs d'Acroſtiches,
D'équivoques, de Vers obſcurs,
De Vers rampans, & de Vers durs ;
A ces dons tous les hémiſtiches
Sont pleins de médiſance, ou pleins de mots impurs.
Par ſes ſoins on jouit du repos & de l'ombre
Néceſſaires pour bien penſer.
Les bons Auteurs ſont en ſi petit nombre,
Qu'ils ne peuvent embarraſſer.
Envain le vieux Lyſis lui dit d'un ton ſuperbe :
Je ſuis des amis de Malherbe,
Vous devez me laiſſer paſſer.
Envain dans l'ardeur qui l'emporte,
Le pétulant Albin, d'une voix vive & forte,
Allégue de vieux droits par le bon ſens détruits.
O ! ſiécle ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits
Comme l'eût pû faire Ariſtote,
. . . . . .
Ne me donnent que des douleurs !
Quelle étoile funeſte à mon deſtin préſide ?
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?
C'eſt une bête qui décide
Des bons & des mauvais Auteurs.
Après lui, l'ignorant Timandre
Vient tenter l'avanture, aidée du Dieu Bacchus,

Et veut contre mon Chien gager deux mille écus
Qu'il arrivera quelque eſclandre.

. . . . . .

EPITRE A M. MASCARON,

Evêque de TULLES, *& depuis d'*AGEN. 1672.

DEs bords du fameux Lignon
Le moyen de vous écrire !
L'air de ce pays inſpire
Je ne ſçai quoi de fripon,
Qui n'eſt pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuſe Aſtrée,
L'ame de douleur outrée,
Mit ſes jours à l'abandon ;
Amour réſolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.
Depuis que j'y ſuis entrée
J'ai déjà changé de ton.
Je ne me meurs pas encore ;
Mais entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiéte langueur
Qui me force à voir l'aurore.
J'ai par-tout l'eſprit rêveur.
Un noir chagrin me dévore.
Un tel changement d'humeur
Me fait trembler pour mon cœur.
S'il alloit devenir tendre,
S'il formoit la moindre ardeur,
Il ſeroit bien-tôt en cendre.

Hélas ! Loin de badiner,
Loin d'être fourbe & volage
Comme veut le bel uſage,
Il iroit s'abandonner,
En jeune cœur qui ſe pique
De ſentiment héroïque,
A ces beaux engagemens
Qu'on trouve dans les Romans.
Oui, malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ah ! Que de fâcheuſes nuits,
Que de ſoupçons, que d'allarmes,
Que de chagrins, que d'ennuis,
Que de ſoupirs, que de larmes !
Il vaut mieux, ſi je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du beau ſéjour où je ſuis.
Sans conſulter davantage,
Quittons ce fatal rivage :
Mais quittons-le ſans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur ſert de victime
Aux vengeances de l'Amour.
Ici tout ce qui reſpire
Se plaint, languit & ſoupire.
Dans les forêts les oiſeaux.
Dans les plaines le zéphire,
Les Bergers ſous les ormeaux,
Les Nayades dans les eaux,
Tout ſent l'amoureux martyre ;
Et tout ſert, en nous parlant
Contre l'auſtère ſageſſe,
A mettre en goût de tendreſſe
Le cœur le plus indolent.
Vous, dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun ſouci,

Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout ceci ;
Et quel eſpoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici..

DÉCLARATION.

ON n'a qu'à me trouver quelque berger fidéle,
Soumis, délicat, amoureux,
Qui, de peur d'aimer moins, refuſe d'être heureux,
Et je ne ſerai plus cruelle.

RONDEAU.

TAISEZ-vous, tendres mouvemens,
Laiſſez-moi pour quelques momens :
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire
Aux tranſports que l'Amour m'inſpire
Pour le plus parfait des amans.
A quoi ſervent ces ſentimens ?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raiſon vient toujours me dire :
Taiſez-vous.

LA cruelle depuis deux ans. . . .
Mais, hélas ! Quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre ?
Mon Berger paroît, il ſoupire ;
Le voici ; Vains raiſonnemens,
Taiſez-vous.

MADRIGAL.

JE ne ſçaurois paſſer un jour
Sans me reſſouvenir du beau berger que j'aime :
Quand j'y penſe, un plaiſir extrême
Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour ſon retour.
Triſte devoir, dont je n'oſe me plaindre,
A ce retour, hélas ! n'aurez-vous rien à craindre ?
Si, pour y penſer ſeulement,
Des plus tendres transports je ſens la violence ;
Quand je reverrai mon amant,
Que ne fera point ſa préſence !

A MLLE. DE LA ÇHARCE.

Pour la Fontaine de Vaucluſe. 1673.

QUAND vous me preſſez de chanter
Pour une fontaine fameuſe,
Vous avez oublié que je ſuis pareſſeuſe ;
Qu'un ſimple Madrigal pourroit m'épouvanter.
Qu'entre une ſanté languiſſante,
Et d'illuſtres amis par le ſort outragés,
Mes ſoins ſont toujours partagés.
Par plus d'une raiſon, devenez moins preſſante.
Daphné, vous ne ſçavez à quoi vous m'engagez.
Peut-être croyez-vous que toujours inſenſible,
Je décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aſpect eſt terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds ;
Une ſource orgueilleuſe & pure,

Dont l'eau, ſur cent rochers divers,
D'une mouſſe verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondiſſans ſur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les ruſtiques concerts.
De ce fameux déſert la beauté ſurprenante,
Que la nature ſeule a pris ſoin de former,
Amuſoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle ſçu charmer!
Cet heureux tems n'eſt plus: languiſſante, atten t
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du ſoin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertiſſement.
Je paſſe tout le jour dans une rêverie,
Qu'on dit qui m'empoiſonnera.
A tout autre plaiſir, mon eſprit ſe refuſe;
Et ſi vous me forcez à parler de Vaucluſe,
Mon cœur tout ſeul en parlera.

Je laiſſerai conter de ſa ſource inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, ſon retour, & la vaſte étendue
Qu'arroſe ſon cours furieux.
Je ſuivrai le penchant de mon ame enflammée;
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Aussi-bien de Vaucluſe ils ſont encor la gloire;
Le tems qui détruit tout reſpecte leurs plaiſirs:
Les ruiſſeaux, les rochers, les oiſeaux, les zéphirs,
Font tous les jours leur tendre hiſtoire.
Oui, cette vive ſource, en roulant ſur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les tranſports
Que Pétrarque ſentoit pour la divine Laure.
Il exprima ſi bien ſa peine, ſon ardeur,

Que Laure, malgré ſa rigueur,
L'écouta, plaignit ſa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

DANS cet antre profond, où, ſans autres témoins
Que la Nayade & le Zéphire,
Laure ſçut, par de tendres ſoins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre, où l'Amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on ſe pique,
On ſent élever dans ſon cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il allarme la pudeur.

CE n'eſt pas ſeulement dans cet antre écarté
Qu'il reſte de leurs feux une marque immortelle:
Ce fertile valon dont on a tant vanté
La ſolitude & la beauté,
Voit mille fois le jour, dans la ſaiſon nouvelle,
Les roſſignols, les ſereins, les pinçons,
Répéter ſous ſon verd ombrage
Je ne ſçai quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

LEURS noms ſur ces rochers peuvent encore ſe lire,
L'un avec l'autre eſt confondu;
Et l'ame à peine ne peut ſuffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inſpire.
Quel charme eſt ici répandu?
A nous faire imiter ces Amans tout conſpire.
Par les ſoins de l'Amour leurs ſoupirs conſervés,
Enflamment l'air qu'on y reſpire:
Et les cœurs qui ſe ſont ſauvés
De ſon impitoyable empire,
A ces déſerts ſont réſervés.

TOUT ce qu'a de charmant leur beauté naturelle,
Ne peuvent m'occuper un moment.
Les reſtes précieux d'une flamme ſi belle,
Font de mon jeune cœur le ſeul amuſement.
Ah ! Qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure !
Et qu'à parler ſincérement,
Il ſeroit doux d'aimer ; ſi l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de ſon illuſtre amant.

LES MOUTONS.

IDYLLE. 1674.

HÉLAS ! Petits Moutons, que vous êtes heureux ?
Vous paiſſez dans nos champs ſans ſouci, ſans allarmes.
Auſſi-tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous me formez jamais d'inutiles deſirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature ;
Sans reſſentir ſes maux, vous avez ſes plaiſirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon pour partage ;
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux ;
Ce n'eſt pas un grand avantage.
Cette fiére raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un sûr reméde.
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide,

Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévère,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colére
Des loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimére
Nous ne devons craindre nos ſens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oiſiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuſe obſcurité,
Que d'avoir ſans tranquillité
Des richeſſes de la naiſſance,
De l'eſprit & de la beauté?
Ces prétendus tréſors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels:
Par eux plus d'un remors nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.
Il n'eſt dans ce vaſte univers
Rien d'aſsûré, rien de ſolide;
Des choſes ici bas la fortune décide
Selon ſes caprices divers:
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
Paiſſez, Moutons, paiſſez ſans régle & ſans ſcience,
Malgré la trompeuſe apparence,
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous.

SONNETS EN BOUTS RIMÉS.

POUR LE ROI.

POUR chanter un Héros, quittons le *flageolet*:
LOUIS céde au ſeul Roi qui fit le *décalogue*:
Par lui l'Aigle eſt réduite au vol du *roitelet*,
Et ſon nom eſt trop grand pour la champêtre *églogue*.

LA chicane mourante au fond du *Châtelet*,
Lui ſeul aux autres Rois ſervant de *pédagogue*.
Tous ſes voiſins forcés à garder le *mulet*,
L'héréſie enchaînée à ſes pieds comme un *dogue*.

DE vices & d'erreurs ſon État *écuré*,
Le calme à l'Univers par ſes ſoins *procuré*,
Tout enfin met ſa vie au-deſſus des plus *belles*.

IL vient d'humilier l'orgueil de *l'Helleſpont*;
A ſes vaſtes projets la fortune *répond*,
Et va lui préparer des victoires *nouvelles*.

CHANSON.

AH? que je ſens d'inquiétude!
Que j'ai de mouvemens qui m'étoient inconnus!
Mes tranquilles plaiſirs, qu'êtes-vous devenus?
Je cherche envain la ſolitude.
D'où viennent ces chagrins, ces mortelles langueurs?
Qu'eſt-ce qui fait couler mes pleurs
Avec tant d'amertume & tant de violence?

De tout ce que je fais mon cœur n'eſt point content.
Hélas ! cruel amour que je mépriſe tant,
Ces maux ne ſont-ils point l'effet de ta vengeance ?

CHANSON.

POURQUOI me reprocher, Sylvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?
Hélas ! c'eſt moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre ;
Pour remplir vos déſirs, j'attens un moment tendre :
Que ne le faites-vous venir ?

IMITATION DE LA Ire. ODE D'HORACE.

Mœcenas, atavis.

A M. COLBERT, Miniſtre d'Etat, & Controlleur Général des Finances. 1675.

ILLUSTRE Protecteur des Filles de Mémoire,
Miniſtre vigilant, dont les ſoins précieux,
De l'auguſte LOUIS éterniſent la gloire ;
COLBERT, dont les travaux des ans victorieux,
De miracles divers enrichiront l'hiſtoire :
Vous, par qui l'on voit à la fois
Les beaux Arts rétablis, le Commerce, les Loix ;
Vous, dont la ſage prévoyance,
Au milieu de la guerre, entretient l'abondance
Dans les vaſtes Etats du plus vaillant des Rois :
Pour connoître des cœurs quelle eſt la différence,
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

COUVERT d'une noble poſſiere,

On voit un jeune audacieux
Triomphant d'une Cour entiere,
D'un ſuperbe tournoi ſortir victorieux.
Par les louanges qu'on lui donne
Il ſe croit au-deſſus des plus fameux guerriers;
Et le laurier qui le couronne
Eſt à ſon gré le plus beau des lauriers.

L'ESPOIR de parvenir aux dignités ſuprêmes
Rend eſclaves de la faveur.
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur :
Son repos, & ſes amis mêmes,
Sont des biens qu'il immole au ſoin de ſa grandeur.

EN cultivant les champs, le laboureur avare
D'une riche moiſſon flatte tout ſes déſirs :
Les autres paſſions, où la raiſon s'égare,
N'excitent dans ſon cœur ni douleurs, ni plaiſirs.

A PEINE échappé du naufrage,
Le nocher hazardeux remonte ſur la mer.
Durant les périls de l'orage
Effrayé de ſe voir en proie au flot amer,
Il regrete l'heureux rivage :
Mais dès-lors que de ſon trident
Neptune a, par trois fois, frappé l'onde irritée,
On voit le pilote imprudent,
Sans aucun ſouvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'eſpoir dont ſon ame eſt flattée,
S'expoſer comme auparavant.

GOUVERNE qui voudra cet immenſe univers;
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le bûveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique;

Et

Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

Les affreux & ſanglans combats
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux meres,
Pour les guerriers ont des appas;
Et la gloire & l'honneur, ces fatales chimeres,
Leur font avec plaiſir affronter le trépas.

Pour les ſombres forêts le diligent chaſſeur
De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes:
Il met le ſuprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes.
Soit que l'aſtre des cieux dans ſon rapide tour
Répande aux mortels ſa lumiere,
Soit que l'inégale courriere
Répare la perte du jour,
Jamais ſon ame forcenée
D'un tranquille ſommeil ne goûte les douceurs.
La pourſuite d'un cerf lui fait de l'hymenée
Mépriſer toutes les faveurs.

Colbert, il ſeroit impoſſible
De compter des humains les caprices divers.
Pour moi, de qui le cœur ne s'eſt trouvé ſenſible
Qu'à l'innocent plaiſir de bien faire des Vers,
Seule aux bords des ruiſſeaux je chante ſur ma lyre
Ou le Dieu des guerriers ou le Dieu des amans,
Et ne changerois pas pour le plus vaſte empire,
Ces doux amuſemens.

Pleine du beau feu qui m'anime,
Avant qu'un autre hiver ramene les glaçons,
Je chanterai Louis, ſage, actif, magnanime,
Et vainqueur malgré les ſaiſons.
Colbert, ſi vous daignez m'entendre,

Si, pour quelques momens, mes chants peuvent ſuſpendre
Les chagrins que traîne après ſoi
Cette profonde politique
Où le bien de l'Etat ſans ceſſe vous applique,
Quel ſort plus glorieux pour moi !

MADRIGAL.

AGRÉABLE prairie, où j'aime à m'arrêter,
Comme vos fleurs, mes ennuis ſont ſans nombre.
Je voudrois vous les raconter :
Mais l'ardeur du ſoleil me force à vous quitter
Pour cette forêt ſombre.
Hélas ! je redoute ſes feux,
Inſenſée, & je cherche un lieu qui m'en préſerve,
Tandis que j'en conſerve
Dans mon cœur de plus dangereux.

BALADE A M. CHARPENTIER,

Sur ſon Livre intitulé : *Défenſe de la Langue Françoiſe pour l'Inſcription de l'Arc de Triomphe qui parut en* 1676.

FAMEUX Auteur, de tous auteurs le coq,
Toi, dont l'eſprit agréable & fertile,
Des Latineurs a ſoutenu le choc
Par un écrit dont ſublime eſt le ſtyle,
Plus éloquent que ne fut feu Virgile ;
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc ;

Pour chaque trait tu leur en rends deux mille;
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

DANS leurs diſcours & ab hac & ab hoc,
Ils ont crié qu'à Paris la grand'ville,
Où l'étranger eſt en proie à l'eſcroc,
Inſcription Françoiſe eſt inutile.
Latinité moins ſeroit difficile,
Diſent-ils tous, pour la Gent vuide-broc.
On prêche envain un ſi faux Evangile:
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

Du grand LOUIS, qui de taille & d'eſtoc,
De l'Univers ſera ſon domicile,
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,
Pourquoi les faits, par une erreur ſervile,
Mettre en Latin? Non, non, troupe indocile,
D'Inſcriptions nous allons faire troc.
Par toi, Damon, Pédans vont faire gile;
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

ENVOI.

GRANDS Sçavantas, nation incivile,
Dont Calepin eſt le ſeul uſtencile,
Plus on ne veut ici de votre affroc.
François langage eſt or; le vôtre argile,
Bon ſeulement pour gens qui portent froc.
Pourſuis, Damon, ils n'ont plus d'autre aſyle:
Quand tu combats, la victoire t'eſt hoc.

SONNET BURLESQUE.

Sur la Phédre de RACINE, *Janv.* 1677.

DANS un Fauteuil doré, Phédre tremblante & blême,
Dit des vers où d'abord perſonne n'entend rien ;
Sa nourrice lui fait un ſermon fort chrétien
Contre l'affreux deſſein d'attenter à ſoi-même.

HIPPOLYTE la hait preſque autant qu'elle l'aime ;
Rien ne change ſon cœur ni ſon chaſte maintien ;
La nourrice l'accuſe, elle s'en punit bien ;
Théſée a pour ſon fils une rigueur extrême.

UNE groſſe Aricie * au cuir rouge, aux crins blonds,
N'eſt-là que pour montrer deux énormes tetons,
Que, malgré ſa froideur, Hippolyte idolâtre.

IL meurt enfin traîné par ſes courſiers ingrats ;
Et Phédre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en ſe confeſſant, mourir ſur le théâtre.

REMARQUE.

* La des Oeillets, bonne Actrice, mais peu jolie. *Ceux qui ont avancé ce fait, ſe ſont trompé. Mlle. des Oeillets étoit morte en 1670. Ainſi ce n'eſt point celle qui joua le Rôle d'Aricie, ce fut Mll. Dennehaut, très-bonne Actrice, graſſe, & très-jolie, qui le repréſenta. Voyez l'Hiſtoire du Théâtre François, Tome XII. page 4. Note (a).*

AU ROI.

MADRIGAL.

HÉROS qui ſeul renferme en toi
Ce qui fait un grand homme, un bon maître, un grand Roi ;
Nos fronts ſont couronnés tous deux des mêmes feuilles :
Mais dans le champ de Mars on ſçait que tu les cueilles,
Et moi dans le fameux vallon
Où des faſtes ſacrés qu'y conſerve Apollon,

Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feuilles.
En dépit de l'envie, au regard de travers,
Tu verras ſans chagrin ton grand nom dans mes vers.
LOUIS, l'air dont tu les accueilles,
Me flatte d'un bonheur ſi doux, ſi précieux.
Il eſt plus d'un endroit, pourvû que tu le veuilles,
Par où je le ſçaurai bien mieux.

LETTRE EN CHANSONS.

A M. DESHOULIERES. 1677.

Sur l'Air : *Nous ſommes ici demi douzaine.*

LETTRES en chanſons ſont à la mode ;
Ce badinage m'accommode,
Moi dont l'eſprit eſt pareſſeux :
Trouvez donc bon qu'en chanſonnettes,
Qui ne ſeront que pour nous deux,
Je vous écrive des ſornettes.

Sur l'air : *De Landerirette.*

QUELS ſont vos divertiſſemens ?
Paſſez-vous de fort doux momens ?
Landerirette.
Je ne ſçai quoi me dit qu'oui,
Landeriri.

Sur l'air : *Ha ! Monſieur le Capitaine.*

CHEZ moi ce n'eſt pas de même ;
J'ai toujours quelque bobo :
Vous pouvez faire carême :
Chez moi ce n'eſt pas de même ;
Vous n'êtes chagrin, ni blême,
Vous faites fort bien dodo :
Chez moi ce n'eſt pas de même,
J'ai toujours quelque bobo.

Sur l'air : *Vit-on jamais Nymphe plus gentille.*

S'IL eſt vrai qu'un Maréchal de France,
Que LOUIS eſtime tant,
Vous ait fait pour moi quelque tendre avance ;
Lui que je croyois indifférent ;
Duſſiez-vous être jaloux, je penſe
Que je payerai comptant.

Sur l'air : *Vive l'amour ſur la fougere.*

IL veut de moi des bagatelles ;
Il en aura,
Tant qu'il voudra,
Des plus nouvelles.
Je m'en vais quitter ma pareſſe,
Pour lui marquer mon reſpect, ma tendreſſe ;
Mais,
Si déſormais,

Vous devenez jaloux,
Il faut s'en prendre à vous.

Sur l'air de : *Nos fâcheux Maris jaloux.*

M'ÉCRIRE de bonne foi,
L'eſtime qu'il a pour moi,
Quelle imprudence eſt la vôtre ?
Mais n'allez pas vous venger ;
Le danger,
A deux cens lieues l'un de l'autre,
Eſt fort léger.

Sur l'air d'une Bourée : *Nommer un Ange.*

CHANGERONS de thèſe ;
De tels propos
N'ont rien qui plaiſe.
Un jeune Héros,
Que dès votre jeune âge
Vous ſervez ſi bien,
Sera pour vous, je gage ;
Un plus doux entretien.

Autre Bourée, ſur le chant de : *A ta ſanté.*

Depuis huit jours,
Tous les Amours
Reviennent habiter le Château de Verſailles :
Sçavez-vous bien pourquoi ?
C'eſt qu'ils ſuivent le Roi.

Sur le chant de : *Le beau Berger Tirſis.*

APRÈS avoir ſoumis
Trois des plus fortes Villes,
Rendu de nos ennemis
Tous les projets inutiles,
Des plaiſirs plus tranquilles
Peuvent être permis.

Sur l'air : *Quelqu'un a dit à ma belle.*

Nous verrons toute la terre
Aſſujettie à ſes loix,
Pour l'amour ou pour la guerre.
Dès qu'il daigne faire un choix,
Un Dieu lui prête ſon tonnerre,
Un Dieu lui prête ſon carquois.

Sur l'air : *Des Pélerins.*

On voit ſur ſes pas
Son illuſtre frere
Tout brillant d'appas,
Au milieu des combats,
Affronter le trépas.
Montcaſſel
Le rend immortel ;
Mais, ſemblable au Dieu de Cythère,
Eſt-on propre à faire
Ces exploits inoüis
Qui vous ont réjouis ?
Rien n'eſt impoſſible pour plaire
Au fameux Louis.

Sur l'air : *Des Triolets.*

L'Hostel s'apprête à nous donner
Les vieilles Piéces de Corneille ;
Mais, ce qui va vous étonner,
L'Hôtel s'apprête à nous donner
Le fils de *la Fleur*, pour jouer
Nicoméde : O rare merveille !
L'Hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles Piéces de Corneille.

Sur l'air : *Depuis Janvier juſqu'en Avril.*

JE ne ſçaurois vous dire rien,
Ni du Théâtre Italien,
Ni de celui de la Moliere ;
Ils ſont, ſelon moi, but à but.
Et, pour gens à grand caractère,
Hors de l'Hôtel point de ſalut.

Sur l'air de : *Sommes-nous pas bienheureux.*

JE m'amuſe trop long-tems,
A vous parler du Théâtre ?
On voit bien que j'idolâtre
Tout ce qu'il a d'agrémens
Les bois, les prés, les fontaines,
Peuvent auſſi me toucher ;
Mais depuis quelques ſemaines
Je ne ſçaurois les chercher.

Sur l'air : *Daye Dandaye.*

J'AI perdu Meſſieurs mes chevaux :
C'étoient de vilains animaux ;
Il leur falloit toujours dire : Haye,
Daye dandaye.

Sur l'air de : *La jeune Iris ſans ceſſe me fuit.*

ÊTRE à pied n'eſt pas le ſeul chagrin
Qui fait ma mélancolie ;
Je dors à peu-près comme un lutin,
Je m'allarme, je m'oublie,
Et, s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime juſqu'à la folie.

Sur le chant de : *La Gaillarde.*

REVENEZ de l'étonnement
Où vous a dû mettre ce compliment ;

J'aime, il eſt vrai ; mais Dieu merci,
Une chatte fait mon ſouci.

Sur l'air : *Si l'amour étoit yvrogne.*

De mon aimable Griſette
Le nom eſt déjà connu ;
Elle me rend inquiéte
Plus que je n'aurois voulu ;
Croyez-en la chanſonnette
Qui par le monde a couru.

Sur l'air de : *Si le péril eſt agréable.*

DESHOULIERES eſt toujours ingratte
Pour ceux que ſes beaux yeux ont pris ;
Et ſon cœur, comme une ſouris,
Eſt pris par une chatte.

Sur l'air : *Des Feuillantines.*

VOILA ce qu'un bel eſprit,
Par dépit,
Compoſe près de mon lit,
En voyant ma chatte griſe
Se rouler ſur ma chemiſe.

Sur l'air : *Peſte du Jérémie.*

LA friponne me baiſe,
Et ſe met dans mes draps ;
M'égratigne à ſon aiſe,
Comme on voit à mes bras ;
Par ſes joujoux je penſe
Adoucir une abſence
Dont je me plains tout bas.

Sur l'air : *Vous avez, belle Bregy.*

SI l'on oſoit aux époux
Ecrire d'un ſtyle doux,

Je pouſſerois des hélas ;
Mais aux chères précieuſes,
Le bon air ne le veut pas.

Sur le chant de : *Je ne veux pas vous connoître.*

QUELQUE tendre qu'on puiſſe être,
Dès-lors que le Sacrement
A décidé du peut-être ;
Comme par enchantement,
On voit bien-tôt diſparoître
Et la maîtreſſe & l'amant.

Sur le chant de : *Buvons à nous quatre.*

L'AMOUR en ménage
Trouve peu d'appas ;
On ne le mitonne pas ;
Et de l'eſclavage
Il eſt bien-tôt las.

Sur le chant de : *Lorſque Philis à mes vœux eſt contraire.*

J'AUROIS encor quelque choſe à vous dire
Sur les chagrins d'un Amour enchaîné ;
Je pourrois bien auſſi vous faire rire
D'un pauvre Auteur toujours infortuné ;
De vos amis je devrois vous écrire ;
Mais j'apperçois qu'il eſt midi ſonné,
Et que je n'ai pas déjeûné.

Sarabande ſur le chant de : *Mes yeux on vû l'adorable Climéne.*

DANS cet endroit je vous ſuis, ſans le mettre,
Tout ce qu'on eſt à la fin d'une lettre.

Sur le chant de : *Durant que nous ſommes.*

FAIT à ma toilette
Le ſeptiéme Juin,

Partageant avec Griſette
Et mon papier & mon ſoin.

RONDEAU. 1677.

LE bel eſprit, au ſiécle de Marot,
Des dons du ciel paſſoit pour le gros lot;
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Menoit par fois à noble jouiſſance,
Et, qui plus eſt, faiſoit bouillir le pot.

Or eſt paſſé ce tems, où d'un bon mot,
Stance ou dixain, on payoit ſon écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel eſprit.

A prix d'argent, l'Auteur, comme le ſot,
Boit ſa chopine & mange ſon gigot;
Heureux encor d'en avoir ſuffiſance.
Maints ont le chef plus rempli que la pance:
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel eſprit.

CHANSON.

JE croyois que la colére
Avoit dégagé mon cœur:
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas! un fidéle amant
Se propoſe vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime!
S'il ſe mutine aiſément,
Il s'appaiſe tout de même.

RONDEAU. 1677.

CONTRE l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encore pour mettre un cœur en cendre.

QUAND une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux ſoins, qu'ils prennent un air tendre!
On lit envain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

DE la raiſon il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont ſçû que trop apprendre
Qu'elle n'eſt rien dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit.
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

LES FLEURS.

IDYLLE. 1677.

QUE votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, honneurs de nos jardins!
Souvent un jour commence & finit vos deſtins,
Et le ſort le plus favorable
Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.
Ah! conſolez-vous-en, Jonquilles, Tubereuſes.
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuſes.
Les médiſans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendreſſe
Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.

Jamais trop de délicateſſe
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaiſirs.
Que pour d'autres que vous il pouſſe des ſoupirs ;
Que loin de vous il folatre ſans ceſſe,
Vous ne reſſentez point la mortelle triſteſſe
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorſque pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empreſſément, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez ſeulement qu'à paroître.
Plus heureuſes que nous, ce n'eſt que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuſes que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions, inutiles ſouhaits !
Quand une fois nous ceſſons d'être,
Aimables fleurs, c'eſt pour jamais.
Un redoutable inſtant nous détruit ſans réſerve :
On ne voit au-delà qu'un obſcur avenir.
A peine de nos noms un léger ſouvenir
Parmi les hommes ſe conſerve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tiré la nature,
Dans cette affreuſe nuit qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure,
Et dont les fiers deſtins, par de cruelles loix,
Ne laiſſent ſortir qu'une fois.
Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
La vie eſt-elle un bien ſi doux ?
Quand nous l'aimons tant, ſongeons-nous
De combien de chagrins ſa perte nous délivre ?
Elle n'eſt qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de ſoucis, de peines ;
Pour qui connoît les miſères humaines,
Mourir n'eſt pas le plus grand des malheurs :
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait ſeule tous nos ſoins ;

Et nous ne vous portons envie
Que pour où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX.

IDYLLE 1678.

L'Air n'eſt plus obſcurci par des brouillards épais.
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
Et dans leurs humides Palais
L'hiver ne retient plus les Nayades captives :
Les Bergers, accordant leur muſette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naiſſante ;
Les troupeaux ne ſont plus ſous leurs ruſtiques toîts :
Mille & mille oiſeaux à la fois,
Ranimant leur voix languiſſante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois :
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roſes.
Quel Dieu chaſſe l'horreur qui régnoit dans ces lieux ?
Quel Dieu les embellit ? Le plus petit des Dieux
Fait ſeul tant de métamorphoſes.
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choſes.
Il eſt l'ame de l'univers,
Comme il triomphe des hivers
Qui déſolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence eſt pour les cœurs,
Ce que l'hiver eſt pour la terre.
Que nous ſervent, hélas ! de ſi douces leçons ?
Tous les ans la nature envain les renouvelle ;
Loin de la croire, à peine nous naiſſons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle ;

Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats, eſclaves que nous ſommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premieres loix.
Que votre ſort eſt différent du nôtre,
Petits oiſeaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? Vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il? Vous paſſez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertu ni défauts:
Vous paroiſſez toujours ſous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vû les corbeaux
Des roſſignols emprunter le ramage.
Il n'eſt de ſincére langage,
Il n'eſt de liberté que chez les animaux.
L'uſage, le devoir, l'auſtére bienſéance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laiſſe voir que l'apparence.
Contre nos trahiſſons la nature en courroux,
Ne nous donne plus rien ſans peine.
Nous cultivons les vergers & la plaine,
Tandis, petits oiſeaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend ſont la ſeule infortune
Que vous avez à redouter:
Cette crainte nous eſt commune;
Sur notre liberté chacun veut attenter:
Par des dehors trompeurs on tâche à nous ſurprendre.
Hélas! pauvres petits oiſeaux,
Des ruſes du chaſſeur ſongez à vous défendre:
Vivre dans la contrainte eſt le plus grand des maux.

ODE

A M. le Duc de la Rochefoucauld, Auteur des Réflexions Morales. 1678.

QUEL ſpectacle offre à ma vûe
L'état où vous paroiſſez ?
Ah ! que mon ame eſt émûe,
Et que vous m'attendriſſez !
Mais d'où vient ce dur ſilence ?
Pourquoi porter la conſtance
Juſqu'à ne point ſoupirer ?
Victime d'un fol uſage,
Vous croyez que le vrai ſage
Doit ſouffrir ſans murmurer.

ON régne ſur la nature
Avec aſſez de ſuccès,
Quand on ſait que le murmure
Ne va point juſqu'à l'excès.
Je ris de ce fier Stoïque,
Qui, dans les tourmens, ſe pique
D'avoir un viſage égal ;
Qui, tandis qu'il en ſoupire,
A l'audace de nous dire :
La douleur n'eſt point un mal.

JE ſens que de la machine
Les inviſibles reſſorts,
Bien que l'ame ſoit divine,
L'uniſſent avec le corps.
A-t-elle quelque amertume ?
Le corps s'abbat, ſe conſume,
Et partage ſon ennui.

Aux douleurs eſt-il eſt proie ?
L'âme ne ſent plus de joie,
Et s'affoiblit avec lui.

Tels, dans les tranſports qu'inſpire
Cette agréable ſaiſon
Où le cœur a ſon empire
Aſſujettit la raiſon ;
Tels, dis-je, dans la jeuneſſe,
Pleins d'une vive tendreſſe
On voit deux parfaits amans,
Que la ſympathie aſſemble,
Faire & partager enſemble
Leurs plaiſirs & leurs tourmens.

Damon, dans tout ce qu'on nomme
Vulgairement un malheur,
On s'abuſe ; il n'eſt pour l'homme
De vrai mal que la douleur.
L'exil, l'obſcure naiſſance,
La ſervile dépendance,
Le mépris, l'oppreſſion,
La pauvreté qu'on déteſte,
Le trépas, & tout le reſte,
Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux ſiécle où ſans guide
On laiſſoit aller les mœurs,
L'homme n'étoit point avide
De richeſſes ni d'honneurs :
Il vivoit de fruits ſauvages
Dormoit ſous les frais ombrages,
Bûvoit dans un clair ruiſſeau,
Sans bien, ſans rang, ſans envie,
Comme il entroit à la vie
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices,
Qui nous ſuit juſqu'au cercueil,
Eſt, ainſi que tous les vices,
L'ouvrage de notre orgueil.
Dans une douce retraite
Qu'avec plaiſir il s'eſt faite,
Le ſage eſt heureux ſans bien :
De quoi pourroit-il ſe plaindre,
Lui qui ne voit rien à craindre,
Et qui ne déſire rien ?

Que ſur lui la foudre gronde
Que les fougueux aquilons
Sous ſa nef ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds ;
Qu'un tranchant acier s'apprête
A faire tomber ſa tête ;
Rien ne le peut émouvoir :
Il eſt toujours impaſſible
Sous quelque forme terrible
Que la mort ſe faſſe voir.

Mais qu'intrépide il affronte,
Tant qu'il voudra, cet inſtant
Qui n'eſt rien, & qu'à leur honte
Tous les hommes craignent tant ;
Une douleur, qui ne céde
Au tems non plus qu'au reméde,
Triomphe de ſon repos :
Il ſoupire en ce rencontre,
Et, malgré ſa force, il montre
L'homme à travers le Héros.

Vous qui marchez ſur ces traces,
Vous que les cieux ennemis,
A de ſi longues diſgraces,
Ont injuſtement ſoumis ;

Quittez ces dures contraintes,
Adouciſſez par des plaintes
De vos maux la cruauté :
Songez qu'inſenſible aux vôtres,
On vous croira pour les autres
Peu de ſenſibilité.

POUR le divorce qu'aménent
Ces contraſtes douloureux,
Où les élémens reprennent
Tout ce qu'on a reçû d'eux ;
Réſervez ce front tranquille :
C'eſt là qu'il eſt inutile
De ſe plaindre de ſes maux ;
C'eſt là que l'orgueil ſuccombe ;
C'eſt là que le maſque tombe
Qui couvroit tous nos défauts.

OUI, ſoyez alors plus ferme
Que ces vulguaires Humains,
Qui, près de leur dernier terme,
De vaines terreurs ſont pleins.
En ſage, que rien n'offenſe,
Livrez-vous ſans réſiſtance
A d'inévitables traits ;
Et d'une démarche égale,
Paſſez cette onde fatale
Qu'on ne repaſſe jamais.

TOUT ce qu'on a vû de Sages
Aux plus renommés climats,
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'eſt que le trépas.
Envain ces eſprits ſublimes
Sondent de profonds abîmes
Pour nous entretenir :
Pas un ſeul dans leur grand nombre

Na pû percer la nuit ſombre
Qui nous cache l'avenir.

PLEIN d'une auſtère ſageſſe,
L'un fait de ſçavants efforts
Pour établir que ſans ceſſe
Les ames changent de corps.
L'autre, oſant donner atteinte
A la ſalutaire crainte
Qu'on a du divin courroux,
Nous aſſûre que la vie
De rien ne ſera ſuivie,
Et que tout meurt avec nous.

LE plus fort de ces grands maîtres
Se ſert de tout ſon eſprit
A ſoutenir que des êtres
La ſeule forme périt;
Que le corps ſe décompoſe:
Qu'il ſe fait de chaque choſe
Des arrangemens divers;
Et que toujours la matiere
Infinie, active, entiere,
Circule dans l'univers.

D'AUTRES croyent qu'au Tartare,
Et qu'aux champs Eliſiens
Un juſte arrêt nous prépare
De grands maux ou de grand biens:
Mais quand notre ame éclairée
Ne ſeroit pas aſſûrée
Que c'eſt là le bon parti,
L'amour propre feroit ſuivre
Une loi qui nous délivre
Du ſort d'être anéanti.

D'AUTRES... Mais à quoi m'engage

Le ſoin de vous conſoler ?
Il eſt un certain langage
Que je ne dois point parler :
Par une aveugle manie
On borne notre génie
A ſuivre un triſte devoir ;
On veut qu'aux erreurs ſujettes
La nature nous ait faites
Pour plaire, & non pour ſçavoir.

FINISSONS donc un ouvrrge
Ecrit pour vous ſeulement,
Pour vous, Damon, de notre âge
La gloire & l'étonnement ;
Pour vous, ſur qui l'éloquence
A répandu dès l'enfance
Ses tréſors à pleines mains,
Pour vous, de qui la ſageſſe
Paſſe celle dont la Gréce
Donna l'exemple aux Romains.

CHANSON.

REVENEZ, charmante verdure,
Faites régner l'ombrage & l'Amour dans nos bois.
A quoi s'amuſe la nature ?
Tout eſt encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous preſſer de couvrir ce bocage,
Ce n'eſt que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un berger volage.
Ah ! je n'aurai jamais d'autre beſoin de vous.

EPITRE DE TATA,

Chat de Mme. la MARQUISE DE MONTGLAS,

A GRISETTE,

Chatte de Mme. DESHOULIERES. *Octobre* 1678.

J'Ai reçu votre compliment.
Vous vous exprimez noblement ;
Et je vois bien dans vos manieres
Que vous mépriſez les gouttieres.
Que je vous trouve d'agrémens !
Jamais Chatte ne fut ſi belle ;
Jamais Chatte ne me plut tant,
Pas même la Chatte fidelle
Que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendreſſe,
Me parlez-vous de bonne foi ?
Se peut-il que l'on s'intéreſſe
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous ſincère !
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère,
Puis-je être aimé ? puis-je être heureux !
Vous dirai-je ma peine extrême ?
Je ſuis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux ſans pitié
M'a ſurpris aimant ce qu'il aime.
Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte & de ſa vengeance.
Plaignez mon deſtin rigoureux ;
Plaindre les maux d'un malheureux,
Les ſoulage plus qu'on ne penſe.

Ainſi je n'ai plus de plaiſirs ;
Indigne d'être à vous, belle & tendre Griſette,
Je ſens plus que jamais la perte que j'ai faite
En perdant mes deſirs ;
Perte d'autant plus déplorable,
Qu'elle eſt irréparable.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

COMMENT oſez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour c'eſt mal débuter ;
Et je ne ſçai que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fy (diroient nonchalemment
Un tas de Chattes précieuſes)
Fy, mes chères, d'un tel amant.
Car, ſi j'oſe, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs panchés ſont les plus amoureuſes.
Malheur chez elles aux Matous
Auſſi diſgraciés que vous
Pour moi qu'un heureux ſort fit naître tendre & ſage,
Je vous quitte aiſément des ſolides plaiſirs ;
Faiſons de notre amour un plus galant uſage :
Il eſt un charmant badinage
Qui ne tarit jamais la ſource des deſirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttiéres,
Où (ſoit dit en paſſant) je n'ai jamais été.
Je ſuis de ces Minettes fiéres
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manieres.
Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de votre adreſſe
Votre incomparable Maîtreſſe.

Depuis

Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis deſſein de vous faire connoître,
Par un doucereux compliment,
L'Amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.
Vous m'avez confirmé par d'agréables vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers.
Malgré votre juſte triſteſſe,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicateſſe;
Ecrire bien, n'eſt pas notre talent.
Il eſt rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'allarmer?
Mais y verrez que je vous aime:
C'eſt aſſez pour qui ſçait aimer.

BLONDIN,

Chat des Jacobins de la rue Saint Honoré,

A SA VOISINE GRISETTE,

Sur les Rimes de la Piéce précédente.

JE ne veux point vous en conter.
Dans le grand fracas que vous faites,
Je n'ai pas de quoi débuter
Aſſez bien pour vous plaire, & me faire écouter
Des Chattes comme vous friandes de fleurettes.
Vous jouez avec moi, mais c'eſt nonchalemment;
Vos heures vous ſont précieuſes:
Il vous faut bien un autre amant.
Vous miaulez, dit-on, trop librement
Après les faveurs amoureuſes;
Enfin, vos voiſins les Matous
Sont un peu trop ſobres pour vous.

Envain vous affectez dans vos vers un air ſage :
Ce n'eſt pas en rimant qu'on renonce aux plaiſirs :
C'eſt en ne mettant plus ſes plaiſirs en uſage ;
C'eſt en quittant le badinage,
Sans en conſerver les déſirs.
On ſe perd bien ſouvent ſans courir les gouttiéres.
Oui, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été ;
Vous ſuivez en ce point les prudes & les fiéres :
Mais de tant de Matous de toutes les manieres,
Qu'on vous cherche avec ſoin, votre cœur eſt tenté ;
C'eſt-là ce qui vous gâte, à ce qu'on m'a conté,
Et que vous déguiſez avec aſſez d'adreſſe.
Imitez, imitez votre illuſtre maîtreſſe,
Qui n'aima jamais un moment.
A ſon cœur noble & grand, autant qu'un cœur peut l'être,
L'Amour n'oſe eſpérer de ſe faire connoître.
Vous lui ferez pour moi ce compliment.
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit naître,
Lui donna le talent de la proſe & des vers.
Elle a mille charmes divers ;
Une tendre langueur, une aimable triſteſſe,
N'ôte rien dans ſes yeux d'un air fin & galant ;
Rien ne peut échapper à ſa délicateſſe.
Le bel eſprit n'eſt pas ſon ſeul talent ;
Elle eſt la complaiſance, elle eſt la bonté même :
Mais il ne faut pas l'allarmer.
La louange & l'éclat ne ſont pas ce qu'elle aime.
Bienheureux le Matou qu'elle voudroit aimer.

DOM GRIS,

Chat de Madame la Ducheſſe de BETHUNE,

A GRISETTE.

GRisette, ſçavez-vous qui vous parle d'amour,
Qui vous cherche depuis un jour ?
C'eſt un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Eſpagne,
Un Chat qu'inceſſamment la fortune accompagne,
Qui ſe fait admirer des Chattes de la Cour.
Voilà ce qu'il vous faut ; non pas ce Chat ſauvage,
Ce Tata, qui languit au milieu des plaiſirs,
Qui ne ſçauroit, au plus, aller qu'au badinage,
Qui ne pourroit jamais contenter vos deſirs,
Et qui mourroit de faim ſur un tas de fromage.
Ce n'eſt pas, après tout, qu'il ne puiſſe amuſer,
Qu'il ne ſoit propre à quelque choſe ;
Comme de feu Bertaut on pourroit en uſer :
Mais qu'en ſi beau chemin votre Amour ſe repoſe,
Quoi que vous en diſiez, on ne vous croira pas.
Pour vous croire une Chatte à ſi maigres ébats,
Sur quoi voulez-vous qu'on ſe fonde ?
Sur vos peu de beſoins? Vous vous moquez du monde.
A d'autres, c'eſt trop loin pouſſer le précieux.
Ce n'eſt pas avec moi qu'il faut qu'on diſſimule.
Auſſi-bien avez-vous des yeux
A détromper le plus crédule.
Gardez pour ces jeunes Chattons
Qui ne vont encor qu'à tâton,
D'une fauſſe vertu le ruſé préambule ;
Ne tournez point en ridicule
Ces, ah fy, ces airs nonchalans
Qui cachent quelquefois des déſirs violents.

Loin de les condamner, je blâme les manieres
Des Chattes qui d'abord nous diſent miaou.
Depuis que pour la Cour j'ai quitté les gouttieres,
Je mépriſe beaucoup un procédé ſi fou.
Tout Matou que je ſuis, j'ai l'ame délicate,
Je veux qu'en certain tems on donne de la patte,
Et je n'aimerois pas qu'on me ſautât au cou :
Mais de faire la Chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois ſérieux,
Tandis que nous ſçavons qu'Amour vous ſollicite,
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux ;
Je vous le dis tout net, Griſette, j'aime mieux
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi deſſus un autre pié,
Si vous voulez long-tems garder votre conquête.
Je ſuis un coureur de clapié..
Chat qui prend des lapins ne paſſe pas pour bête.
Adieu juſqu'au premier ſabbat :
C'eſt-là que j'attendrai réponſe à cette lettre,
Et que vous connoîtrez ſi je livre combat,
Que je ſçai plus tenir que je ne ſçai promettre.

MITTIN,

Chat de Mademoiſelle BOCQUET,

A GRISETTE.

GRISETTE, vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les Minettes trop amoureuſes :
C'eſt un bruit que la gloire ſuit,
Et que font en tout tems les Chattes précieuſes.
Ce bruit eſt venu juſqu'à moi,
Il a troublé ma ſolitude :

Je vivois libre, exempt de l'amoureuſe loi,
Et je ſens de l'inquiétude.
Il me revient de tous côtés,
Que vous avez cent rares qualités.
On dit que vous avez le regard doux & tendre,
Et que, pour en faire comprendre
La charmante douceur & le brillant éclat,
Vous n'avez pas des yeux de Chat.
On dit que la nature adroite & bienfaiſante
Vous a fait de ſa main une robe luiſante,
D'un petit gris beaucoup plus fin
Que le petit gris de lapin :
Que vous ſçavez, avec cent tours d'adreſſe,
Chaſſer les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux & d'agréables nuits
A votre ſçavante maîtreſſe.
On vous voit quelquefois, d'un manége léger,
Sauter, bondir & voltiger ;
Et quelquefois, en galante Minette,
Vous dreſſer ſur vos pieds pour atteindre au miroir,
Prendre plaiſir à vous y voir,
Y conſulter vos traits en illuſtre coquette,
Et Chatte d'importance, & non pas en Griſette.
Vous n'avez rien de brutal & de bas.
On ne vous vit jamais ſouiller vos pattes
Innocentes & délicates
Du ſang des ſouris & des rats.
En Amour vous avez les plus belles manieres ;
Vous n'allez point, par des cris ſcandaleux,
Promener ſur les toits la honte de vos feux,
Ni vous livrer aux Matous des gouttieres.
Par un tendre miaulement
Vous expliquez votre tourment ;
Et vous ſçavez ſi bien, dans l'ardeur qui vous preſſe,
Toucher votre illuſtre Maîtreſſe,
Qu'elle prend ſoin de vos plaiſirs,
Et d'un digne galant régale vos deſirs.

J'en pourrois dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmans appas de vos tendres Amours.
On n'en dit que trop, dont j'enrage.
J'enrage de bon cœur, Griſette, quand je voi
Tant d'appas, tant d'Amour, qui ne ſont pas pour moi.
Je ſens que le bruit que vous faites
Allume dans mon cœur des paſſions ſecretes;
Que dans tout le pays des plus tendres Matous
Nulle autre n'allume que vous.
Mais il eſt tems enfin de mettre en évidence
Et mes talens & mes exploits.
Ma ſolitude & mon ſilence
M'ont ôté juſqu'ici l'honneur de votre choix.
Il faut vous faire ma peinture,
Vous dire que je ſuis un Chat des mieux appris.
C'eſt trop languir dans une vie obſcure;
Et comme enfin la nuit tous chats ſont gris,
Il faut mettre au jour ma figure.
J'ai la mine aſſez haute, & l'air fort glorieux:
Tant d'éclat brille dans mes yeux,
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des aſtres ou des chandelles.
Je ne ſuis point ſujet aux fâcheux accidens
Où tombent les Chats imprudens.
Ma conduite n'a rien de brutal, de ſauvage,
Et je ne fis jamais aucun mauvais uſage
De mes griffes ni de mes dents.
Quoique mon ſérieux marque trop de ſageſſe,
Et me donne tout l'air d'un ſevère Docteur,
Quand il faut plaire à ma Maîtreſſe,
Je ſuis badin, je ſuis flatteur:
Je la baiſe, je la carreſſe,
Et la plus enjouée & brillante jeuneſſe
L'eſt bien moins que ma belle humeur.
Sçavez-vous de quel air diſcret & raiſonnable
J'ai ma part dans un bon repas?

J'appuie adroitement ma patte ſur le bras
De ceux qui ſont aſſis à table :
Si leur faim eſt inexorable
Ma faim ne ſe rebute pas ;
Et, d'un air toujours agréable,
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats
Qu'à la fin il me tend d'une main libérale. *
Enfin, quoique je ſois un Chat des mieux nourris,
Je chaſſe d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale :
Nul Matou mieux que moi ne chaſſe dans Paris ;
Et je prétens qu'un jour mon Amour vous régale
D'un hécatombe de ſouris.

REGNAULT,

Chat des A..... A GRISETTE.

JE ne tournerai point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite :
Mais c'eſt pour vous parler de mes exploits divers,
Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poëte.
Un autre en doux jargon vanteroit ſa défaite :
Mais moi, qui jour & nuit mets des Chattes aux fers,
N'en déplaiſe aux Matous, je vous apprens, Griſette,
Que je fais des Chattons mieux qu'ils ne font des vers.

REMARQUE.

* Ce Vers & le ſuivant ont viſiblement été eſtropiés dans les précédentes Editions. On a crû devoir les reſtituer au ſens de Madame Deshoulieres, ſans prétendre la corriger.

RÉPONSE DE TATA A GRISETTE.

GRISETTE, avec raiſon, je ſuis charmé de vous :
Vous avez de l'eſprit plus que tous les Matous ;
Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut mieux faite :
Mais, ceci ſoit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avouer ſans paroître indiſcrette :
Le mal n'eſt pas grand en effet ;
Et, s'il faut tout dire, Griſette,
Moi-même, franchement, je ſuis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien ſans Amour écrire galemment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lumieres :
Mais, croyez-moi, pour parler ſçavamment,
Sur-tout en certaines matieres,
Il faut avoir fréquenté les gouttieres.
On ne devient pas habile autrement.

APRÈS tout, c'eſt une foibleſſe
A nous de n'oſer coquetter :
Sur ce point pourquoi nous flatter ?
Les Matous coquettent ſans ceſſe ;
C'eſt-là leur vrai talent : à quoi bon le cacher ?
Il n'eſt point de Chatte Lucrece,
Et l'on ne vit jamais de prudes en notre eſpece :
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

COQUETTONS, cherchons à nous plaire,
Puiſque le ſort le veut ainſi.
En un mot, aimons-nous, nous ne ſçaurions mieux faire :
Vous avez de l'eſprit, j'en ai ſans doute auſſi ;
Je crois que je ſuis votre affaire.

Avec moi, votre honneur ne court aucun danger ;
C'eſt un malheur dont quelquefois j'enrage ;
Et c'eſt pour vous, Griſette, un petit avantage :
Car, s'il eſt vrai que vous ſoyez ſi ſage,
Je n'aurois pû vous engager.
Ah ! vous m'entendez bien : mais changeons de langage,
Je pourrois vous déſobliger.

Eh bien, ma chere Griſette,
Etabliſſons un commerce entre nous,
Foi de Matou, vous ſerez ſatisfaite
Des reſpects que j'aurai pour vous.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

Lorsque j'abandonne pour vous
De charmans, de tendres Matous ;
Quant je penſe établir une amitié parfaite,
(Car c'eſt tout ce qu'on peut établir entre nous)
Pourquoi m'appellez-vous coquette ?
La réprimande eſt indiſcrette
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.
Eſt-ce ſur le nom de Griſette
Que vous me ſoupçonnez d'avoir le cœur coquet ?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je ſuis faite.

Quoi ! pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'eſprit quelques vives lumieres,
Falloit-il aſſûrer qu'on ne peut ſçavamment
Parler ſur certaines matieres,
Sans avoir couru les gouttieres ?
Chats connoiſſeurs en jugent autrement.

Mais quand même on auroit quelque douce foibleſſe,

Eſt-ce avec vous, hélas ! qu'on voudroit coquetter ?
Vous aimez trop à vous flatter.
Il eſt tems que votre erreur ceſſe.
Elle m'outrage enfin : pourquoi vous le cacher ?
S'il n'eſt point de Chatte Lucrece,
Il n'eſt point de Tarquin, Tata, de votre eſpece.
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

QUAND un Chat comme vous ſe propoſe de plaire.
Il devroit en uſer ainſi ;
Des jaloux ſoupçons ſe défaire,
Et de ſes airs grondeurs auſſi :
Sans cela, Tata, point d'affaire.

JE ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire : Morbleu ! j'enrage.
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être ſage.
Et ſouvent par dépit on ſe peut engager
A quelque bagatelle au-delà du langage.
Ceci ſoit dit encor ſans vous déſobliger.

ADIEU, Tata : foi de Griſette,
Mais de Griſette comme nous,
Je ne ſuis pas plus ſatisfaite
De votre lettre que de vous.

GRISETTE,

A M. le Maréchal Duc de VIVONNE, *qui faiſoit ſemblant de croire que Mm.* DESHOULIERES *avoit fait un mauvais Rondeau qui couroit le monde.*

EPITRE.

DE ma Maîtreſſe aujourd'hui
J'ai reçu mille rudeſſes,

Elle de qui mes careſſes
Soulageoient toujours l'ennui;
Triſte de ma deſtinée,
Seule en un coin j'ai rêvé
Toute cette après-dînée
A ce qui l'a chagrinée,
Et ce ſoir je l'ai trouvé.
Sans qu'elle m'ait apperçûe,
J'ai ſauté deſſus ſon lit.
Ecoutez bien le récit
De l'état où je l'ai vûe:
Tantôt elle pâliſſoit,
Tantôt elle rougiſſoit,
Parloit ſans être entendue
Comme une femme éperdue,
Et ſouvent vous maudiſſoit.
Ah! diſoit-elle en colére,
Quel ſort au mien eſt égal!
Et quoi donc! ce Maréchal
Dont l'eſtime m'eſt ſi chere,
Peut penſer que j'écris mal?
Mes Vers ne lui plaiſent guére.
On doit ſe tenir pour dit,
Que les Vers font ſur l'eſprit
Une impreſſion légère,
Quand des ouvrages qu'on lit
On s'abuſe au caractère.
Si je tenois l'animal,
Auteur du Rondeau fatal
Dont le Maréchal m'accuſe,
Je lui ferois, foi de Muſe....
Dans ce bel endroit les pleurs,
Que de ſi juſtes doleurs
A grands flots lui font répandre,
Interrompirent le cours
De ce terrible diſcours.
Et moi vîte de deſcendre,

A deſſein de m'en aller,
En Chatte fidelle & tendre,
Bruſquement vous quereller.
Ah ! que ne puis-je vous dire
Tout ce que la rage inſpire
Contre de tels attentats !
Mais, par malheur, bien écrire
N'eſt pas le talent des Chats.
Finiſſons donc cette Lettre ;
Tâchons ſeulement d'y mettre
Que le zêle ardent & prompt
Que je ſens pour ma Maîtreſſe,
A ſon chagrin m'intéreſſe
Juſqu'à venger ſon affront.
Soit, Seigneur, que de ma patte
Je me ſerve comme Chatte ;
Ou comme les hommes font :
N'allez pas, d'un air de mépris,
Négliger de répondre à ma mauvaiſe lettre.
Vous n'êtes pas, Seigneur, le ſeul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moi quelquefois ſe commetre.
Les bêtes, comme moi, valent les beaux eſprits :
D'elles on peut ſe promettre.
Vous le verrez ; Seigneur, ſi jamais vous allez
Triompher ſur les flots ſallés.
Alors, bien loin d'être contente
De répandre en tous lieux votre gloire préſente,
Je ſçaurai rappeller les périlleux endroits
Où cent lauriers cueillis parerent votre tête ;
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête,
Qui d'Amarille eſt le foible & le choix,
Pour célébrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains Meſſieurs, dont par prudence
Je ne dis pas ce que je penſe.

ÉPITRE DE COCHON,

Chien de M. le Maréchal de VIVONNE.

A GRISETTE.

EH quoi ! Griſette, a-t-on pû croire
Notre eſprit aſſez de travers,
Pour penſer que de méchans Vers
Soient ſortis de votre écritoire ?
Vous connoiſſez, ma foi, bien mal
Mon gros crevé de Maréchal.
Votre injuſte ſoupçon avec raiſon nous pique :
De votre Amarillis nous ſçavons les talens,
Et que la plus mordante & ſévére critique
Ne lui pourra jamais faire ſentir ſes dents.
Votre injuſte ſoupçon nous tue ;
Mon Maître en étoit offenſé ;
Et ſon ame jamais n'en ſeroit revenue,
Si votre patte n'eût tracé
L'Epître qu'il a reçûe.
Vos Vers diſſipent ſes ennuis :
Depuis qu'il les a lus, il rit, il cauſe, il chante ;
Pour me les réciter, il me cherche où je ſuis ;
Il paſſe ſur mon dos une main careſſante.
Il m'a paru toujours depuis
L'eſprit libre & l'ame contente.
Je n'en ſuis point ſurpris, & je ſuis enchanté
D'avoir entendu les merveilles
Que de Griſette il m'a conté.
Il fis jadis ſa cour à vos pareilles
Avec aſſiduité ;
Et laiſſant-là Cloris, Amarante & Sylvie,
De Griſette en Griſette il a paſſé ſa vie,

Même aux dépens de ſa ſanté.
Ah ! qu'il me ſeroit doux,
Ma chere Griſette, ma mie,
D'établir promptement un commerce avec vous,
Pour voir bien-tôt entre nous
Notre vieille haine amortie !
Que de Matoux
Seront jaloux,
Si nous forçons les loix de notre antipathie !
Vivons heureux, aimons-nous,
Griſette,
Vivons heureux, aimons-nous:
Dans quelque gouttière ſecrette
J'irai miauler avec vous :
Vivons heureux, aimons-nous,
Griſette,
Vivons heureux, aimons-nous.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

C'Est prendre aſſez bien ſes meſures,
De venir conter ſes raiſons
Après avoir fait des injures.
S'il étoit pour les chiens des Petites-Maiſons,
Vous mériteriez bien d'en eſſuyer la honte
Avec vos propos obligeans.
Ce n'eſt donc rien, à votre compte,
Que de fâcher bêtes & gens ?
Mais peut-être un eſpoir vous flatte :
Fondé ſur le déréglement
Qui dans les mœurs du ſiécle éclate,
Vous penſez par un compliment
Pouvoir devenir mon amant,
Quoique vous ſoyez Chien, & quoique je ſois Chatte.
Vous vous abuſez lourdement.

Quand du chien dont l'Olympe brille,
Quand du chien qui jappe là-bas,
Vous auriez en vous ſeul raſſemblé les appas,
A la moindre pécadille
Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois, rien ne me perſuade.
Je ſacrifie & votre Lettre & vous
Au plus amoureux des Matous
Que me vient d'envoyer le galant Benſerade.
Quittez donc le deſſein que vous avez conçu
De troubler le repos des miaulantes familles :
Ne vous y trompez pas, vous y ſeriez reçu
Comme un Chien dans un jeu de quilles.
Que votre illuſtre maréchal
Eſt étonné de voir une Griſette
Si peu ſenſible à la fleurette !
Qu'il ne m'en veuille point de mal.
S'il les avoit trouvé toutes auſſi ſévères :
Si, comme vous, on l'avoit rebuté ;
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité
Les plus redoutables myſtères.
Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une Chatte & précieuſe & prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toujours au galop.
Chez Meſſieurs les humains cette excuſe eſt d'uſage.
Le bienheureux nom d'impromptu,
Parmi les ſots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un Ouvrage.
Bon jour, le plus gras des Toutous :
Si par hazard mon amitié vous tente,
Je vous l'offre tendre & conſtante,
C'eſt tout ce que je puis pour vous ;
Sinon, je ſuis votre ſervante.

RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

EST-CE donc-là l'impreſſion
Que ſur ton cœur fait ma flamme naiſſante ?
Vraiment je te trouve plaiſante,
De rebuter ma paſſion.
Maltraite-t-on ainſi, petite ſuffiſante,
Un Chien de ma condition ?
Griſette, tu n'en es pas digne.
Cherche à ton gré des favoris.
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,
Moi qui ſuis beau, blanc comme un cigne,
Et qui deſcends de pere en fils
De la race Cinique en droite ligne ;
Et qui me puis auſſi dire ſans vanité
Le ſymbole vivant de la fidélité.
Mais j'aurois beau dire & beau faire,
C'eſt inutilement
Qu'un amant
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.
Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obſtiner
Contre un amour infortunée ?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta maudite deſtinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs.
Vas ſur les toits après tes miauleurs,
Faire un ſabbat de tous les diables ?
Qu'on entende par-tout les hurlantes clameurs
De tes nôces épouvantables ;
Que tes déſirs ſoient ſatisfaits ;
Vis heureuſe & contente,
Et laiſſe en paix
Déſormais
Libre dans ſes reſſorts la machine aboyante.

Ecris-moi ſeulement quelque Lettre galante :
Car tes vers à mon gré brillent de ſi beaux traits,
Que tous mes eſprits ils enlevent :
Il paroît bien, quand Phœbus les a faits,
Que les trois Graces les achevent.
Voilà te louer aſſez bien ;
Et ce ne ſont pas-là des louanges de chien.
Mon brillant Maréchal, dans une paix profonde,
Eloigné de tout embarras,
Méne nonchalemment une vie aſſez ronde,
Lui, dont l'héroïque bras,
En tant de furieux combats,
S'eſt ſignalé ſur la terre & ſur l'onde ;
Et ce Héros qui ſuit Neptune pas à pas ;
En qui tant d'embonpoint & tant d'eſprit abonde,
A qui tu reproches tout bas,
D'une pudeur qui n'a point de ſeconde,
Le cuiſant ſouvenir de ſes tendres ébats,
Eſt maintenant l'homme du monde
Le moins ſurpris qu'on n'aime pas.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

ON auroit bien connu, ſans que vous l'euſſiez dit,
Que vous êtes ſorti de la race Cinique ;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En eſt une preuve autentique.
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'eſt ſacré,
Devant vous rien ne trouve grace.
Vous déchirez tout ; & malgré
De vingt ſiécles le long eſpace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré.
Mais qu'il ſoit véritable ou qu'il ſoit apocrife,
Que vous ſoyez des deſcendans

De ces Philoſophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaiſe griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais uſer,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne me convient guère,
Je pourrois quelquefois avec vous m'amuſer.
Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire :
Je m'en vais vous déſabuſer.
Si pour ayeux vous comptez Diogéne,
Cratès & tous les autres Chiens :
Moi, que vous mépriſez, je compte pour les miens
Tous les Dieux dont la Fable eſt pleine.
Quand les Titans audacieux
Riſquerent follement d'eſcalader les Cieux,
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du ſuccès d'une inſolente guerre,
Voulut que Déeſſes & Dieux
Quittaſſent le Ciel pour la Terre :
Dont, ſoit dit en paſſant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays l'Egypte fut choiſie.
Là, ſous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids muzeaux,
Se cacherent un tems les bûveurs d'Ambroiſine.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure ;
Une Chatte fut la figure
Que prit la Reine des Amours.
Et, comme elle eſt bonne Princeſſe,
Pour éviter l'oiſiveté,
Elle contenta la tendreſſe
D'un jeune Chat épris de ſa beauté,
Tant qu'enfin la belle Déeſſe
Fit des Chattons en quantité.
C'eſt de cette ſource divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,

Doit ſe piquer de qualité ?
Ce diſcours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre eſprit ; vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais eſt-il à vous ſeul cet eſprit qui ſçait plaire ?
Et ne devez-vous point à votre Secrétaire
Tant de brillans endroits ſi finement trouvés ?
Entre nous, Cochon, je ſoupçonne
Qu'un tel Secrétaire vous donne
Plus d'eſprit que vous n'en avez.
Je connois ſon tour, ſes manieres,
Vives, charmantes, ſingulieres :
Apollon ne fait pas de vers plus élevés.
Pour moi, je n'ai que mes ſeules lumieres ;
Je vous l'apprends, ſi vous ne le ſçavez,
Et que je ne cours point les toîts ni les gouttieres
Jamais cris aigus, ſcandaleux,
Ne ſont ſortis de ma modeſte gueule.
Lorſque l'Amour me fait ſentir ſes feux,
Ce n'eſt qu'à ma Maîtreſſe ſeule
Que j'oſe confier mes ſecrets amoureux.
Alors, ſenſible aux tourmens que j'étale,
D'un Chat digne de moi ſa bonté me régale.
Cela s'appelle-t-il un deſtin malheureux ?
Si ce Maréchal qui vous aime,
Vouloit pour vous faire de même ;
Si ce véritable Héros
Qui ſeul a plus d'eſprit & de valeur que trente,
Lorſque l'Amour trouble votre repos,
Offroit à vos deſirs une Chienne charmante,
On ne vous verroit point réduit
A la néceſſité d'idolâtrer ſans fruit
Une maîtreſſe égratignante.

RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

GRISETTE, enfin je vois qu'en t'écrivant,
Il faut, pour aſſembler des choſes recherchées,
Feuilleter de l'eſprit le Calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau ſçavant,
Avoir l'art d'animer les peintures léchées.
Mon Maître m'encourage au deſſein que j'ai pris.
Il eſt le Dieu de l'Harmonie.
Je ſens déjà que ſon divin génie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.
Secouru de beau feu qui par-tout l'environne,
De ſon eſprit brillant de ſon ſçavoir profond,
Je ne crains pas même Apollon en perſonne,
Avec un tel ſecond.
Je laiſſe loin de moi ces ames triviales
Sans art & ſans vigueur,
Ecrivains doucereux de ſornettes morales
Qui nous font mal au cœur.
Je ne vois qu'une illuſtre Chatte
Qui mérite l'encens des plus fameux eſprits,
En qui tant de fineſſe éclate,
Qu'elle ſera toujours l'ornement de Paris.
En un ſeul point elle ſe flatre;
Quand par des chemins inconnus,
Dont on ne peut trouver ni veſtige ni trace,
D'un long ordre de Chats deſcendus de Vénus,
Elle nous compoſe une race,
Et va puiſer biſarrement
Sa belle généalogie
Dans la baſſe Mythologie,
Sans ſçavoir par où, ni comment.
C'eſt envain qu'elle nous étale
Tous ces ayeux Vénériens.

Et fait ſonner ſi haut ſa Déité de bale.
Hé ! depuis quand les Chats diſputent-ils aux Chiens
Leur nobleſſe que rien n'égale ?
Ne deſcendons-nous pas du Dieu Cynocéphale,
Adoré des Egyptiens
Modére ton eſſor, ma petite Déeſſe,
Ne ſonges plus aux Silphes fabuleux,
Et ſçache que ſouvent un Peau-d'Aſne amoureux
Se rencontre de notre eſpece ;
Et qu'il eſt quelquefois Chien & Chat comme nous.
Qui ne ſçait que ces Dieux, dont ton orgueil ſe pique,
Se ſont changés en Corbeaux, en Hibous,
En Chat-huans & Loup-garoux,
Prenant un ſur-tout phantaſtique ?
Que les plus beaux objets en furent abuſés ?
Car dans le Carnaval de ces Dieux déguiſés,
Leur maſcarade eſt toujours prolifique.
Mais où prends-tu qu'Ovide ait dit,
Dans la giganteſque avanture,
Que Vénus d'une Chatte emprunta la figure ?
Tu n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,
Cette ingénieuſe impoſture.
Pour moi je ſuis cloué réellement
A l'écharpe du Firmament ;
Placé près des Cercles polaires,
Je régne ſouverainement
Dans mes terres caniculaires.
Miniſtre du grand Bélial,
Qui préſide aux Royaumes ſombres,
Je ſuis au ſéjour infernal
Le terrible Portier des Ombres.
Et pour te dire enfin mon nom
D'une façon encor plus claire,
On me nomme au Ciel Procyon,
Et dans les Enfers Cerbére.
Tu vois comme ſans fiction,
Sans le faux ſecours de la Métamorphoſe,

Je prouve ma condition
Par une vraie Apothéoſe.
Jamais ſur l'étoile lambris
Du lumineux Olympe,
Pour y guetter des céleſtes ſouris,
Nul Chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,
Quand il ſeroit deſcendu de Cypris.
Griſette enfin, ô Reine des Griſettes,
De grace, laiſſons-là nos ancêtres pourris.
Crois-moi; ſans eux tu vaut ton prix;
Et, ſans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,
Souffre qu'un cœur, de tes charmes épris,
Te conte quelquefois de japantes fleurettes.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

JAMAIS Chien n'eut tant de ſçavoir,
Jamais Chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'eſprit, tant d'amour que vous en faites voir,
Veuillent les immortels, auteurs de ma naiſſance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir!
Ils exaucent mes vœux, & déjà je commence
A ſentir dans mon cœur l'effet de leur ſecours;
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu, qui m'auroit pû coûter mon innocence,
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.
En eſt-il un plus grand que l'indigne foibleſſe
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux?
Il vous ſeroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur ſang vous avez leur ſageſſe,
Que de puiſer votre nobleſſe
Dans la ſource du ſang des Dieux.
Semblable à ces humains dont la vaine folie
Eſt de traîner d'illuſtres noms,

Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes maiſons
Dont l'antique hiſtoire eſt remplie :
Découvrent-ils des noms plus grands ?
Un fourbe Généalogiſte
D'eux à ces noms trouve une piſte.
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens ;
Chez eux l'orgueil les donne, & non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne ſont les miens ;
Mais je ne ſçavois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fut des d'Oſiers chez les Chiens.
A peu-près voilà votre hiſtoire.
Hier Cynique, aujourd'hui Dieu ;
Vous êtes dans les Cieux, aux bords de l'onde noire,
Et ſur Terre en troſiéme lieu.
Cela n'eſt pas facile à croire.
Quoi ! vous ſeriez tout-à-la-fois
Le grand Chien dont l'ardeur nous brûle,
Le laid Chien à la triple voix,
Le gros Chien dont je fais ſcrupule
D'écouter les tendre abois !
Vous paroîs-je aſſez bête, ou bien aſſez crédule,
Pour croire qu'un Chien en ſoit trois ?
Lorſque je vous contai la galante avanture
Qu'eut Vénus ſur les bords du Nil,
Je n'eus point comme vous recours à l'impoſture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil
Je ſors de la mere des Graces.
Quelle preuve vous en faut-il ?
Paſſons-nous des contrats qui des premieres races
Juſqu'à nous conſervent les traces ?
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la ſeule Mythologie.
Quel Livre eſt plus digne de foi
Qu'un Livre qui contient en ſoi
La premiere Théologie ?

Si parmi les céleſtes feux,
Qui réglent le ſort de chaque être,
On voit votre eſpèce paroître,
N'en ſoyez pas plus orgueilleux.
L'Aſne de l'ivrogne Siléne,
Le Bouc ſale & puant, le Scorpion hideux,
Et mille autres monſtres affreux,
Font, comme elle, briller la lumineuſe plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous
Dont on ait cru la cervelle aſſez ſaine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les Dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou poſſédoit une Chatte,
Pour qui l'Hiſtoire dit qu'il prit beaucoup d'amour;
Il ne ſe paſſoit pas un jour
Qu'il ne baiſsât cent fois & ſa gueule & ſa patte.
De cet étrange amour c'étoit-là tout le fruit.
Et comme il faut quelqu'autre choſe,
Ce pauvre amant ſe vit réduit
A demander aux Dieux une métamorphoſe.
Il n'épargna ni ſoins, ni pleurs, ni revenus,
Pour ſe rendre Vénus propice;
Le célébre Temple d'Erice
Fuma de plus d'un ſacrifice.
Il fit tant enfin que Vénus,
Par excès de pitié pour ſa biſarre flamme,
De ſa Chatte fit une femme.
N'allez pas, en Chien ignorant,
Croire encor que j'impoſe à la belle Déeſſe.
De l'honneur fait à mon eſpece,
Je donne Eſope pour garant.
Mais oublions tous deux notre race immortelle:
Finiſſons, Cochon, j'y conſens,
Une ſi fameuſe querelle.
Soyez pour moi tendre & fidéle.
Malgré les Dieux, je céde au trouble que je ſens.
Que les galans propos, que les jeux innocens
Naiſſent

Naiſſent chez nous d'une tendreſſe
Que ne ſoutiendra point le commerce des ſens.
Allons enſemble, allons ſans ceſſe,
Cueillir aux rives du Permeſſe
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce Maître incomparable,
Dont le divin génie embellit nos diſcours,
Et laiſſons dans le monde un ſouvenir durable
De nos ſingulieres amours.

MADRIGAL.

DE ces lieux fortunés qu'eſt-ce qui vous rappelle,
Tendre & galant Berger, l'honneur de nos hameaux?
De votre Iris l'abſence a fait une infidelle,
Et tout, juſqu'à ſon Chien, dans ſon ardeur nouvelle,
Ecoute avec plaiſir le ſon des chalumeaux
Du Berger qui triomphe d'elle.

RONDEAU.

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

Sur ce qu'il ſoutenoit, en plaiſantant, qu'elle étoit Auteur du mauvais Rondeau dont il a été parlé dans l'Epître de Griſette. 1678.

PAR Apollon, ſçavant joueur de poche,
Moi dont le cœur eſt de la vieille roche,
Je fais ſerment qu'avez jugé de biais,
Quand avez crû qu'ouvrage auſſi mauvais

Qu'un tel Rondeau ſortoit de ma cabeche.

On n'y voit rien qui de mon ſtyle approche ;
On n'y rencontre aucun vers qui ne cloche :
Quant eſt des miens, on dit qu'ils ſemblent faits
Par Apollon.

Mais je vois bien ; & ſoit dit ſans reproche.
Qu'avez voulu me chercher anicroche ;
Bien mieux feriez de demeurer en paix :
Archer n'eut onc plus redoutables traits
Que l'eſt, Seigneur, le trait qui ſe décoche
Par Apollon.

AU ROI. 1678.

Qu'entens-je ? quel bruit ! qui m'appelle ?
D'un vol plus prompt que les éclairs
La Nymphe aux cent voix fend les airs.
Fille d'Olympe, me dit-elle,
Tandis que ſans repos je parcours l'Univers
Pour annoncer les miracles divers
Dont Louis chaque jour embellit ſon Hiſtoire ;
Tandis que ce Héros, ſuivi de la Victoire,
Force enfin la diſcorde à rentrer dans les fers ;
Pour chanter ſon bonheur, ſon triomphe, ſa gloire,
Mêle ta voix aux doux concerts
Des doctes Filles de Mémoire.

La Paix ſi chère à ſes deſirs,
Et pour qui ſa valeur oſe tout entreprendre,
Sur un char entouré des beaux Arts, des Plaiſirs,
Du haut des Cieux n'attend plus, pour deſcendre,
Que l'inſtant où Louis ait achevé de rendre

A l'Aigle le repos, les précieux loiſirs
Qu'elle peut de lui ſeul attendre ;
Le deſtin de LOUIS s'eſt déjà fait entendre
La Paix devancera le retour des Zéphirs.

LA Déeſſe, à ces mots, s'éléve dans les nues,
Et, par des routes inconnues,
Porte encor en divers climats
La gloire de ton nom, celle de tes Etats.

AUX MUSES,

Sur la Paix de Nimégue. 1679.

DEs ſacrés bords que le Permeſſe arroſe,
Muſes, tranſportez-moi dans ces lieux enchantés
Où LOUIS, au milieu de cent Divinités,
A l'ombre des Lauriers repoſe.

SECONDEZ mes deſirs, venez, ſçavantes ſœurs,
Venez, d'un air riant & tendre,
Enrichir mon eſprit d'une moiſſon de fleurs,
Venez, hâtez-vous de répandre
Sur mes foibles Chanſons vos divines faveurs.

SANS vous, oſerois-je prétendre
A l'honneur de chanter la Paix,
Que LOUIS, dans le cours de ſes ſages projets,
A l'Univers a voulu rendre ;
Et que ſes glorieux travaux
Du céleſte ſéjour ont forcée à deſcendre
Malgré les vains efforts de ſes fameux rivaux.

JALOUX d'un Héros dont l'Hiſtoire

A déjà conſacré la rapide valeur,
Ils avoient conſpiré d'abaiſſer ſa grandeur ;
Ils avoient ſéduit la Victoire
Qui tant & tant de fois couronna ce Vainqueur.

POUR remplir des deſtins l'arrêt irrévocable,
Elle revient à lui, vole, & lance ſes traits
Sur cette ligue formidable
Qui de l'Europe entiere avoit banni la Paix.

ACCOUTUMÉE à marcher devant elle
Sous les ordres de ce Héros
Elle reprend ſa place : & la fiére immortelle,
Jalouſe de ſes droits, annonce le repos
Que LOUIS triomphant rappelle.

DE nos malheurs les ſources vont tarir ;
De mille biens la Paix ſera ſuivie ;
Les plaiſirs, les beaux Arts vont revivre & fleurir ;
De nouveaux dons la terre eſt prête à ſe couvrir :
Mais pour nous ſatisfaire au gré de notre envie,
Sous les yeux de mon ROI puiſſe croître & mûrir
L'auguſte Rejetton d'une ſi belle tige !
Dans l'ardeur que pour lui notre tendreſſe exige,
Puiſſent les immortels accorder à nos vœux
De longs jours à LOUIS, & de longs jours heureux.

A IRIS,

STANCES.

IRIS, quelle erreur eſt la vôtre !
Quoi ! toujours votre cœur ſe conſume en ſoupirs ;
Dans le tems que l'ingrat qui bornoit vos deſirs
A vos yeux, dans les bras d'une autre,
Se livre ſans remords à de nouveaux plaiſirs !

VENGEZ-VOUS, & vengez vos charmes
Par un mépris digne de vous :
Il eſt honteux de répandre des larmes,
Quand ce que nous perdons eſt indigne de nous.

CE n'eſt qu'à des ames communes
Qu'il appartient de languir dans les fers ;
Mais vous, pour qui des Dieux les tréſors ſont ouverts,
Ne voulez-vous que par vos infortunes
Rendre votre beau nom célébre à l'Univers ?

ASSEZ d'illuſtres malheureuſes
Chez l'immortelle antiquité,
Par leurs plaintes infructueuſes
Ont fait paſſer leur nom à la poſtérité.

CROYEZ-VOUS, plus heureuſes qu'elles,
Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi ?
Qui paſſe ſans raiſon à des amours nouvelles,
Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres, fidéles,
Et ne rougi jamais de s'en être affranchi.

PROFITEZ du deſtin de ces infortunées ;
Rendez à votre cœur ſon innocente paix ;
Pour exemple les Dieux ne vous les ont données
Que pour couronner leurs bienfaits.

GARDEZ-VOUS, en ſuivant cet avis ſalutaire,
D'être pour l'avenir un exemple nouveau.
Condamnez, belle Iris, l'amour-propre à ſe taire ;
Et, conſolée enfin d'avoir ceſſé de plaire,
Jouiſſez en ſecret d'un triomphe ſi beau.

STANCES.

HÉ ! que te ſert, Amour, de me lancer des traits,
N'ai-je pas reconnu ta fatale puiſſance ?
Ne te ſouvient-il plus des maux que tu m'as faits ?
Laiſſe-moi dans l'indifférence,
A l'ombre des ormeaux, vivre & mourir en paix.

SOUVENT, dans nos plaines fleuries,
Je mêle, avec plaiſir, mes ſoupirs à mes pleurs.
Le chant des roſſignols, les déſerts enchanteurs,
Le murmure des eaux, & l'émail des prairies ;
Mon chien ſenſible à mes douleurs,
Mes troupeaux languiſſans ; ces guirlandes de fleurs
Que le tems, mes ſoupirs & mes pleurs ont flétries,
Don cher & précieux du plus beau des Paſteurs !
Tout nourrit avec ſoin mes tendres rêveries.

ELOIGNE-TOI, cruel, de ces lieux fortunés,
La paix y régne en ton abſence ;
Ne trouble plus, par ta préſence,
Les funeſtes plaiſirs qui me ſont deſtinés.

RASSEMBLE en d'autres lieux tes attraits & tes charmes ;
Mon cœur n'en ſera point jaloux,
Non, je n'envirai point ces ſecrettes allarmes
Dont tu rends, quand tu veux, le ſouvenir ſi doux.
Mon chien & mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteſte les Dieux, je n'aimerai que vous.

EPITRE

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE.

1679.

QU'IL fait beau faire voyage
Quand de froid on eſt tranſi !
Puiſſent les ennuis, la rage,
Les chagrins & le ſouci,
Etre de votre équipage.
Puiſſe tout l'air épaiſſi
Vous régaler d'un orage.
Puiſſe l'enfant ſans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de Village
Au teint couleur de ſouci,
Au pied ſentant le fromage,
Qui ſoit de tortu corſage,
Par quelque pitaud groſſi ;
Dont le cœur fourbe & volage
Vous aime couſſi couſſi ;
Qui, pour couronner l'ouvrage,
Ait, à votre grand dommage,
D'autres mais & d'autres ſi
Cent fois pires que ceux-ci.
Vous allez croire, je gage,
Que par un pur badinage
Je vous écris tout ceci.
D'autres diroient : Signor ſi.
Mais moi, qui hais l'eſclavage,
Je vous dis que c'eſt l'image
D'un courroux qui ſe ſoulage.

Pourquoi partiez-vous auſſi ?
Je refrognai mon viſage,
Quand on me dit : Pour Roiſſi
Le Maréchal déménage.
Hé, quoi ! vous pliez bagage,
Lorſque d'un air radouci,
Dame d'aſſez haut parage
Vient manger votre potage !
Jeunes gens de ce tems-ci
N'en feroient pas davantage.
Rien pourtant d'affreux préſage
N'éclate en vous, dont voici
Un portrait en racourci.
Un pur & charmant langage,
Brillant, ſans être farci
De ces grands mots dont l'uſage
N'a jamais bien réuſſi ;
Un génie heureux & ſage
Qui par rien n'eſt rétréci ;
Un renom qui n'eſt norci
Par nul vilain tripotage ;
Un cœur jamais endurci
Pour ceux que le ſort outrage ;
Un antique & haut lignage
Bien nettement éclairci ;
Une conduite, un courage
Que connoît plus d'une plage,
Qui du peuple circonci
A le Croiſſant obſcurci,
Qui, ſur ce fameux rivage,
Où d'Etna le voiſinage
Répand un goût de rouſſi,
Fit ployer l'orgueil du Tage,
Qui vous fit paſſer à nage
Le profond Rhin, tout ainſi
Que le moindre marécage ;
Terrible & fameux paſſage

Qui fit froncer le ſourci
Aux braves à triple étage ;
Enfin tout ce qu'en partage
Eut le plus grand perſonnage,
Vous l'avez eu, Dieu merci.
Bon ſoir, Héros de notre âge ;
Le ſommeil, dans un nuage,
Vient de paſſer par ici.

BALADE

A l'une de ſes filles, qui fut depuis Religieuſe.

ORES eſt tems de vous donner conſeil
Sur les périls où beauté vous expoſe.
Fille reſſemble à ce bouton vermeil
Qu'en peu de jours on voit devenir roſe.
Tant qu'eſt bouton, on voudroit en jouir ;
Nul ne le voit ſans deſir de rapine.
Dès que le Soleil l'a fait épanouir,
On n'en tient compte ; un matin le ruine :
De roſe alors ne reſte que l'épine.

LORSQU'UN amant (l'exemple eſt tout pareil)
Fait voir deſir à quoi pudeur s'oppoſe ;
Si l'on ne fuit, l'Amour eſt un ſoleil,
Point n'en doutez, par qui fleur eſt éclоſe.
Alors en bref on voit s'évanouir
Tranſports & ſoins ; par qui fille peu fine
Préſume d'elle & ſe laiſſe éblouir.
Mépris ſuccéde à l'Amour qui décline :
De roſe alors ne reſte que l'épine.

PLUS de commerce avecque le ſommeil ;

Ou ſi par fois un moment on repoſe ;
Songe cruel donne fâcheux réveil ;
Cent & cent fois on en maudit la cauſe.
Voir on voudroit dans la terre enfouir.
Tendre ſecret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde réjouir.
Parle-t-on bas ? on croit qu'on le devine :
De roſe alors ne reſte que l'épine.

ENVOI.

GALANS fiétés, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on riſque à vous ouïr,
A coquetter toute fille eſt encline ;
Plutôt que faire approuver ma doctrine,
On fileroit chanvre ſans le rouir.
Mais quand tout bas faut appeller Lucine,
De roſe alors ne reſte que l'épine.

CHANSON.

LIVRONS nos cœurs aux tendres mouvemens ;
N'écoutons point la chagrine vieilleſſe ;
Si l'Amour eſt une foibleſſe,
On la doit permettre au printems.
Employons bien cet heureux tems,
Il n'en reſte que trop pour la triſte ſageſſe.

EPITRE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

UN illuſtre & galant Berger
Me conſeille de m'engager.

Il n'eſt rien de plus ſot, dit-il, qu'un cœur tranquille.
Il vaudroit aſſûrement mieux
Qu'il fût en deſirs trop fertile.
Iris, ce bijou précieux
N'eſt pas fait pour être inutile.
Timandre, un tel conſeil n'eſt-il point dangereux?
De bonne foi peut-on le ſuivre?
Décidez de mon ſort en ami généreux;
Voyez à quels maux ſe livre
Un cœur qui s'abandonne aux tranſports amoureux;
Conſultez votre expérience
Sur les dépits jaloux, ſur l'ennuyeuſe abſence,
Sur la douleur qu'on ſouffre alors qu'on voit changer
Une ame qu'on penſoit qui ſeroit toujours tendre:
Et puis, ſage & prudent Timandre,
Dites-moi ſi j'en dois courir tout le danger?

RONDEAU.

A MONSIEUR.....

QUAND on dit d'or, n'eût-on, j'oſe le dire,
Nul des talens que poſſédez, beau Sire,
Point il ne faut trop ſe déconforter
En grands périls; moins encor redouter
D'encombrier en amoureux martyre.

QUE contre écueils briſe notre navire,
Un *Ex voto* de ce danger nous tire:
Le Ciel l'entend. On ſe fait écouter,
Quand on dit d'or.

OR mon époux doit chandelle de cire
Au benoît ſaint qui vous a fait m'écrire
Que mains louis ſont prêts à lui compter?

Et non à moi ; car, comme ici compter ?
Vertu femelle à peine peut ſuffire,
Quand on dit d'or.

L'ORANGER.

A MADAME. . . .

LA jeune Iris, en me donnant à vous,
M'a dit de vous conter pour elle.
Tous les matins une douceur nouvelle.
Je lui promis ; mais entre nous,
A d'auſſi beaux yeux que les vôtres,
S'amuſe-t-on, Climéne, à parler pour les autres ?
A-t-on beſoin près d'eux du ſentiment d'autrui ?
Ne fourniſſent-ils pas, à quiconque en approche,
Des troubles, des tranſports qui cauſent de l'ennui,
Grace à certain morceau de roche,
Dont la nature, par malheur,
Forma votre inſenſible cœur ?
Ces yeux doux & brillans font naître dans une ame,
A ce que chacun dit, le déſordre & la flamme.
Hé ! comment ne feroient-ils pas,
Chez Meſſieurs les humains, un dangereux fracas,
Puiſqu'à travers de mon écorce
Je ſens le pouvoir & la force
De leurs adorables appas ?
Ils font dans un moment ce que n'avoit pû faire
L'ardeur du Soleil en cinq mois.
Mille fleurs ſur mon chef fleuriſſent à la fois,
Par le ſeul deſir de vous plaire :
On dit que ce n'eſt pas une petite affaire,
Et qu'on a vû plus d'un Berger
Jeune, bienfait, galant & tendre,
Inutilement y ſonger.
Malgré cela, j'oſe prétendre

A l'honneur de vous engager.
Fuſſiez-vous cent fois plus ſévère,
Climéne, on ne refuſe guère
Les fleurettes d'un Oranger.

MADRIGAL.

PRès d'un amant heureux c'eſt envain qu'on eſpère
Renfermer de ſon cœur le trouble dangereux;
A travers l'air le plus ſévère,
Brille je ne ſçai quoi d'animé, d'amoureux,
Dont quelqu'effort qu'on puiſſe faire,
Rien n'échappe aux regards de l'amant malheureux.

IMITATION DE LUCRÉCE,

En galimatias fait exprès.

DÉESSE, en volupté féconde,
Toi dont le nom eſt révéré;
Toi, dont l'abime eſt deſiré
De tous les habitans de l'un & l'autre monde;
Je t'invoque, fille de l'onde.
Vénus, ſert de port aſſuré,
A ce qu'une étude profonde
M'a, ſur d'immenſes faits, pour toi ſeule inſpiré.

CONDUIS ma voix, belle Déeſſe;
Pour chanter ſur ma lyre en termes ſimples, clairs,
L'immerſion que fait ta ſecourable adreſſe,
J'ai paſſé quelques nuits à compoſer ces vers.
Quand de la machine des airs,
L'eſprit a pénétré la mobile ſageſſe,
Et que de ce ſuc, de la Gréce

A long-tems nourri l'Univers,
On s'eſt fait un ſemblable objet à chaque eſpéce ;
On peut de tes regards ſoutenir les éclairs.

L'ORDRE d'une cauſe excentrique
Fait, par d'inviſibles reſſorts,
Entrer en forme dans les corps
Tout le Pathos Académique.
Les ſens, par une route oblique,
Ouverte ſeulement alors,
Roulent une vertu premiere & ſpécifique,
Dont rien, graces à toi, ne rompra les accords.

AUSSI-TÔT des eſprits fixes & végétables.
Les mouvemens fuligineux
Rendent les deſirs tranſpirables ;
Et ces ſources intariſſables ;
Où la nature puiſe & ſa force & ſes feux,
En d'autres ſources tranſmuables,
Rendent à jamais inflammables
Tous les principes limoneux.
Ces atômes conjoints avecque la lumiére,
Par leur extrême fluidité,
Sont toujours en ſociété
Avec l'eſſence réguliere ;
Et dans un tourbillon de ſubtile matiere
Répandant à grands flots leur inégalité,
De tout le genre humain ſont l'heureuſe maniere,
Dont monte à l'infini la multiplicité.

PLUS on regarde, plus on fouille
Dans le cahos du vrai, d'où circulent en tout ſens
Les individus innocens,
Et plus de la raiſon, l'organe ſe dérouille.
Les faits l'un de l'autre naiſſans,
Font que dans ce ſyſtême aiſément on débrouille

Tous les êtres obéiſſans,
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

CHARMANTE mere des Amours,
Vénus, après l'excès où je porte ta gloire,
Eſt-il quelqu'un qui puiſſe croire
Que rien ſe faſſe ici ſans ton divin ſecours?
De cette phyſique victoire
Rien ne puiſſe arrêter le cours;
Et puiſſe dans ces vers en durer la mémoire
Juſqu'au renverſement de la ſphére des jours.

LETTRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZY,

Intendant de Flandre.

IL ne vous plaît donc plus de mettre
Pour moi quelque choſe de doux
Dans les lettres de mon époux?
D'un pareil procédé que puis-je me promettre?
Ah! ſi je n'en montrois de vifs reſſentimens,
Votre pareſſe, avec le tems,
Pourroit encore plus ſe permettre.
Quoi! du plus éclairé de tous les Intendans,
Tous les huit jours voir une lettre,
Sans rencontrer mon nom dedans?
Non, je ne ſçaurois m'en remettre:
Et je ne ſuis point faite à de tels accidens
Peut-être avez-vous cru que c'étoit aſſez faire
Que d'avoir fait les premiers pas,
Et que je ne méritois pas
Qu'un peu plus loin on pouſsât une affaire.
Je ne veux point ici vous vanter mes appas:
Mais, ſoit dit entre nous, quand il s'agit de plaire,

Vous êtes un peu trop-tôt las.
Pour s'établir dans les cœurs délicats,
L'empreſſement en néceſſaire ;
Et de vous autres Magiſtrats,
Ce n'eſt pas la route ordinaire.
Accoûtumés qu'on vous faſſe la cour,
Vous ne pouvez la faire aux autres :
On vous doit toujours du retour.
La fortune, la gloire, & le cruel amour
Font leur propre affaire des vôtres.
Mais, à parler de bonne foi,
Ces raiſons, où l'orgueil ſe fonde,
Ne ſont point des raiſons pour moi :
Et ſans trop me flatter, je croi
Qu'on peut me ſéparer de la foule du monde.
Je veux vous en convaincre ; &, ſi le Ciel ſeconde
Les vœux que mon dépit fera,
Vous m'eſtimerez tant, qu'une charmante brune
Qu'unit à votre ſort une heureuſe fortune,
Peut-être un jour en grondera.
Dès que la nouvelle verdure
Annoncera le retour du Printems,
Pour tenter cette belle & galante avanture,
Je quitterai ces lieux charmans,
Et d'avance je vous aſsûre,
Que ſi pour nous encor votre fiére humeur dure,
Ce ne ſera pas pour long-tems.

LETTRE DE M. DE SENECÉ,

Premier Valet-de-Chambre de la Reine,

A MADAME DESHOULIERES,

En lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la Baſſette.

LA divine Uranie, en tous lieux eſtimée,
Dont tout Paris eſt enchanté,
Qui partage la renommée
Par ſon eſprit & ſa beauté ;
Cette Uranie enfin de qui la complaiſance
Eût ſurpaſſé mon eſpérance
Par un ſeul regard obligeant,
Le premier jour de notre connoiſſance
M'a prêté de l'argent.

JE puis en mon bonheur prendre entiere aſſûrance ;
Tout ſoupçon doit être banni ;
Puiſque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.

BRIGANDAGE permis, que l'uſage autoriſe,
Fier monſtre, enfant cruel de l'eſpoir le plus doux.
Que vomit la Mer en courroux
Dans les lagunes de Veniſe,
Baſſette, dont la face a l'air ſi rigoureux,
Qui cauſe le murmure & la plainte commune,
C'eſt toi qui d'un cœur généreux,
M'as procuré le ſecours dangereux.
Si j'avois été plus heureux,
J'aurois eu bien moins de fortune.

Et toi, mon foible eſprit, qu'un faux éclat ſurprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fête?
Tu vois l'argent que l'on me prête,
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi m'engagent
Ces mortelles bontés, ce ſecours inhumain;
Vois, que ſes yeux la dédommagent
Des profuſions de ſa main.

Je puis facilement lui rendre
De quelque argent prêté le ſecourable prix:
Mais ce que ſes charmes m'ont pris,
Le puis-je, hélas! ou le veux-je reprendre?

Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant;
Rendons vîte argent pour argent;
Et, mettant à ſes yeux, par une heureuſe adreſſe,
La reconnoiſſance en ſon jour,
Forçons-là, s'il ſe peut, de nous rendre à ſon tour
Tendreſſe pour tendreſſe.

RÉPONSE A M. DE SENECÉ.

Songez-vous à ce que vous faites,
Lorſque d'un air auſſi doux qu'obligeant,
En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes?

Bornez votre reconnoiſſance;
Tout ce que j'ai fait me paroît
D'une ſi petite importance,
Que je n'avois point d'apparence
Qu'un cœur, pour un tel ſoin, à ſe donner ſoit prêt:

D'ailleurs je ferois conſcience
De mettre mon argent à ſi gros intérêt.

Un ſi foible ſervice à rien ne vous engage ;
Le rendre eſt ſeulement ce que j'ai prétendu.
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage,
La généroſité n'eſt plus du bel uſage :
Ce que je vous prêtai, vous me l'avez rendu.
En ce ſiécle en doit-on demander d'avantage ?
Ah ! l'on eſt plus heureux que ſage,
Lorſque l'argent prêté n'eſt pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous eſt naturelle,
On ne court point ce danger avec vous :
Mais, malgré ce que j'ai vu d'elle,
Malgré l'eſtime mutuelle
Que la Baſſette a fait naître entre nous,
Comme il eſt des filoux de différente eſpece,
Et qu'en amour preſque tout eſt permis,
Envain vous vous êtes promis
D'avoir pour moi tendreſſe pour tendreſſe.
Au ſeul nom d'amour je frémis :
Et pour fuir les chagrins qui le ſuivent ſans ceſſe,
Demeurons quitte & bons amis.

MADRIGAL.

Alcidon contre ſa bergere
Gagea trois baiſers que ſon chien
Trouveroit plutôt que le ſien
Un flageollet caché ſous la fougere.
La bergere perdit ; & pour ne point payer,
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre amant, c'eſt envain qu'on s'obſtine.

Si des baiſers gagnés par Alcidon ;
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

ÉLÈGIE. 1679.

GÉNÉREUX Licidas, ami ſage & fidelle,
Dont l'eſprit eſt ſi fort, de qui l'ame eſt ſi belle ;
Vous de qui la raiſon ne fait plus de faux pas,
Ah ! qu'il vous eſt aiſé de dire : N'aimez pas.
Quand on connoît l'Amour, ſes caprices, ſes peines ;
Quand on ſçait, comme vous, ce que péſent ſes chaînes,
Sage par ſes malheurs, on mépriſe aiſément
Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.
Mais quand on n'a pas fait la triſte expérience
Des jalouſes fureurs, des dépits, de l'abſence ;
Que pour faire ſentir ſes redoutables feux,
Il ne paroît ſuivi que des ris & des jeux ;
Qu'un cœur réſiſte mal à ſon pouvoir ſuprême !
Que de ſoins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime !
Je ſçai ce qu'il en coûte ; & peut-être jamais
L'Amour n'a contre un cœur émouſſé tant de traits.
Inſenſible au plaiſir, inſenſible à la gloire
Que promet le ſuccès d'une illuſtre victoire,
Je ne ſuis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour des fauſſes douceurs :
Mes ſens ſur ma raiſon n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne ſçait comme on ſoupire.
Il l'ignore, Berger ; mais ne préſumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui ſans appas
Ce cœur que le Ciel fit délicat & ſincére,
N'aimeroit que trop bien, ſi je le laiſſois faire.
Mais, grace aux immortels, une heureuſe fierté,

Sur un ſi doux penchant, l'a toujours emporté.
Sans ceſſe je me dis qu'une forte tendreſſe
Eſt, malgré tous nos ſoins, l'écueil de la ſageſſe :
Je fuis tout ce qui plaît, & je ſçais m'allarmer
Dès que quelqu'un paroît propre à ſe faire aimer.
Comme un ſubtil poiſon je regarde l'eſtime,
Et je crains l'amitié, bien qu'elle ſoit ſans crime.
Pour ſauver ma vertu de tant d'égaremens,
Je ne veux point d'amis qui puiſſent être amans :
Quand par mon peu d'appas leur raiſon eſt ſéduite,
Je cherche leurs défauts, j'impoſe à leur mérite :
Rien, pour les ménager, ne me paroît permis ;
Et dans tous mes amans, je vois mes ennemis.
A l'abri d'une longue & sûre indifférence,
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne penſe ;
L'eſprit libre de ſoins, & l'ame ſans amour,
Dans le ſacré vallon je paſſe tout le jour :
J'y cueille avec plaiſir cent & cent fleurs nouvelles
Qui braveront du tems les atteintes cruelles ;
Et pour ſuivre un penchant que j'ai reçu des Cieux,
Je conſacre ces fleurs au plus jeune des Dieux.
Par un juſte retour, on dit qu'il ſçait répandre
Sur-tout ce que j'écris un air galant & tendre
Il n'oſe aller plus loin : & ſur la foi d'autrui,
Tantôt je chante pour, & tantôt contre lui.
Heureuſe, ſi les maux dont je feins d'être atteinte,
Pour mon timide cœur ſont toujours une feinte.

CHANSON.

LA fierté m'eſt un foible appui
Contre ce que l'Amour inſpire.
Songeons toujours que tout ce qui reſpire
Eſt fait pour lui.
Quand ce n'eſt pas d'amour qu'un cœur ſoupire,
Il ſoupire d'ennui.

CHANSON.

ON connoît peu l'Amour, lorſqu'on oſe aſſurer
Qu'avec la jalouſie il ne ſçauroit durer :
Loin de le rallentir, tout ce qu'elle conſeille
Ne ſert qu'à le rendre plus fort.
Un peu de jalouſie éveille
Un Amour heureux qui s'endort.

CÉLIMENE.

EGLOGUE. 1680.

ASSISE au bord de la Seine,
Sur le penchant d'un côteau,
La bergere Céliméne
Laiſſe paître ſon troupeau.

IL deſcend dans la prairie,
Sans qu'elle daigne ſonger
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.

LE ſouvenir d'un berger,
Que la fortune cruelle
Force à vivre, éloigné d'elle,
Dans un climat étranger,
Cauſe la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.

TANTÔT, cédant à la force
De ſes amoureux tranſports,

Elle grave ſur l'écorce
Des arbriſſeaux de ces bords :
Puiſſe durer, puiſſe croître
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce hêtre
Ces marques de mon tourment !

TANTÔT, mêlant ſur le ſable
Le nom d'Achante & le ſien,
Elle trouve inſupportable
Qu'un Zéphir impitoyable,
En paſſant, n'en laiſſe rien.

QUELLE cruelle avanture,
Dit-elle avec un ſoupir,
Si ce que fait le Zéphir
M'eſt un véritable augure,
Que de ſi tendres amours
Ne dureront pas toujours !

JE briſerois la muſette
Que me laiſſa l'impoſteur ;
Et du fer de ma houlette
Je me percerois le cœur.

A CES mots elle repaſſe,
Dans ſon eſprit allarmé,
L'air, les traits, l'eſprit, la grace
De ce berger trop aimé.

LES oiſeaux de ce bocage
Se taiſent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la ſçauroit imiter.

JAMAIS cette triſte amante
Ne voit ſur l'herbe naiſſante
Folâtrer d'heureux amans,
Qu'elle ne ſe repréſente
Combien l'abſence d'Achante
Lui vole de doux momens.

JAMAIS des bergers ne viennent
De ces bords délicieux
Où les Deſtins le retiennent,
Que ſon amour curieux
Ne s'informe ſi ces lieux
Ont des Nimphes aſſez belles
Pour faire des infidelles.

ENFIN, mille fois le jour,
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.

QU'ON doit plaindre une bergere
Si facile à s'allarmer!
Pourquoi du plaiſir d'aimer
Faut-il ſe faire une affaire?
Quels bergers en font autant
Dans l'ingrat ſiécle où nous ſommes?
Achante, qu'elle aime tant,
Eſt peut-être un inconſtant
Comme tous les autres hommes.

CHANSON.

CHANSON.

DU charmant berger que j'adore
Un ſort cruel menace les beaux jours.
Ruiſſeaux, vous le ſçavez ; & vous coulez toujours ;
Roſſignols, vous chantez encore !
Taiſez-vous ; arrêtez votre cours.
Du charmant berger que j'adore
Un ſort cruel menace les beaux jours.

STANCES.

DIEUX ! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre ?
Me ſerois-je laiſſé charmer !
Hélas ! je n'en ſçai rien ; je voudrois bien l'apprendre,
Et je n'oſe m'en informer.

D'UN charmant ſouvenir je ſuis toute occupée ;
Ah ! mon deſtin n'eſt plus douteux.
Mon cœur, vous ſoupirez, où je ſuis fort trompée ;
Comme fait un cœur amoureux.

VOUS cédez à Tirſis ſans faire réſiſtance,
Vous qu'on a vu plus d'une fois
Traiter impunément avec indifférence
Tout ce qu'on a vu ſous mes loix.

POURQUOI m'en étonner ? Tirſis eſt plus aimable
Que tout ce qu'on voit ici bas ;
Et je ne ſens que trop qu'il eſt plus redoutable
Pour qui craint un tendre embarras.

Dissimulons du moins ces cruelles allarmes.
Mais quand ce berger plein d'ardeur
Pouſſera des ſoupirs, ou répandra des larmes,
Mes yeux, vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me preſſe,
Et, par un regard languiſſant,
Vous direz à Tirſis combien je m'intéreſſe
Pour toutes les peines qu'il ſent.

Oui, de tout mon repos vous avouerez la perte.
Mais, duſſent croître mes ſoucis,
Mes yeux, pour vous punir de l'avoir découvert,
Vous ne verrez jamais Tirſis.

AIR.

Aimables habitans de ce naiſſant feuillage,
Qui ſemble fait exprès pour cacher vos amours;
Roſſignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du ſommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant eſt tendre!
Eſt-il quelques ennuis qu'il ne puiſſe charmer?
Mais, hélas! n'eſt-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer?

EPITRE CHAGRINE

A Mademoiselle ****.

Quel eſpoir vous ſéduit? quelle gloire vous tente?
Quel caprice? à quoi penſez-vous?
Vous voulez devenir ſçavante.

Hélas ! du bel eſprit ſçavez-vous les dégoûts ?
Ce nom jadis ſi beau, ſi révéré de tous,
N'a plus rien, aimable Amarante,
Ni d'honorable, ni de doux.

Si-tôt que, par la voix commune,
De ce titre odieux on ſe trouve chargé,
De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,
Suffit qu'en bel eſprit on vous ait érigé,
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

Je ſçai bien que le Ciel a ſçu vous départir
Ce qui ſoutient l'éclat d'une illuſtre naiſſance ;
Que ſans eſpoir de récompenſe
Vous ne travaillerez que pour vous divertir.
C'eſt un malheur de moins; mais il en eſt tant d'autres
Dont on ne ſe peut garantir,
Que je vous verrai répentir
D'avoir moins écouté mes raiſons que les vôtres.
Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein
Et de Pédans & de Poëtes,
Qui vous fatigueront, avec un front ſerein,
Des ſottiſes qu'ils auront faites ?

Pourrez-vous ſupporter qu'un fat de qualité,
Qui ſçait à peine lire, & qu'un caprice guide,
De tous vos ouvrages décide ?
Un eſprit de malignité
Dans le monde a ſçu ſe répandre :
On achete un bon livre, afin de s'en moquer.
C'eſt des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Perſonne ne lit pour apprendre ;
On ne lit que pour critiquer.

Vous riez : vous croyez ma frayeur chimérique.
L'amour-propre vous dit tout-bas,

Que je vous fais grand tort, que vous ne devez pas
Du plus rude Cenſeur redouter la critique.
Hé bien! conſidérez que, dans chaque maiſon
Où vous aura conduit un importun uſage,
Dès qu'un Laquais aura prononcé votre nom:
C'eſt un bel eſprit, dira-t-on,
Changeons de voix & de langage.
Alors, ſur un précieux ton,
Des plus grands mots faiſant un aſſemblage,
On ne vous parlera que d'Ouvrages nouveaux:
On vous demandera ce qu'il faut qu'on en penſe;
En face, on vous dira que les vôtres ſont beaux;
Et l'on pouſſera l'imprudence
Juſques à vous preſſer d'en dire des morceaux.
Si tout votre diſcours n'eſt obſcur, emphatique,
On ſe dira tout bas: c'eſt-là ce bel eſprit?
Tout comme un autre elle s'explique;
On entend tout ce qu'elle dit.

Irez-vous voir jouer une piéce nouvelle?
Il faudra pour l'Auteur être pleine d'égards.
Il expliquera tout, mines, geſtes, regards:
Et, ſi ſa piéce n'eſt point belle,
Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle:
Et de ſa colére immortelle
Il vous faudra courir tous les hazards.

Mais, me répondrez-vous, ſortez d'inquiétude;
Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs:
Je me déroberai ſans peine à ces malheurs,
En évitant la folle multitude.

Il eſt vrai; mais comment pourrez-vous éviter
Les chagrins qu'à la Cour le bel eſprit attire?
Vous ne voulez point la quitter.
Cependant, l'air qu'on y reſpire,
Eſt mortel pour les gens qui ſe mêlent d'écrire.

A rêver dans un coin on ſe trouve réduit.
Ce n'eſt point un conte pour rire.
Dès que la renommée aura ſemé le bruit
Que vous ſçavez toucher la lyre,
Hommes, femmes, tout vous craindra :
Hommes, femmes, tout vous fuira :
Parce qu'ils ne ſçauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-deſſus des travers
Qui ne peuvent ſouffrir d'excuſes :
Ils penſent, quand on a commerce avec les Muſes,
Qu'on ne ſçait faire que des vers.

Ce que prête la Fable à la haute éloquence,
Ce que l'Hiſtoire a conſacré ;
Ne vaut jamais rien à leur gré :
Ce qu'on ſçait plus qu'eux les offenſe.

On diroit, à les voir, de l'air préſomptueux
Dont ils s'empreſſent pour entendre
Des vers qu'on ne lit point pour eux,
Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.
Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :
Bien ſouvent, ſans les écouter,
Plus ſouvent ſans y rien comprendre,
On les voit les blâmer, on les voit les défendre.
Quelques faux brillans bien placés,
Toute la piéce eſt admirable.
Un mot leur déplaît ; c'eſt aſſez :
Toute la piéce eſt déteſtable.
Dans la débauche & dans le jeu nourris,
On les voit avec même audace
Parler & d'Homère & d'Horace,
Comparer leurs divins écrits ;
Confondre leurs beautés, leurs tours, leurs caractéres,
Si connus & ſi différens :

Traiter des Ouvrages ſi grands
De badinages, de chimères ;
Et, cruels ennemis des langues étrangères,
Etre orgueilleux d'être ignorans.

QUELQUES Seigneurs reſtés d'une Cour plus galante,
Et moins dure aux Auteurs que celle d'aujourd'hui ;
Sont encore, il eſt vrai, le généreux appui
De la ſcience étonnée & mourante.
Mais pour combien de tems aurez-vous leur ſecours,
Hélas ! j'en pâlis, j'en friſonne :
Les trois fatales Sœurs, qui n'épargnent perſonne,
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

QUE ferez-vous alors ? Vous rougirez, ſans doute,
De tout l'eſprit que vous aurez.
Amarante, vous chanterez
Sans que perſonne vous écoute.

PLUS d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée :
Le ſçavoir nuit à tout ; la mode en eſt paſſée :
On croit qu'un bel eſprit ne ſçauroit être bon.
De tant de vérités conſervez la mémoire :
Qu'elles ſervent à vaincre un aveugle deſir.
Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cauſe tant de peine & ſi peu de plaiſir.
Je la connois, & vous pouvez m'en croire :
Jamais dans Hypocrène on ne m'auroit vu boire,
Si le Ciel m'eût laiſſée en pouvoir de choiſir :
Mais, hélas ! de ſon ſort perſonne n'eſt le maître.
Le penchant de nos cœurs eſt toujours violent.
J'ai ſçu faire des vers avant que de connoître
Les chagrins attachés à ce maudit talent.
Vous que le Ciel n'a point fait naître
Avec ce talent que je hais,
Croyez-en mes conſeils, ne l'acquerez jamais.

ÉGLOGUE.

IRIS. 1680.

LA terre fatiguée, impuiſſante, inutile,
Préparoit à l'Hiver un triomphe facile ;
Le Soleil ſans éclat précipitant ſon cours,
Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours,
Quand la Bergere Iris, de mille appas ornée,
Et, malgré tant d'appas, Amante infortunée,
Regardant les buiſſons à demi-dépouillés ;
Vous, que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'Automne en courroux reſſentez les outrages ;
Tombez, feuilles ; tombez ; vous dont les noirs ombrages
Des plaiſirs de Tircis faiſoient la ſûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

LIEUX toujours oppoſés au bonheur de ma vie,
C'eſt ici qu'à l'Amour je me ſuis aſſervie.
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient ſous ſes loix ;
Ici j'ai ſoupiré pour la premiere fois ;
Mais tandis que pour lui je craignois mes foibleſſes,
Il appelloit ſon chien, l'accabloit de careſſes :
Du déſordre où j'étois loin de ſe prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette :
Il m'offrit de chanter un air ſur ma muſette :
Il voulut m'enſeigner quelle herbe va puiſſant,
Pour reprendre ſa force, un troupeau languiſſant ;
Ce que fuit le Soleil des brouillards qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire !

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point ſouffert ?
L'abſence, la raiſon, l'orgueil, rien ne me ſert.
J'ai de nos vieux Paſteurs conſulté le plus ſage ;
J'ai mis tous ſes conſeils vainement en uſage :
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les Dieux :
J'ai ſur d'autres Bergers ſouvent tourné les yeux :
Mais, ni le jeune Atis, ni le tendre Philène,
Les délices, l'honneur des rives de la Seine ;
Dont le front fut cent fois de Mirthes couronné,
Sçavans en l'art de vaincre un courage obſtiné,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconſtante,
N'ont pû rompre un moment le charme qui m'enchante
Encor ſerois-je heureuſe en ce honteux lien,
Si, ne pouvant m'aimer, mon Berger n'aimoit rien.
Mais il aime à mes yeux une beauté commune.
A poſſéder ſon cœur il borne ſa fortune :
C'eſt pour elle qu'il perd le ſoin de ſes troupeaux ;
Pour elle ſeulement réſonnent ſes pipeaux ;
Et loin de ſe laſſer des faveurs qu'il a d'elle,
Sa tendreſſe en reprend une force nouvelle.

Bocages, de leurs feux uniques confidens ;
Bocages, que je hais, vous ſçavez ſi je ments :
Depuis que les beaux jours, à moi ſeule funeſtes,
D'un long & triſte Hiver eurent chaſſé les reſtes
Juſqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés,
Quels jours ont-ils paſſés dans ces lieux écartés ?
Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore,
Que, malgré ſes froideurs, hélas ! je l'aime encore ?
Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus,
Ces tourmens, ces tranſports que vous avez tant vus ?
Que ne lui diſiez-vous, pour tenter ſa tendreſſe,
Que je ſçai mieux aimer que lui, que ſa Maîtreſſe ?
Mais ma raiſon s'égare : ah ! quels ſoins, quels ſecours
Dois-je attendre de vous qui ſervez leurs amours ?
Les Dieux à mes malheurs ſeront plus ſecourables.
L'Hiver aura pour moi des rigueurs favorables.

Il approche, & déjà les fougueux aquilons,
Par leur ſouffle glacé, déſolent nos vallons.
La neige, qui bien-tôt couvrira la prairie,
Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie;
Et l'on ne verra plus, ſous votre ombrage, aſſis,
Ni l'heureuſe Daphné, ni l'amoureux Tircis.

MAIS hélas! quel eſpoir me flâte & me conſole?
Avec rapidité le tems fuit & s'envole;
Et bien-tôt le Printems, à mon ame odieux,
Ramenera Tircis & Daphné dans ces lieux,
Feuilles, vous reviendrez; vous rendrez ces bois ſombres,
Ils s'aimeront encor ſous vos perfides ombres;
Et mes vives douleurs, & mes tranſports jaloux,
Pour mon ingrat Amant renaîtront avec vous.

CHANSON.

SOYONS toujours inexorables:
Un Amant bien traité ſe rend inſupportable;
Il néglige l'objet dont ſon cœur eſt charmé;
De tous les petits ſoins il devient incapable:
Un Amant ſûr d'être aimé,
Ceſſe toujours d'être aimable.

SI l'Amour eſt inévitable;
S'il faut, pour un Berger, brûler d'un feu ſemblable
A celui dont ſon cœur nous paroît conſumé,
Par de feintes rigueurs rendons-le miſérable:
Un Amant ſûr d'être aimé,
Ceſſe toujours d'être aimable.

ODE A CLIMENE.

NE pourra-t-on vous contraindre
A quitter de triſtes lieux :
Faudra-t-il toujours ſe plaindre
De ne point voir vos beux yeux.

ENCOR quand les fleurs nouvelles
Naiſſent par-tout ſous les pas ;
Quand toutes les nuits ſont belles,
La campagne a des appas.

MAIS quand l'Hiver la déſole,
Qu'on ne peut ſe promener ;
Climéne, il faut être folle
Pour ne pas l'abandonner.

DE ce qui vous y peut plaire,
Daignez nous entretenir :
Je ne vois qu'une chimére
Qui vous y peut retenir.

OUI, j'ai deviné, ſans doute,
D'où vient un ſi long ſéjour :
Votre jeune cœur redoute
Un mal qu'on appelle Amour.

VOUS croyez qu'on ne le gagne
Qu'au milieu des jeux, des ris :
Il ſe prend à la campagne,
Comme il ſe prend à Paris.

ON fait bien quand on évite

Une tendre paſſion ;
Mais, hélas ! en eſt-on quitte
En fuyant l'occaſion ?

NON, c'eſt envain qu'on s'aſſûre
Contre ce qu'on peut prévoir :
Une biſarre aventure
Met un cœur ſous ſon pouvoir.

CETTE ſolitude affreuſe,
Où vous paſſez vos beaux jours,
Eſt ſouvent plus dangereuſe
Que les plus ſuperbes Cours.

VOTRE déſert eſt ſauvage :
Dans un plus ſauvage encor
Angélique fiére & ſage
Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs ſtériles,
Pour vous garder, impuiſſans :
Venez, de feux inutiles,
Faire brûler mille Amans.

NE redoutez point le piége
Qu'ils tendront à votre cœur ;
De tous les forts qu'on aſſiége
On n'eſt pas toujours vainqueur.

LA ſageſſe la plus frêle
Avec le plus beau Berger,
Si le deſtin ne s'en mêle
Ne court pas un grand danger.

VOUS ne voudrez pas en croire
Tout ce qu'on vous en dira ;
Mais écoutez une Hiſtoire
Qui vous perſuadera.

J'ALLOIS cacher ma triſteſſe
Dans ces aimables déſerts,
Où, pour ſa tendre Maîtreſſe,
Desportes faiſoit des Vers.

JE m'étois aſſiſe à peine
Dans le plus ſombre du bois,
Quand j'oüis du beau Philène
Et les ſoupirs & la voix.

SEUL aux pieds d'une Bergere
Qui rioit de ſon ſouci,
Cet Amant tendre & ſincère,
Tout en pleurs parloit ainſi :

AVEC quelle indifférence
Paſſez-vous vos plus beaux jours !
Iris dans cette indolence
Demeurerez-vous toujours !

NON, vous deviendrez ſenſible :
Ce cœur, ce ſuperbe cœur
A l'Amour inacceſſible,
Sentira ſa vive ardeur.

QUELQU'UN eſt né pour vous plaire;
Rien ne vous en ſauvera :
Ce que je ne pourrai faire
Un plus heureux le fera.

TOUT aime dans la nature :
Dans le barbare ſéjour
Où régne l'âpre froidure,
On ſent les feux de l'Amour.

LE tems, d'une aîle légère,

Emportera loin de vous
Cette beauté paſſagère
Dont les charmes ſont ſi doux.

LORS d'une vaine ſageſſe
Reconnoiſſant les abus,
Vous prendrez de la tendreſſe,
Et vous n'en donnerez plus.

EN tout tems l'Amour nous dompte;
On régle envain ſes déſirs:
Vous aurez, à votre honte,
Ses peines ſans ſes plaiſirs.

CRAIGNEZ ſa juſte colére,
Et, par un doux repentir,
Epargnez-vous, ma Bergere,
Les maux qu'il me fait ſentir.

AIMEZ un Amant fidéle,
Quoiqu'en diſe la raiſon:
Jeune Iris, tant qu'on eſt belle,
Elle n'eſt pas de ſaiſon.

CONTRE un Amant qui ſçait plaire
Elle perd toujours ſon tems:
Croyez-moi; faites-la taire
Encore quinze ou vingt ans.

METTEZ votre cœur en proie
Aux amoureuſes langueurs:
Il n'eſt de ſolide joie
Que dans l'union des cœurs.

AINSI, d'un air agréable,
Philéne, ce beau berger
Aux belles ſi redoutable,
La preſſoit de s'engager.

Les Oiſeaux, le doux Zéphire,
Et les Echos d'alentour,
Comme lui, ſembloient lui dire :
Rien n'eſt ſi doux que l'Amour.

Mais le cœur de l'inhumaine
Se taiſoit obſtinément.
Quand le cœur ſe tait, Climéne,
Tout parle inutilement.

MADRIGAL.

Que la fin d'une tendre ardeur
Laiſſe de vuide dans la vie !
Rien remplace-t-il le bonheur
Dont la douce union des Amans eſt ſuivie ?
Non, il n'appartient qu'à l'Amour
De mettre les Mortels au comble de la joie.
A ſes brûlans tranſports, lorſqu'on n'eſt plus en proie,
Qu'un cœur vers la raiſon fait un triſte retour ?

BALADE.

Dans ce hameux je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerois que quelque jeune Gars
Avec Catin unit ſa deſtinée ;
Elle a l'œil doux ; elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obſtinée ;
Mais grand défaut gâte tous ſes attraits :
Point n'a d'écus : pour belle qu'on ſoit née,
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

De doux propos & d'amoureux regards
On ne ſçauroit vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards.
Quand leur convient jeûner chaque journée,
Soucis preſſans chaſſent penſers gaillards.
Tendreſſe alors eſt en bref terminée :
S'il en paroît ce n'eſt qu'ad honorès.
Par maints grands Clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

L'ATRE entouré d'un tas d'enfans criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triſte hymen tous les autres hazards.
Font endurer peine d'ame damnée,
Et donnent joie aux voiſins babillards.
Mirthes dont ſur la tête couronnée
Voir on voudroit transformer en cyprès.
D'un tel deſir point ne ſuis étonnée,
L'Amour languit ſans Bacchus & Céres.

ENVOI.

VOUS qui d'Amour ſuivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards,
Diſans : Beauté ſuffit pour l'Hymenée.
Si vous voulez en tout faire florès,
Qu'avec beauté groſſe dot ſoit donnée :
L'Amour languit ſans Bacchus & Cérès.

BALADE A IRIS.

IL eſt ſaiſon de cauſer près du feu.
Le blond Phœbus, chère Iris, ſe retire :
L'Aquilon ſouffle ; & d'un commun aveu,
Point n'eſt ma chambre expoſée à ſon ire :

Viens-y ſouper : j'ai du Muſcat charmant.
Quand je te vois ma tendreſſe s'éveille,
Déſirerois être homme en ce moment,
Ou quand ta voix ſe mêle follement
Au doux glou glou que fait une bouteille.

En dévorant Carpe de Seine au bleu,
De ſottes gens à l'aiſe pourront rire ;
Trop bien ſçavons qu'il n'en eſt pas pour peu :
Plaiſante & longue en ſera la ſatyre.
Nous chercherons un nouvel enjouement,
Un nouveau feu dans le jus de la treille :
C'eſt un ſecours contre plus d'un tourment.
Il n'en eſt point qui ne céde aiſément
Au doux glou glou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétends faire un vœu,
Dont nul mortel ne me fera dédire :
C'eſt de braver, ceci n'eſt point un jeu,
Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.
Les répentirs ſuivent l'engagement.
N'écoutons point ce que le cœur conſeille :
Ne préférons, pour vivre heureuſement,
Ni les ſoupirs, ni les ſoins d'un Amant,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

ENVOI.

Cruel Amour, j'en fais ici ſerment,
Si tu me mets un jour puce à l'oreille,
Je veux jamais ne trouver d'agrément,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

AIR.

IRIS ſur la fougere,
Dans un preſſant danger,
A ſon téméraire Berger
Diſoit tout en colere :
Qu'eſt devenu, Tircis, cet air reſpectueux
Qui d'un parfait Amant eſt le vrai caractere ?
Entre deux cœurs, dit-il, brûlés des mêmes feux ;
Il eſt certains momens heureux,
Où, ma Bergere,
Il ne faut qu'être amoureux.

RONDEAU A M. L'ABBÉ***.

Qui lui avoit écrit, qu'il n'y avoit rien de ſi triſte qu'une extrême veille.

FLEUR de vingt ans tient lieu de toute choſe :
Si ſort vouloit, lui qui de tout diſpoſe,
Pour vos péchés un peu me rajeunir,
Prélat futur, je ſçaurois vous punir
De tous les maux où votre avis m'expoſe.

POINT ne craignez telle métamorphoſe ;
Trop bien ſçavez que, quoiqu'on ſe propoſe,
On tâche envain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel ſérieux ! diroit-on pas qu'on n'oſe
Rire avec vous ? Envain votre air impoſe ;
Nous ſçavons bien à quoi nous en tenir.
Tout en diſant, Dieu veuille vous bénir :

Vous cueillerez, beau Sire, à porte close,
Fleur de vingt ans.

L'HIVER.

IDYLLE.

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

L'HIVER, suivi des vents, des frimats, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi, par de cruels outrages,
Ce que la Terre avoit d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit:
Le tems fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre nous gardons
Jusqu'au milieu de l'Automne
Quelques-uns des appas que le Printems nous donne;
L'Hiver vient-il? nous les perdons.
Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne:
On se déguise envain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous ce que font les Autans irrités,
Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les Hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verds,
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots;
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais, nous avons beau voir détruire par le tems

La plus forte ſanté, les plus vifs agrémens;
Nous conſervons toujours nos premieres foibleſſes.
L'ambitieux, courbé ſous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promeſſes;
L'avare, en expirant, regrete moins le jour
Que ſes inutiles richeſſes:
Et qui jeune a donné tout ſon tems à l'Amour,
Un pied dans le tombeau veut encore des Maîtreſſes.
Il reſte dans l'eſprit un goût pour les plaiſirs,
Preſque auſſi dangereux que leur plus doux uſage.
Pour être heureux, pour être ſage,
Il faut ſçavoir donner un frein à ſes déſirs.
Mieux qu'un autre, ſage Timandre,
De cet illuſtre effort vous connoiſſez le prix.
Vous, en qui la Nature a joint une ame tendre
Avec un des plus beaux eſprits;
Vous, qui dans la ſaiſon des graces & des ris,
Loin d'éviter l'amour, faiſiez gloire d'en prendre;
Et qui, par effort de raiſon,
Fuyez de ſes plaiſirs la folle inquiétude,
Avant que l'arriere ſaiſon
Vous ait fait reſſentir tout ce qu'elle a de rude.

A MADAME ***

SONGE.

LEs ombres blanchiſſoient, & la naiſſante Aurore
Annonçoit dans ces lieux le retour du Soleil,
Lorſque dans les bras du ſommeil,
Malgré des ſoins cuiſans je languiſſois encore,
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il ſçait ébranler le plus ferme courage,
Dont il ſçait enchanter les plus vives douleurs,
De toute ma raiſon ayant perdu l'uſage,
Je croyois être, Iris, dans un ſombre bocage,

Où les Roſſinols tour à tour
Sembloient me dire en leur langage.
Vous réſiſtez envain au pouvoir de l'Amour ;
Tôt ou tard ce Dieu nous engage.
Ah ! dépêchez-vous de choiſir.
J'écoutois ce tendre ramage
Avec un aſſez grand plaiſir,
Quand un certain oiſeau plus beau que tous les autres,
Sur des myrthes fleuris commença de chanter.
Doux Roſſignols, ſa voix l'emporta ſur les vôtres ;
Je vous quittai pour l'écouter.
Dieux ! qu'elle me parut belle !
Qu'elle s'exprimoit tendrement !
Sa maniere étoit nouvelle,
Et l'on rencontroit en elle
Je ne ſçai quel agrément
Qui plaiſoit infiniment.
Pour avoir plus long-tems le plaiſir de l'entendre ;
Voyant que, ſans s'effaroucher,
Cet agréable oiſeau ſe laiſſoit approcher,
J'avançai la main pour le prendre.
Je le tenois déjà quand je ne ſçai quel bruit
Nous effraya tous deux ; l'aimable oiſeau s'enfuit.
Dans les bois après lui j'ai couru tranſportée,
Et, par une route écartée,
Je ſuivois ſon vol avec ſoin,
Soit hazard, ſoit adreſſe,
Malgré ma délicateſſe,
Dieux ! qu'il me fit aller loin !
Enfin n'en pouvant plus, il ſe rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu deſſein ;
Et, folle que je ſuis, j'ai ſi peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon ſein.
O déplorable aventure !
Ce malicieux oiſeau,
Qui m'avoit paru ſi beau,
Change auſſi-tôt de figure :

Devient un affreux ſerpent ;
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait ſa nourriture.
Ainſi, loin de goûter les plaiſirs innocens
Dont ſa trompeuſe voix avoit flatté mes ſens,
Je ſouffrois de cruels ſupplices.
Le traître n'avoit plus ſa premiere douceur,
Et, ſelon ſes divers caprices,
Il troubloit ma raiſon & déchiroit mon cœur.
Par des commencemens ſi rudes,
Voyant que les plaiſirs que je devois avoir
Se changeoient en inquiétudes,
Renonçant tout d'un coup au chimérique eſpoir
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'impoſteur.

CHANSON

*Sur Monſieur l'*ABBÉ TESTU.

L'AVENTURE eſt trop ridicule,
Pour ne la pas faire ſçavoir ;
Il offroit à Dame incrédule
Sa chandelle, & la faiſoit voir.
Sans s'émouvoir, ſans s'émouvoir,
La folette tira ſa mule,
Et la fit ſervir d'éteignoir.

AU lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entr'eux de l'aventure
Du Doyen des Abbés blondins.
Ces Dieux badins, ces Dieux badins,

Au malheur dont vous vous plaignez ;
L'aimable Enfant que vous craignez,
Sans vous n'eût point vu la lumiere :
Mais conſolez-vous-en : lui qui vous rend jaloux,
Un jour ſoumis à votre empire,
Quoi que la gloire en puiſſe dire,
Fera de vos plaiſirs ſon bonheur le plus doux.
Reprenez donc votre arc ; quoi, mon fils, ſeriez-vous
Aux ordres des Deſtins rebelle ?
Songez que vous devez vos ſoins à l'Univers,
Que par vous tout ſe renouvelle ;
Que dans le vaſte ſein des Mers,
Que ſur la Terre & dans les Airs,
La Nature à ſon aide en tout tems vous appelle.
Ah ! s'écria l'Amour, je veux me venger d'elle ;
Contre elle, avec raiſon, je me ſens animé :
Avec de trop grands ſoins cette ingrate a formé
Cet Enfant, ce Rival de ma gloire immortelle.
Concevez-vous quelle eſt ma douleur, mon effroi ?
Il eſt déjà beau comme moi.
Mais, juſqu'où les Mortels portent-ils l'inſolence ?
Sans reſpecter mon pouvoir ni mon rang,
On oſe comparer ſon ſang avec mon ſang :
On fait plus ; ſur le mien il a la préférence.
On ne craint point pour lui la céleſte vengeance ;
Il a dans ſon Ayeul un trop puiſſant appui ;
Quel Dieu pour la valeur, quel Dieu pour la prudence,
Pourroit avec LOUIS diſputer aujourd'hui ?
Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France,
On n'a plus adoré que lui.
De l'Univers, il régle la fortune,
Par un prodige il eſt tout à la fois
Mars, Apollon, Jupiter & Neptune :
Ses bontés, ſes ſoins, ſes exploits,
Font la félicité commune.
Au-delà de lui-même il porte ſon bonheur.

A ſon auguſte Fils lui-même ſert de guide ;
On voit ce Fils brûler d'une héroïque ardeur,
Et de gloire en tout tems avide,
Dans le ſein même de la Paix,
Aux frivoles plaiſirs ne s'arrêter jamais.
Il ſe plaît à la chaſſe, image de la guerre ;
Il ſe plaît à dompter d'indomptables chevaux,
En attendant le jour qu'armé de ſon tonnerre,
Louis, en triomphant du reſte de la Terre,
Fourniſſe à ſa valeur de plus nobles travaux.
Bien que de la beauté vous ſoyez la Déeſſe,
Vous ne lui cauſeriez ni tranſports, ni deſirs.
Heureux & digne Epoux d'une jeune Princeſſe,
Qui mérite tous ſes ſoupirs,
Il ne daigne tourner ſes regards ſur les autres.
A ſes charmes auſſi, quels charmes ſont égaux ?
Elle a les yeux auſſi doux que les vôtres,
Et n'a pas un de vos défauts,
Vénus alors rougit de honte,
Et lançant ſur ſon Fils des regards enflammés.
Quoi donc, dit-elle, à votre compte
Une Mortelle me ſurmonte ?
Eh bien, l'illuſtre Enfant, dont vous vous allarmez,
Près de moi tiendra votre place.
Je veux (& le Deſtin ne m'en dédira pas,)
Que, quoiqu'il diſe ou quoi qu'il faſſe,
On y trouve toujours une nouvelle grace :
Toutes vont par mon ordre accompagner ſes pas.
L'Amour tremble à cette menace ;
Il veut flatter Vénus ; mais Vénus à ces mots
Se jette dans ſon char, & vole vers Paphos.
Dans ſon cœur la colere & la honte s'aſſemble.
Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courrou :
Et comme le chagrin & nous
Ne pouvons demeurer enſemble,
Nous avons réſolu d'abandonner l'Amour
Pour venir faire notre cour

Au beau Prince qui lui reſſemble.
Voilà ce que les Ris & les Jeux m'ont conté.
Ce Prince eſt ſi charmant qu'on les en peut bien croire.
L'Amour eſt aujourd'hui jaloux de ſa beauté ;
Un jour viendra que Mars le ſera de ſa gloire.
Puiſſe-t-il, toujours grand, être toujours heureux.
Puiſſe le juſte Ciel accorder à nos vœux
Pour lui de nombreuſes années.
Qu'il paſſe des Héros les exploits inoüis,
Et qu'un jour, s'il ſe peut, ſes grandes deſtinées
Égalent celles de LOUIS.

MADRIGAL.

TYRAN dont tout ſe plaint, Tyran que tout adore,
Amour, impitoyable Amour,
Donne quelque relâche au mal qui me dévore
Et la nuit & le jour.
Fais, pour me ſoulager, que mon aimable Alcandre
Devienne un peu plus tendre ;
Va porter dans ſon ſein cette bouillante ardeur,
Ces violens tranſports, cette langueur extrême
Dont tu remplis mon triſte cœur
Depuis l'heureux moment qu'il aime.
Ne crains pas que tes ſoins ſoient mal récompenſés :
Mon Alcandre connoît ta puiſſance ſuprême.
Il aime ; mais, hélas ! il n'aime pas aſſez.

BALADE A M. DE POINTY,

Commandant une Galiote nommée la Cruelle, *au Bombardement d'Alger.* 1683.

PREUX Chevalier, ſage & de bon alloi,
Déjà ſçavions par dame Renommée

A qui tes faits donnent assez d'emploi,
Que dans ta Nef loin d'être clos & coi,
Quand sur Alger tomboit Bombe enflammée,
Le fin premier affrontant le danger,
Sur la cruelle as bien fait telle rage,
Que pêle-mêle Africain, Etranger,
Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

DANS ton récit, gaye & fiére, je voi
Notre jeunesse, à vaincre accoutumée,
Aller au feu. Pourtant, comme je croi,
A telle fête on n'est pas sans effroi:
Belle elle étoit, & tu l'as bien chomée:
Du Quesne habile en l'Art de naviger,
Sage en conseils, fameux par son courage,
Dit que par toi chez le More léger,
Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

DE cette Gent sans honneur & sans foi,
Par cet exploit l'audace est réprimée:
Pour la réduire à suivre notre loi,
Besoin sera d'Apôtres comme toi;
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.
On te verra sans doute ravager
Dans autre année, autre infidéle plage,
Dont on dira, comme on le dit d'Alger:
Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

ENVOI.

PEUPLES d'Alger, franchement dites-moi,
De Charles-Quint que mit en desarroi
Votre valeur aussi-bien que l'orage,
Ou de LOUIS qui sçait vous corriger,
Quel est plus grand, plus vaillant & plus sage?
Bien mieux que nous vous en pouvez juger:
Mosquée & Tours gissent sur le rivage.

EPITRE AU ROI.

Sur ſon Voyage de Flandres, pour le Siége de Luxembourg. 22 Avril 1684.

POURQUOI chercher une nouvelle gloire ?
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :
Aſſez d'exploits d'immortelle mémoire
Vous font paſſer les antiques Héros.
Pour vous, grand Roi, pour le bien de la France,
Que reſte-t-il encore à ſouhaiter ?
Vos ſoins chez elle ont remis l'abondance :
Votre valeur, qui pourroit tout dompter,
La rend terrible aux Nations étranges :
Et quelque loin qu'on porte les louanges,
Il n'en eſt point qui vous puiſſe flatter.

A vous chanter nos voix ſont toujours prêtes :
Mais, quand nos Vers à la poſtérité
Pourroient vous peindre auſſi grand que vous êtes ;
Quand de vos loix ils diroient l'équité,
De votre bras les rapides conquêtes,
De votre abord le charme inévitable,
De votre eſprit la noble activité,
Quel en ſeroit pour vous l'utilité ?
Lorſque le vrai paroît peu vraiſemblable ;
Il n'a ſur nous que peu d'autorité.

CES Conquérans qu'eurent Rome & la Gréce,
Ces demi-Dieux ſur cent Lyres chantés,
Ont eu le ſort que trop de gloire laiſſe :
On les a crûs ſervilement flattés.
Tant de vertus qu'en eux l'Hiſtoire aſſemble,
Eſt, diſoit-on, le prix de leurs bienfaits ;

Et ſi vous ſeul, ſous qui l'Univers tremble,
N'euſſiez plus fait qu'ils n'ont tous fait enſemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous aſſure ;
Vous la rendez croyable en l'effaçant.
Un tel ſecours chez la race future
Sera pour vous un ſecours impuiſſant :
Quelques efforts que la nature faſſe
Pour les Héros que ſa main formera,
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

N'allez donc plus expoſer une vie
D'où le bonheur de l'Univers dépend.
Voyez la Paix de tous les biens ſuivie,
Qui dans les bras des plaiſirs vous attend.
Epargnez-nous de mortelles allarmes :
Où courez-vous par la gloire animé ?
Si la victoire a pour vous tant de charmes,
Vous pouvez vaincre ici ſans être armé.
N'appellez point une indigne foibleſſe,
Quelques momens donnés à la tendreſſe :
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.

Mais aux travaux de la fiére Bellone
J'oppoſe envain le repos le plus doux :
Les faux plaiſirs que l'oiſiveté donne,
Ne ſont pas faits pour un Roi comme vous.
Inſtruit du tout, appliqué ſans relâche,
Et toujours grand dans les moindres projets,
Lorſque la Paix aux périls vous arrache,
Une autre gloire à ſon tour vous attache
Et vous immole au bien de vos ſujets.

Ainsi l'on voit le Maître du tonnerre
Diverſement occupé dans les Cieux :

Tantôt vainqueur dans l'inſolente guerre
Qui fit périr les Tyrans furieux ;
Tantôt, veillant au bonheur de la Terre,
Porter par-tout un regard curieux ;
Y rétablir le calme, l'innocence :
Etre de tous, la crainte, l'eſpérance,
Et le plus grand & le meilleur des Dieux.

CRAINT, adoré.... Mais j'entens la victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux.
Que de hauts faits vont groſſir votre Hiſtoire !
Partez ; courez à des deſtins ſi beaux.
Je vois l'Eſpagne aux Traités infidéle
De ſes Pays payer les attentats ;
Je vois vos coups détruire les Etats
Du fier voiſin qui ſoutient ſa querelle ;
Et je vous vois, vainqueur en cent combats,
Donner la Paix, & la rendre éternelle.

BOUTS-RIMÉS, A M. LE DUC DE S. AGNAN,

Sur des Rimes qui couroient alors. 1684.

FAVORI des neuf Sœurs, tu ſçais plaire *omnibus.*
Doux à qui t'eſt ſoumis, fatal à qui te *fâche*,
Tu ſers LOUIS le grand, ſans eſpoir, ſans *relâche* ;
Et de quatre, tu ſçais donner la mort *tribus.*

TU pourrois inſpirer la valeur au plus *lâche* ;
Grand Duc, on voit revivre en toi Gaſton *Phœbus.*
Tu ſçais l'art d'employer noblement ton *quibus.*
A tes propres dépens plus d'un bel eſprit *mâche.*

LE ſort pour toi conſtant t'aime, te rit, *item*
Te deſtine un tréſor ; c'eſt-là le *tu autem*
Qu'un Favori cacha durant une grande *ire*,

Tu peux encore aimer, & faire dire *amo*.
Que ton Hiſtoire un jour fera plaiſir à *lire*,
Si jamais on l'écrit *fideli* *calamo* !

STANCES.

Agréables tranſports qu'un tendre amour inſpire,
Déſirs impatiens, qu'êtes-vous devenus ?
Dans le cœur du Berger pour qui le mien ſoupire,
Je cherche, je vous deſire,
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival eſt abſent, & la nuit qui s'avance
Pour la troiſiéme fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait profité de cette heureuſe abſence.
Avec ſi peu d'impatience,
Hélas ! on n'a guére d'amour !

Il ne ſent plus pour moi ce qu'on ſent quand on aime ;
L'infidéle a paſſé ſous de nouvelles loix.
Il me dit bien encor que ſon mal eſt extrême ;
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le diſoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paiſible indifférence ;
Que l'Amour a changée en de cuiſans ſoucis.
Je ne reconnois plus ſa fatale puiſſance ;
Et, grace à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer ! ah ! diſcours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur :

Amour, redonnez-lui le deſſein de me plaire :
Mais, quoi que l'ingrat puiſſe faire,
Ne ſortez jamais de mon cœur.

CHANSON.

AH ! pourquoi me diſiez-vous
De ne craindre que les Loups ?
Ce n'eſt pas faire aſſez d'éviter leur colére.
Un jeune Berger tendre & beau
Fait plus de tort à mon troupeau
Que les loups n'en pourroient faire.

LE RUISSEAU,

IDYLLE. 1684.

RUISSEAU, nous paroiſſons avoir un même ſort ;
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort :
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre !
Vous vous abandonnez, ſans remords, ſans terreur,
A votre pente naturelle ;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur :
Près de la fin de votre courſe,
Vous êtes plus fort & plus beau
Que vous n'êtes à votre ſource ;
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paiſibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne ſe perd pas ;
Par de délicieux ombrages

Ils embelliſſent vos rivages ;
Sur un ſable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure ;
Mille & mille poiſſons dans votre ſein nourris,
Ne nous attirent point de chagrins, de mépris !
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux !
Taiſez-vous : Ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de paſſions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une
Qui ne traîne après ſoi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune,
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles ſont maîtreſſes,
Mais de ces fatales foibleſſes
La plus à craindre, c'eſt l'Amour.
Ses douceurs mêmes ſont cruelles.
Elles ſont cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaiſirs ne touchent point ſans elles.
Mais des plus forts liens le tems uſe les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou paſſe à des amours nouvelles.
Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de Ruiſſeaux infidéles
Lorſque les ordres abſolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre Ruiſſeau ſe mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppoſe ;
Dans votre ſein il cherche à s'abîmer :
Vous & lui juſques à la Mer
Vous n'êtes qu'une même choſe.
De toutes ſortes d'unions
Que notre vie eſt éloignée !
De trahiſons, d'horreurs & de diſſentions,
Elle eſt toujours accompagnée.

Qu'avez-vous mérité, Ruiſſeau tranquille & doux ;
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour maſquer nos miſéres :
C'eſt lui ſeul qui nous dit que par un juſte choix
Le Ciel mit, en formant les hommes
Les autres Etres ſous leurs loix.
A ne nous point flatter, nous ſommes
Leurs Tyrans plutôt que leurs Rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverſer l'ordre de la Nature
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres ſuprêmes,
Si tout eſt fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce ſouverain pouvoir ?
Que ne regnons-nous ſur nous-mêmes ?
Mais, hélas ! de ſes ſens eſclave malheureux,
L'homme oſe ſe dire le maître
Des animaux, qui ſont peut-être
Plus libres qu'il ne l'eſt, plus doux, plus généreux ;
Et dont la foibleſſe a fait naître
Cet empire inſolent qu'il uſurpe ſur eux.
Mais que fais-je ? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous uſons ?
Ai-je quelque eſpoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaiſons ?
Non, pour l'orgueil & pour les injuſtices
Le cœur humain ſemble être fait.
Tandis qu'on ſe pardonne aiſément tous les vices,
On n'en peut ſouffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;
Les vices n'ont plus de cenſeurs ;
Le monde n'eſt rempli que de lâches flatteurs ;
Sçavoir vivre, c'eſt ſçavoir feindre.
Ruiſſeau, ce n'eſt plus que chez vous

Qu'on trouve encore de la franchiſe !
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre Nature a miſe :
Aucun défaut ne s'y déguiſe ;
Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez tous ;
Auſſi ne conſulte-t-on guére
De vos tranquilles eaux le fidéle criſtal ;
On évite de même un ami trop ſincére :
Ce déplorable goût eſt le goût général.
Les leçons font rougir ; perſonne ne les ſouffre :
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin dans cet horrible gouffre
De miſére & de vanité,
Je me perds ; & plus j'enviſage
La foibleſſe de l'homme & ſa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, Ruiſſeau, courez ; fuyez-nous ; reportez
Vos ondes dans le ſein des Mers d'où vous ſortez ;
Tandis que, pour remplir la dure deſtinée
Où nous ſommes aſſujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hazard nous a donnée
Dans le ſein du néant d'où nous ſommes ſortis.

CHANSON.

A La Cour
Aimer eſt un badinage,
Et l'Amour
N'eſt dangereux qu'au village.
Un Berger,
Si ſa Bergere n'eſt tendre,
Sçait ſe pendre ;
Mais il ne ſçauroit changer.

Et parmi nous, quand les belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit,
On en rit,
Et l'on change auſſi-tôt qu'elles.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

En lui envoyant la Balade qui ſuit. 1684.

MONTAUSIER, dont le cœur ferme, grand & ſincère,
Seul dans un ſiécle corrompu
Poſſéde, connoît & révère
Le vrai mérite & l'antique vertu :
Souffrez qu'en vos mains je dépoſe
Les innocens chagrins de mon cœur irrité.
Hé quoi, peut-on ſouffrir avec tranquillité
Qu'au mépris de ces loix que la tendreſſe impoſe,
L'intérêt ou la vanité
Soit en amour le but qu'on ſe propoſe ?
Mon cœur, de leur pouvoir jaloux,
Ne peut, ſans murmurer, voir qu'on leur ſacrifie
Ce que la vie a de plus doux,
Et même quelquefois la vie.
De-là vient ſon chagrin, de-là vient ſon courroux.
A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous ?
Quel autre, comme vous, de cette erreur commune
A ſauvé ſon cœur aujourd'hui ?
Quel autre, comme vous, a dédaigné l'appui
De ces fiers favoris que la ſeule fortune
Eléve au faîte des grandeurs,
Et que ſuit lâchement une foule importune
D'eſclaves & d'adorateurs ?

Qui, comme vous, enfin, des loix de le conſtance
S'eſt fait d'inviolables loix?
Loin de voir en nous l'indolence
Qui ſuit de près la jouiſſance,
L'hymen n'a rien fait perdre à l'Amour de ſes droits.
Occupé par ces grands & pénibles emplois
Au bonheur de l'Etat, ſi chers, ſi néceſſaires,
Ne vous a-t-on pas vu tendrement allarmé?
Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé?
Et votre ame au-deſſus des ames ordinaires,
Ne garde-t-elle pas toujours
Le triſte ſouvenir de vos tendres amours?
Oui, la mort de l'illuſtre & divine Julie
En vous triomphe tous les jours
Des ſuperbes plaiſirs dont la Cour eſt remplie.
Vous ſeul épris d'un feu durable autant que beau,
Avez porté l'Amour au-delà du tombeau:
Seul auſſi vous pouvez comprendre
Et plaindre les ennuis profonds
Que ſouffre un cœur fidéle & tendre,
Dans un ſiécle où l'amour n'eſt que dans les chanſons.

BALADE.

ACAUTION tous mes amans ſont ſujets.
Cette maxime en ma tête eſt écrite.
Point n'ait de foi pour leurs tourmens ſecrets;
Point auprès d'eux n'ai beſoin d'eau-bénite;
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t'on les mêmes dits
Qu'avant qu'Aſtuce au monde fût venue:
Mais pour d'effets, la mode en eſt perdue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RICHES atours, tables, nombreux valets,

Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amans ſoumis, conſtans, diſcrets,
Il eſt encor, la troupe en eſt petite.
Amour d'un mois eſt amour décrépite.
Amans brutaux ſont les plus applaudis.
Soupirs & pleurs feroient paſſer pour grue.
Faveur eſt dite auſſi-tôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

JEUNES beautés envain tendent filets;
Les Jouvenceaux, cette engeance maudite
Fait bande à part; près des plus doux objets;
D'être indolent chacun ſe félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou ſi parfois un de ces étourdis
A quelques ſoins s'abaiſſe & s'habitue,
Don de merci ſeul il n'a pas en vûe.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

TOUS jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits.
Telle denrée aux folles ſe débitent.
Cœurs de barbons ſont un peu moins coquets.
Quand il fut vieux le diable fut hermite;
Mais rien chez eux à tendreſſe n'invite.
Par maints hivers deſirs ſont refroidis.
Par maux fréquens humeur devient bourrue,
Quand une fois on a tête chenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FILS de Vénus, ſonge à tes intérêts,
Je voi changer l'encens en camoufflets;
Tout eſt perdu ſi ce train continue.
Ramène-nous le ſiécle d'Amadis.
Il t'eſt honteux qu'en Cour d'attraits pourvûe,
Où politeſſe au comble eſt parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

A CAUTION tous ne ſont pas ſujets.
Autre maxime en ma tête eſt écrite ;
Et, pour parler de mes tourmens ſecrets,
Oncques de Cour ne connus l'eau-bénîte.
Si dans maints cœurs probité plus n'habite,
Au mien les faits ſuivent toujours les dits.
Par moi l'Aſtuce au monde n'eſt venue.
D'Amans loyaux ſi la mode eſt perdue,
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

NUL riche atour, nul nombre de valets,
Ne contribue à mon peu de mérite ;
Toujours me tiens au rang des plus diſcrets.
Tant mieux pour moi ſi la troupe eſt petite.
Amour chez moi n'eſt jamais décrépite ;
Et quand les ſots ſont le plus applaudis,
Dûſſai-je en tout paſſer pour une grue,
Faveur ſe cache auſſi-tôt qu'obtenue ;
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

JEUNES beautés, qui tendez vos filets,
Chaſſez bien loin cette engeance maudite
De Jouvenceaux ; quand près des beaux objets
D'être indolent chacun ſe félicite,
Je ſens l'amour ſans faire l'hypocrite,
Et le ſers mieux qu'un de ces étourdis.
Mais ſi pour vous aux ſoins je m'habitue,
Don de merci j'aurai toujours en vûe ;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

QUAND jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits,
Préſent meilleur à Dame on ne débite.
Cœurs de barbons peuvent être coquets.
Le diable eut tort quand il ſe fit hermite.
Si ma perſonne à tendreſſe n'invite,
Mes ſens au moins point ne ſont refroidis.
Par aucun maux mon humeur n'eſt bourrue,
Et peut m'en chaut ſi j'ai tête chenue;
Car j'aime encore comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FILS de Vénus, ſonge à tes intérêts,
Reprends l'encens, & rends les camoufflets.
Accorde à tous que ce train continue;
Nous reverrons le ſiécle d'Amadis.
Et ſi jamais Dame d'attraits pourvue
A m'enflammer ſe trouve parvenue,
Je l'aimerois comme on aimoit jadis.

RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

DUC, plus vaillant que les fiers Paladins
Qui des Géans conquêtoient les armures;
Duc, plus vaillant que n'étoient Grenadins,
Point contre vous ne ſont mes écritures:
Grand tort aurois de blaſonner vos feux.
Hé qui ne ſçait, beau Sire, je vous prie,
Qu'en fait d'Amour & de Chevalerie,
Onçques ne fut plus véritable preux.

Vous pourfendez vous ſeul quatre aſſaſſins ; *
Vous réparez les torts & les injures ;
Feriez encor plus d'amoureux larcins
Que Jouvenceaux à blondes chevelures :
Ce que jadis fit le beau Ténébreux
Près de vos faits n'eſt que badinerie.
D'encombriers vous ſortez ſans féerie.
Oncques ne fut plus véritable preux.

Jamais l'Aurore aux doigts incarnadins
En jours brillans ne change nuits obſcures,
Que cault Amour & Mars aux airs mutins
Vous n'invoquiez pour avoir aventures.
Vous bravez tout ; malgré des ans nombreux,
Qui volontiers empêchent qu'on ne rie,
Avez d'un fils augmenté votre hoirie.
Oncques ne fut plus véritable preux.

ENVOI.

Que puiſſiez-vous, Chevalier valeureux,
En tout combat, en butin amoureux,
Ne vous douloir jamais de tromperie ;
Et qu'à l'envi, chez nos derniers neveux,
Liſant vos faits, hautement on s'écrie,
Oncques ne fut plus véritable preux.

Remarque.

* En 1631, il fut attaqué par quatre Aſſaſſins, il en tua deux, bleſſa mortellement le troiſiéme, & mit le quatriéme en fuite. Le Marquis de Montplaiſir, Lieutenant-de Roi d'Arras, ayant appris cet événement ſingulier, lui envoya un Mouſqueton qui tiroit ſept coups, avec une Balade ſur cette aventure.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

O L'HEUREUX tems, où les fiers Paladins
En toutes parts cherchoient les aventures,
Où, ſans dormir non plus que font Lutins,
Ja n'étoient las de porter leurs armures!
Princes & Rois par vins & confitures
Les régaloient au ſortir des feſtins.
Dame, à bon droit des beaux eſprits chérie,
Qui faites cas des guerriers valeureux,
Eſt-il rien tel qu'Art de Chevalerie?
Fut-il jamais un métier plus heureux?

CES Damoiſels s'ébattoient ès jardins
Bien atournés de pompeuſes vêtures.
Là, plus vermeils qu'on ne peint Chérubins,
Chapeaux de fleurs mis ſur leurs chevelures,
Se déduiſoient en ſuperbes parures,
Riches plumets, toiles d'or, & ſatins.
De les voir tels toute ame étoit ravie,
Tant avoient l'air de gens victorieux.
Dame ſans pair, dites-nous, je vous prie,
Fut-il jamais un métier plus heureux?

S'IL avenoit que felons aſſaſſins
En dur eſtour leur fiſſent des bleſſures,
Ja nul métier n'avoient de Médecins.
Filles de Rois, moult belles créatures,
Qu'on renommoit pour leurs ſçavantes cures,
Sur lits mollets & ſur riches couſſins,
Chacun à part, ſoigneuſes de leur vie,
Les conſolant par devis amoureux,

Rendoient bien-tôt leur perſonne guérie.
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

Moi qui toujours ſurpaſſant maints Blondins
En vrais effets ainſi qu'en écritures,
Ai depuis peu mis au jour deux bambins *
Dont on feroit d'agréables peintures ;
Dans la vigueur qu'on voit en mes allures,
Je veux auſſi, par de nobles deſſeins,
Des ennemis voir la face blêmie,
Et leur livrer un aſſaut vigoureux ;
Puis tôt après retourner vers ma mie.
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

ENVOI.

Que puiſſiez-vous, Dame au cœur généreux,
Voir en honneur toujours votre meſgnie,
Et qu'un ** Germain moult digne de nos vœux,
Se trouve un peu revêtu d'Abbaye
De bon rapport, commode & bien nombreux,
Si que mîtré, content & glorieux,
En tel déduit quelquefois il s'écrie :
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

Remarque.

* Le Duc de S. Aignan avoit épouſé en ſecondes nôces Françoiſe Geré de Lucé, dont il eut deux fils ; l'aîné a été Evêque de Bauvais, & le ſecond eſt devenu Duc de S. Agnan après le Duc de Beauviliers fils du premier lit.

** L'Abbé de la Garde.

CHANSON.

LE cœur tout déchiré par un ſecret martyre
Je ne demande point, Amour,
Que ſous ton tyrannique empire
L'inſenſible Tircis s'engage quelque jour.
Pour punir ſon ame orgueilleuſe
De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits,
N'arme point contre lui ta main victorieuſe :
Sa tendreſſe pour moi ſeroit plus dangéreuſe
Que tous les maux que tu me fais.

RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

LOs immortel, que par fait héroïque
Chevalerie en tous lieux acquéroit,
Vous fait aimer ce tems hyperbolique :
Quand eſt de moi, ce qui plus m'en plairoit,
Ce n'eſt combat, vêture magnifique,
Tournois fameux, mais bien l'amour antique
Dont triſte mort ſeule voyoit le bout.
Bon Chevalier que tout craint & révère,
Ainſi le monde en ſentiment différe :
Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout, l'autre mélancolique,
D'Arlequin même en mille ans ne riroit :
L'un pour jouer fait devenir étique.
Son train & lui ; l'autre ne troqueroit
Pour mine d'or ſa verve Poëtique :

L'un de tout œuvre entreprend la critique,
Et fait ſouvent conte à dormir débout :
L'autre à ſon gré réglant le miniſtère,
De ſe régler ne s'embarraſſe guère :
Opinion chez les hommes fait tout.

Espoir de gain fait faire aux flots la nique ;
Déſir de gloire en périlleux endroit
Conduit Guerriers ; Nature pacifique
Aux Magiſtrats met en tête le droit.
Ambition fait que le coffre on pique ;
Vanité fait que Philoſophe explique
Comment tout vient, en quoi tout ſe réſout.
Chaque Mortel, coëffé de ſa chimére,
Croit à par ſoi que mieux on ne peut faire :
Opinion chez les hommes fait tout.

Non moins diverſe en chaque république
Eſt la coûtume ; ici punir on voit
Sœur avec qui ſon frere prévarique,
Et la Perſane en ſon lit le reçoit :
Germains font cas de la liqueur bachique,
Le Muſulman en défend la pratique :
Subtil larcin Lacédémone abſout ;
Ou le Soleil monte ſur l'Hémiſphère
Par pitié le fils meurtrit ſon pere :
Opinion chez les hommes fait tout.

ENVOI.

Duc, dont le los vole du ſein Perſique
Juſqu'où Phœbus finit ſon tour oblique,
De mon Germain point ne ſçavez le goût.
Groſſe Abbaye à la mitre il préfére.
Trop lourd, dit-il, eſt ſacré caractère.
Opinion chez les hommes fait tout.

RÉPONSE DU DUC DE S. AGNAN.

1684.

OUI, je l'ai dit ſans hyperbole,
Vous écrivez d'un air qui par-tout eſt vainqueur.
Je veux bien confeſſer qu'il me reſte du cœur ;
Mais je demeure ſans parole.

RÉPONSE
AU MADRIGAL DU DUC DE S. AGNAN.

QUAND vous me cédez la victoire,
Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire.
De votre Madrigal tout le monde eſt charmé.
Eſt-ce ainſi d'un combat qu'on céde l'avantage,
Qu'on ſe dit vaincu, déſarmé ?
On connoît bien qu'à ce langage
Vous n'êtes pas accoutumé.

RONDEAU REDOUBLÉ
A M. LE DUC DE S. AIGNAN.

Sur la guériſon de la Fiévre carte.

SANS dégaîner & ſans monter Moreau,
Mettez à fin périlleuſe aventure :
Onc Chevalier ne fit exploit plus beau ;
Contre vous-même en ferois la gageure.

QUOI ! de félonne & laide créature,
Fiévre qui ſçait ouvrir l'huis du tombeau,
Sçavez en bref faire des confitures
Sans dégaîner, & ſans monter Moreau !

VAINCRE pour vous n'eſt pas un fait nouveau ;
Ne gît, beau Sire, en ce point l'encloueure.
Dès votre Avril, comme Hercule au Berceau,
Mettez à fin périlleuſe aventure.

MAIS qu'en combat, où rien ne ſert armure,
Où rien ne ſert qu'on ait féé la peau,
Ayez dompté qui dompte la nature !
Onc Chevalier ne fit exploit ſi beau.

CI vous verront encor faire Rondeau,
Fendre Géans du chef à la ceinture,
Faire de vous plus d'un vivant tableau :
Contre vous-même en ferois la gageure.

OR de mes vœux ſi le deſtin a cure,
Point n'entrerez dans le fatal bateau
Qu'un ſiécle n'ait accompli ſa meſure ;
Point ne ſerez ſans amours, ſans pipeau,
Sans dégaîner.

RÉPONSE

DE M. DE LOSMES DE MONTCHENAY,

A la Balade, A caution, &c.

OUI, j'en conviens, charmante Deshoulières ;
Mais ſi chaque beauté poſſédoit vos lumières,
On reverroit bien-tôt le ſiécle d'Amadis.

Le bon goût, la délicateſſe,
Le ſçavoir & la politeſſe,
Régnent par-tout dans vos écrits.
Si, comme vous, toutes nos Dames
Avoient l'art de toucher les ames,
On aimeroit bien-tôt comme on aimoit jadis.

BALADE DE M. DU PERRIER,

Sur le même Sujet. 1684.

VOus remettrez la Balade en honneur
Par vers dorés d'inimitable ſtile ;
Ja grand beſoin avoir de ce bonheur
Le vieil Phœbus à la barbe ſtérile,
Qu'eſprit accord, fin, poil, gracieux,
Refaçonnât ſes beautés ſurannées :
Refaire ainſi fleurir roſes fannées !
A mon avis on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux Seigneur
D'un air ſi gent, ſi noble & ſi facile,
Qu'atournement de ſcience graigneur
Ne ſçait avoir la Muſe plus habile :
Votre parler eſt le parler des Dieux ;
En tous propos libres & point gênées,
Dans vos devis les Graces ſemblent nées.
A mon avis on ne peut faire mieux.

Du los d'Amour vous ſçavez la teneur,
Le parangon, l'agréable & l'utile :
Aupres de vous n'eſt ſi beau raiſonneur
Qui ne ſe crût la verve peu ſubtile :
Friſques, galans, enjoués, ſérieux,
pour naviger aux iſles fortunées,

Font de vos dits leurs leçons rafinées ;
A mon avis on ne peut faire mieux.

ENVOI.

DEs ſens charmés le doux empoiſonneur,
De la raiſon l'aimable ſuborneur
Tiendra de vous l'heur de ſes deſtinées :
Aux dévoyés à toute l'heur, en tous lieux,
Prêchez toujours ſes loix bien ordonnées.
A mon avis on ne peut faire mieux.

AUTRE BALADE.

DE MONSIEUR DU PERRIER,

Sur le même Sujet. 1684.

QUELLE muſette, ou quel tendre pipeau
Peut égaler les accens de Climéne ;
Bien elle fait & Balade & Rondeau ;
Chants qui ſoudain me feroient perdre haleine :
Ce qui me met dans une étrange peine ;
Car elle veut qu'aujourd'hui je l'étrenne
D'une Balade, air plaiſant, quoique vieux :
Mais, peu ſçavant en pareille harmonie,
Je lui réponds : Noble Dame aux doux yeux,
Point on ne doit contraindre ſon génie.

TEL que, preſſé d'un pénible fardeau ;
Le grand Jupin fit, pour la Gent humaine,
Par rudes coups, ſortir de ſon cerveau
Docte Déeſſe, & des Arts Mere & Reine ;
Pourrai-je bien, pour l'aimable Sirène
Qui m'a charmé, produire de ma veine
Chants auſſi doux que ſes chants gracieux ;

Non,

Non, de l'oſer ſeroit pure manie.
Le jeune Icare ainſi tomba des Cieux.
Point on ne doit contraindre ſon génie.

SUR Hélicon, où maint ſçavant troupeau
Sous verds lauriers à pas lents ſe proméne,
Et vient puiſer feu divin dans cette eau,
Que d'un cheval fit ruade ſoudaine
Jaillir d'un roc, & nommer Hipocrène,
Phœbus départ de ſon docte domaine
Trompettes, Luths, Pipeaux délicieux:
Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie,
Et dit à tous ce vers ſentencieux:
Point on ne doit contraindre ſon génie.

BIEN qu'en faveur de mon doux chalumeau
De beaux eſprits fameuſe Quarantaine
Ait décidé d'un prix rare & nouveau,
Quand de LOUIS (qu'Alger, Tunis & Gêne,
Virent punir entrepriſe trop vaine)
J'eus publié puiſſance ſouveraine,
Maintien, témoin qu'il eſt du ſang des Dieux,
Valeur, clémence & ſageſſe infinie;
Lyre & Clairon me duiſent encor mieux:
Point on ne doit contraindre ſon génie.

ENVOI.

VOILA pourtant Balade ronde & pleine:
Reçois-la bien, Dame qui ſur la Seine
Fais ouïr chant, enjoué, ſérieux,
Tendre, héroïque, & digne d'Uranie.
Quand eſt de moi, je publie en tous lieux:
Point on ne doit contraindre ſon génie.

RÉPONSE DE M. PAVILLON

A la Balade, A caution, &c.

DANS les ſiécles paſſés, quand l'amoureuſe flâme
Avec quelque vivacité
Preſſoit une jeune Beauté,
L'Amant qui lui plaiſoit en faiſoit une femme.
C'eſt ainſi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.
D'une maniére ſi commode
Nous n'avons pas perdu la mode.
On aime encor comme on aimoit jadis.

LE beau ſexe autrefois pour la galanterie
Prenoit la fine fleur de la Chevalerie.
Il lui falloit des Paladins.
Aujourd'hui ce n'eſt pas de même.
Il met tout en uſage, & juſqu'aux Baladins.
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

NOS peres, qui vivoient dans un ſiécle peu fin,
Ne vouloient qu'amour & ſimpleſſe;
Et, ſur le fait de la tendreſſe,
Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à ſe ſatisfaire;
Et ſans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire.
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

JADIS du moment qu'une Belle
Avoit ſubi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enrager de ſon choix,
Il falloit qu'elle fût fidelle.
A préſent on fait grace à leurs divins attraits.

Les femmes, ſur cette matiere,
Ayant indulgence pleniere,
En uſent toutes de maniere,
Qu'on aime plus que l'on aima jadis.

Au bon vieux tems, Dieux! quels ſupplices!
L'Amour ne trouvoit que rigueur;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de ſervices:
Aujourd'hui; nul envain ne paroît enflammé:
On n'attend point la récompenſe
D'une triſte perſévérance
On eſt payé comptant, & ſouvent par avance.
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triſte eſclavage
D'un honneur ſottement placé,
Un pauvre cœur au tems paſſé
Etoit, à la fleur de ſon âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage:
Nous ſommes aujourd'hui ſous de plus douces loix;
Nous ſuivons nos deſirs, &, ſans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, vit avec ſa chacune.
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche;
Par tout en liberté l'on compte ſes raiſons;
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche;
Et l'amour eſt enfin de toutes les ſaiſons:
Chacun en prend ſans ſe contraindre;
Et je ne vois que les Maris
Qui puiſſent juſtement ſe plaindre
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis.

Vivez heureux, Sujet de l'amoureux Empire;
Dans ces jours fortunés où tout vous eſt permis,
Suivez les mouvemens que le tems vous inſpire,

Et ſoyez à l'Amour ſans réſerve ſoumis.
Et vous, jeunes Beautés, il eſt de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis :
Commencez chaque jour quelque galante hiſtoire ;
Et par le nombre enfin de vos tendres amis,
Confondez les rêveurs qui veulent faire croire
Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

ODE AU ROI,

Sur la venue du Doge de Gênes. 1685.

LE croiras-tu, LOUIS ? A ta gloire attentive,
Pour t'immortaliſer j'ai voulu mille fois
Te chanter couronné de laurier & d'olive,
Et mille fois ma lyre a langui ſous mes doigts.
Un Héros au-deſſus des Héros de la Fable,
Eſt un écueil pour moi terrible, redoutable,
Contre qui cent rochers à mes yeux ont briſé.
Oui, depuis que tu cours de victoire en victoire,
Le Dieu qui des grands noms fait durer la mémoire
Se ſeroit lui-même épuiſé

REJETTE donc, grand Roi, ſur une juſte crainte
Ma lenteur à parler de tes faits inoüis.
Impoſons-nous, diſois-je, une ſage contrainte ;
N'immolons point ma gloire à celle de LOUIS :
Que dirois-je, en chantant ſa valeur triomphante,
Dont aux ſiécles futurs plus d'une main ſçavante
Avant moi n'ait tracé de fidéles tableaux ?
Mais à quoi mon eſprit ſe laiſſe-t-il ſurprendre ?
Quelle erreur ! ah ! de Toi ne doit-on pas attendre
Toujours des miracles nouveaux ?

DU formidable Rhin le merveilleux paſſage,
En dix jours la Comté priſe au fort des hivers,

L'Algérien forcé de rompre l'eſclavage
Des Chrétiens gémiſſans ſous le poids de ſes fers,
Luxembourg aſſervi ſous cette loi commune,
Sembloient avoir pour toi fatigué la fortune :
On ne concevoit rien de plus beau, de plus doux :
Cependant dans les murs de ton fameux Verſailles,
Tu vois, plus grand encor qu'au milieu des batailles,
Des Souverains à tes genoux.

Ah ! que d'étonnement, de déſeſpoir, d'envie,
Ce grand événement jettera dans les cœurs
De tant de Rois jaloux de l'éclat de ta vie !
De combien voudroient-ils payer de tels honneurs ?
Mais leurs ſouhaits ſont vains ; ces éclatantes marques
N'illuſtrerons jamais le nom de ces Monarques
Grand par le titre ſeul dont ils ſont revêtus.
Toi qui pour un Héros as tout ce qu'on demande,
Toi qui les paſſes tous, il faut que le Ciel rende
Ta gloire égale à tes vertus.

Tel dans un ſiécle heureux on vit regner Auguſte :
Son nom fut adoré de cent peuples divers ;
Il étoit, comme Toi, ſage, intrépide, juſte ;
Et tu fais, comme lui, trembler tout l'Univers :
Comme Toi triomphant ſur la terre & ſur l'onde,
Lui-même ſe vainquit, donna la paix au monde,
Cultiva les beaux Arts, fit revivre les Loix :
Maître de tous les cœurs dans ſa ſuperbe ville,
Au milieu d'une Cour magnifique & tranquille
A ſes genoux il vit des Rois.

Abondante en amis, plus abondante encore
En honneurs, en tréſors, en vaiſſeaux, en guerriers;
Gênes, juſqu'au Rivage où ſe léve l'Aurore,
Fit redouter ſon nom & cueillit des Lauriers :
Ce fertile pays, ſource de tant de haines,
Où regna le beau ſang qui coule dans tes veines,
Naples a vu ſes champs par ſon or envahis ;

Et de ſa ſage Ville épouſe de Neptune,
Ses efforts auroient pu renverſer la fortune,
Si le ſort ne les eût trahis.

Fiére encore aujourd'hui de plus d'un juſte éloge
Que des ſiécles paſſés ſa gloire a mérité,
Son Sénat refuſoit de t'envoyer ſon Doge,
Implorer le pardon de ſa témérité :
Mais l'affreux ſouvenir de l'état déplorable
Où n'aguère la mit ton courroux redoutable,
A forcé ſon orgueil à ne plus conteſter ;
Certaine que tu peux ce qu'on te voit réſoudre,
Elle craint que ta main ne reprenne la foudre
A qui rien ne peut réſiſter.

Quelle gloire pour Toi ! quel plaiſir pour la France,
De venger aujourd'hi ſur ces ambitieux
Les divers attentats qu'avec tant d'inſolence
Leurs peres ont formé contre tes grands Ayeux,
Accoutumés à voir leur audace impunie,
Ces peuples n'employoient leurs tréſors, leur génie;
Qu'à te faire par-tout de nouveaux ennemis :
Ils penſoient t'accabler ſous le faix des intrigues,
Et n'ont fait que remplir par d'impuiſſantes brigues
Ce que les Deſtins t'ont promis.

Ainsi, quand des hivers les terribles orages
Contraignent un grand fleuve à ſortir de ſes bords ;
De ce fleuve irrité, fameux par ſes ravages,
On croit par une digue arrêter les efforts :
Mais bien loin que ſon onde à ce frein s'accoûtume,
Sa colére s'accroît, il mugit, il écume,
Il renverſe demain ce qu'il laiſſe aujourd'hui ;
Et plus fort que la digue à ſon cours oppoſée,
Elle n'eſt, ſur la rive où l'on l'avoit poſée,
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

NON content de venger tes Ayeux & ta gloire,
Tu domptes l'héréſie : elle expire a tes yeux :
Tu fais de ſon débris ta plus chère victoire,
Ardent à ſoutenir la querelle des Cieux.
Tu le dois : leurs faveurs diverſes, continues,
Jamais ſur les Mortels ne furent répandues
Si libéralement qu'elles le ſont ſur Toi :
Quoi que le diadême ait de grand, d'agréable,
Des préſens dont aux Cieux on te voit redevable,
Le moindre eſt de t'avoir fait le Roi.

MAIS le Doge paroît : que Gênes la ſuperbe
Eſt un charmant ſpectacle attachée à ton char !
Confuſe d'avoir vu ſes tours plus bas que l'herbe,
Elle n'oſe ſur toi porter un ſeul regard.
Ton grand cœur eſt touché des ſoupirs qu'elle pouſſe;
Tu rendras, je le vois, ſa fortune plus douce :
Mille fois tes bontés ont borné tes exploits.
Tu verrois l'Univers ſoumis à ta puiſſance,
Si depuis vingt moiſſons, de ta ſeule clémence
Tu n'avois écouté la voix.

SONGE D'IRIS.

QUE tu reviens diligemment :
Ne ceſſeras-tu point, impatiente Aurore
De courir après un amant ?
Non, je te parle vainement,
Demain tu reviendras encore :
Laſſe de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce Chaſſeur qui fait moins de compte
De la folle ardeur qui te dompte
Que de la dépouille d'un Ours.

Tu n'es pas la ſeule Déeſſe
Que l'Amour a forcé à recevoir ſa loi ;
Diane & Vénus, comme toi,
Pour de ſimples Mortels ont eu de la tendreſſe :
Mais enfin, ſi leurs cœurs ſe ſont laiſſés charmer,
Leurs Amans ont brûlé pour elles :
Toi ſeule, entre les immortelles :
N'as jamais pu te faire aimer.

Pour ſauver l'honneur de tes charmes,
Les Muſes, ces ſçavantes Sœurs,
Nous ont impoſé ſur les larmes
Qu'au ſortir de ton lit tu répands ſur les fleurs.
Ce n'eſt point ton fils mort qui cauſe tes douleurs ;
Un trait plus cuiſant t'a bleſſée :
Le mépris que Céphale a fait de tes faveurs,
Toujours préſent à ta penſée,
Eſt-ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime :
Elle dit, que l'éclat vermeil,
Dont on voit l'Orient ſe peindre à ton réveil,
Vient des roſes que ta main ſéme
Dans la carriere du Soleil.
Quel conte ! Si le Soleil prend la couleur des roſes
Lorſque tu viens ouvrir la barriere du jour,
C'eſt que le Ciel, qui voit la honte où tu t'expoſes,
Rougit pour toi de ton amour.

Dans quelque autre Mortel, plus galant que Céphale,
Que n'as-tu trouvé des appas ?
Il eût moins façonné ſur la foi conjugale.
Ordinairement ici bas
La plus belle épouſe n'eſt pas
Une dangéreuſe rivale.
Contente entre ſes bras de ton heureux deſtin,

Tu n'aurois pas des Mers où le Soleil ſe plonge,
Fait ſortir ſon char ſi matin ;
Et j'aurois achevé mon ſonge.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agréable.
Je croyois être, hélas ! dans un charmant ſéjour,
Où ſur un verd gazon de cent larcins coupable,
Je voyois à mes pieds l'Amant le plus aimable,
Le plus plein de reſpect, & le plus plein d'amour.
Le ſommeil me rendoit, ce me ſemble, moins fiére;
Et, quand ton vif éclat a frappé ma paupiére,
Il juroit de m'aimer juſqu'à ſon dernier jour.
Pour la perte d'une chimére
Ne me reproche point que je fais trop de bruit ;
Je ſçai que la raiſon conduit
A ne regretter point, ou ne regretter guère
Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.
Mais réflexion importune !
Où trouve-t-on des biens certains
Que rien n'arrache de nos mains ?
Et ceux de la Nature, & ceux de la Fortune,
Que ſont-ils, que des ſonges vains ?
Tout le tems qu'un beau ſonge dure,
Si nous ſommes auſſi contens
Des biens que nous devons à ſa douce impoſture,
Que s'ils étoient vrais & conſtans,
Peut-on les perdre ſans murmure ?
Hélas ! n'eſt-ce donc point une heureuſe aventure,
Pour qui laiſſe au devoir conduire tous ſes pas,
De pouvoir, ſans bleſſer la vertu la plus pure,
Ecouter ſur un lit de fleurs & de verdure
Un Amant qui ne déplaît pas ?
A ces mots, ſon dépit ceſſant d'être le maître,
La jeune Iris ſe tut, pouſſa de longs ſoupirs,
Rougit, & ſe livra peut-être
A de dangereux ſouvenirs.

A M. TURGOT DE SAINT CLAIR.

MADRIGAL.

MINISTRE de Thémis, dont la rare prudence
Du dédale des Loix démêle les détours,
Et chez qui la foible innocence
Rencontre un prompt & sûr secours:
Qu'il est doux à mon cœur que le trône s'explique
Contre les plus tendres amours,
Dont à la honte de nos jours
Presque tout le monde se pique!
Par-là d'une orgueilleuse & mordante critique,
Je ne sentirai point le dangereux pouvoir.
Oui, puisque vous louez l'horreur que je fais voir
Des vices où le siécle abonde,
On n'osera blâmer mon juste emportement.
Illustre SAINT CLAIR, dans le monde
Qui ne sçait de quel poids est votre sentiment?

AU ROI,

Sur la Révocation de l'Edit de Nantes. 1685.

L'ERREUR féconde en attentats,
Qui traînoit la discorde & l'orgueil à sa suite,
Ne répand plus enfin dans tes vastes Etats
Le poison dont l'arma l'enfer qui l'a produite;
Ta piété, grand Roi, pour jamais l'a détruite.
Quelle Hydre viens-tu d'étouffer?
Envain tes grands Ayeux oférent la combattre,
Ces Héros ne purent abattre

Le Monſtre dont ſans peine on te voit triompher.
Par combien de forfaits, de batailles, de ſiéges,
Son orgueil s'eſt-il ſignalé ?
Que d'Autels ont ſenti ſes fureurs ſacriléges !
Le Trône où l'on te voit en fut même ébranlé.
Tu le ſçais, & tes ſoins toujours prompts, toujours ſages,
Préſervent nos neveux d'un déſaſtre pareil
Tu finis les diſcords qui formoient ſes orages.
Ainſi voyons-nous le Soleil,
Pour faire de beaux jours, diſſiper les nuages.
Le plus rudes ſentier ſous tes pas s'applanit.
Prince heureux, les deſtins ſont pour toi ſans caprice.
Contre une Hydre indomptée un ſeul ordre ſuffit.
A ta voix ſont tombés les nombreux édifices
Où ſe nourriſſoient ſes fureurs :
A ta voix elle rentre en ce gouffre d'horreurs
Deſtiné pour punir les vices.
A de ſi grands ſuccès tout le Ciel applaudit ;
De longs gémiſſemens l'Abîme retentit ;
Que d'ames à ton ſecours dérobe à ſes ſupplices ?
Ah ! pour ſauver ton peuple, & pour venger la foi,
Ce que tu viens de faire eſt au-deſſus de l'homme.
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaiſſe ; il n'eſt plus d'aſſez grands noms pour toi.
Mais dans les bras de ta victoire
Plains-toi de ton bonheur, crains l'excès de ta gloire.
Vois le ſort qu'à ton peuple elle va préparer.
Ta main puiſſante & ſecourable
Tire ce peuple aimé d'une erreur déplorable,
Et par une autre erreur tu le vas égarer.
Inſtruit par cent & cent exemples
Qu'à de moindres Mortels on a bâti des Temples,
Contre ta modeſtie on oſe murmurer.
Oui, ſi ta piété n'y mettoit des obſtacles,
Tes jours fertiles en miracles
Nous forceroient à t'adorer.

EPITRE CHAGRINE

A Mademoiſelle DE LA CHARCE. 1685.

EH bien ! quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?
M'eſt venu demander avec un fier ſourire
Un jeune Seigneur qu'on peut dire
Auſſi beau que l'Amour, auſſi traître que lui.
Vous gardez un profond ſilence,
A-t-il repris, jurant à demi-bas !
Eſt-ce que vous ne daignez pas,
De ce que vous penſez, me faire confidence ?
Je n'en ſuis pas peut-être aſſez digne. A ces mots,
Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

Quel diſcours pouvois-je lui faire,
Moi, qui dans ce même moment
Repaſſois dans ma tête avec étonnement
De la nouvelle Cour la conduite ordinaire ?
M'auroit-il jamais pardonné
La peinture vive & ſincère
De cent vices auſquels il s'eſt abandonné ?
Non ; contre moi le dépit, la colère,
Le chagrin, tout auroit agi.
Mais, quoique mes diſcours euſſent pu lui déplaire,
Son front n'en auroit pas rougi.
Je ſçai de ſes pareils juſqu'où l'audace monte :
A tout ce qui leur plaît oſent-ils s'emporter ?
Loin d'en avoir la moindre honte,
Eux-mêmes vont en plaiſanter.

De leurs déréglemens, Hiſtoriens fideles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.

On diroit, à les voir, traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'eſt point pour eux que ſont faites les loix,
Tant ils ont de mépris pour elles !

Avec gens ſans mérite & du rang le plus bas,
Ils ſont volontiers connoiſſance :
Mais auſſi quels égards, & quelle déférence
Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !
Ils ſont oublier leur naiſſance
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Daignent-ils nous rendre viſite ?
Le plus ombrageux des époux
N'en ſçauroit devenir jaloux.
Ce n'eſt point pour notre mérite :
Leurs yeux n'en trouvent point en nous.
Ce n'eſt que pour parler de leur gain, de leur perte ;
Se dire que d'un vin qui les charmera tous,
On a fait une heureuſe & ſûre découverte ;
Se montrer quelques billets doux ;
Se bandiner dans une chaiſe ;
Faire tous leurs trocs à leur aiſe,
Et ſe donner des rendez-vous.

Si par un pur hazard quelqu'un d'entr'eux s'aviſe
D'avoir des ſentimens tendres, reſpectueux,
Tout le reſte s'en formaliſe.
Il n'eſt, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui faſſe, horreurs qu'on ne lui diſe ;
Et l'on fait tant qu'enfin il n'oſe être amoureux.

Cauſer une heure avec des femmes,
Leur préſenter la main, parler de leurs attraits,
Entre les jeunes gens ſont des crimes infâmes
Qu'ils ne ſe pardonnent jamais.

Ou ſont ces cœurs galans ? où ſont ces ames fiéres !
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Buſſys,
Les Guiſes & les Baſſompierres ?
S'il reſte encor quelques ſoucis
Lorſque de l'Achéron on a traverſé l'Onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui ſe paſſe en ce monde ?
Que n'y peuvent-ils revenir !
Par leurs bons exemples, peut-être,
On verroit la tendreſſe & le reſpect renaître,
Que la débauche a ſçu bannir ;
Mais des Deſtins impitoyables
Les Arrêts ſont irrévocables :
Qui paſſe l'Acheron ne le repaſſe plus :
Rien ne ramenera l'uſage
D'être galant, fidéle, ſage.
Les jeunes gens pour jamais ſont perdus.

A BIEN conſidérer les choſes,
On a tort de ſe plaindre d'eux :
De leurs déréglemens honteux
Nous ſommes les uniques cauſes.

POURQUOI leur permettre d'avoir
Ces impertinens caractères ?
Que ne les tenons-nous, comme faiſoient nos meres,
Dans le reſpect, dans le devoir ?
Avoient-elles plus de pouvoir,
Plus de beauté que nous, plus d'eſprit, plus d'adreſſe ?
Ah ! pouvons-nous penſer au tems de leur jeuneſſe
Et ſans honte & ſans déſeſpoir ?
Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable :
L'eſprit, le reſpect & l'amour

Y répandoient ſur-tout un charme inexplicable.
Les innocens plaiſirs, par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les ſoirs s'y trouvoient en foule;
Et les tranſports & les deſirs,
Sans le ſecours de l'eſpérance,
A ce qu'on dit, prenoit naiſſance
Au milieu de tous ces plaiſirs.

CET heureux tems n'eſt plus; un autre a pris ſa place.
Les jeunes gens portent l'audace
Juſques à la brutalité.
Quand ils ne nous font pas une incivilité,
Il ſemble qu'ils nous faſſent grace.
Mais, me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on faſſe?
Si ce déſordre n'eſt ſouffert,
Regardez quel ſort nous menace;
Nos maiſons ſeront un déſert:
Il eſt vrai. Mais ſçachez que lorſqu'on les en chaſſe,
Ce n'eſt que du bruit que l'on perd.
Eſt-ce un ſi grand malheur de voir ſa chambre vuide
De médiſans, de jeunes foux,
D'inſipides railleurs qui n'ont rien de ſolide
Que le mépris qu'ils ont pour nous?

OUI, par nos indignes manières
Ils ont droit de nous mépriſer.
Si nous étions plus ſages & plus fiéres,
On les verroit en mieux uſer.
Mais inutilement on traite ces matières;
On y perd ſa peine & ſon tems:
Aux dépens de ſa gloire on cherche des Amans.

QU'IMPORTE que leurs cœurs ſoient ſans délicateſſe,
Sans ardeur, ſans ſincérité?
On les quitte de ſoins & de fidélité,
De reſpect & de politeſſe;

On ne leur donne pas le tems de ſouhaiter
Ce qu'au moins par des pleurs, des ſoins, des complaiſances,
On devroit leur faire acheter.
On les gâte. On leur fait de honteuſes avances
Qui ne font que les dégoûter.

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connoît point cette foule importune
Qui ſuit ici nos demi-Dieux;
Ne vous plaignez jamais de votre deſtinée.
Il vaut mieux mille & mille fois,
Avec vos rochers & vos bois,
S'entretenir toute l'année,
Que de paſſer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes.
Des ours & des ſerpens de vos ſombres retraites
Le comerce eſt moins dangereux.

A MADAME * * *

En lui envoyant des Fiches.

MADRIGAL.

Ces marques, adorable Brune,
Sont faites pour compter
La perte ou le profit qu'envoye la Fortune
A ceux qui par le jeu ſe laiſſent enchanter.
Si ſelon mes ſouhaits elle veut vous traiter,
Si vous gagnez avec ces Fiches,
Autant de louis aux Joueurs
Que vos beaux yeux gagnent des cœurs,
Nos plus fameux Monopoleurs
Près de vous ne ſeront pas riches.

LOUIS.

EGLOGUE. 1685.

DANS les vaſtes jardins de ce charmant Palais
Que le Zéphir, les Nayades & Flore
Ont réſolu de ne quitter jamais,
Iris & Célimène, au lever de l'Aurore,
Chantoient ainſi LOUIS ſous un ombrage épais.

CELIMENE.

ADMIREZ cet amas ſuperbe
D'eaux, de marbres & d'or, qui brillent à nos yeux,
Et de l'antiquité ces reſtes précieux.
Cette terre où n'aguère à peine croiſſoit l'herbe,
Qu'humectoit ſeulement l'eau qui tombe des cieux,
Par le pouvoir d'un Prince en tout ſemblable aux Dieux,
Renferme dans ſon ſein mille & mille Nayades,
Se pare des plus belles fleurs;
Et pour elle Pomone & les Hamadriades
Sont prodigues de leurs faveurs.
LOUIS; plus grand qu'on ne figure
Le Dieu qui préſide aux combats,
De cent peuples vaincus augmente ſes Etats;
Mais il eſt dans ces lieux vainqueur de la Nature.

IRIS.

PAR ſes rares vertus vos yeux ſont éblouis:
Il faut en parler pour vous plaire.
On vous voit, quoiqu'on puiſſe faire,
Revenir toujours à LOUIS.

CELIMENE.

D'UN ſi juſte penchant bien loin de me défendre,

Je fais gloire de l'avouer :
Iris, il eſt plus fort qu'on ne le peut comprendre.
Mon plus doux plaiſir eſt d'entendre
Louer ce Conquérant par qui ſçait bien louer.
Malgré moi, ne pouvant le ſuivre
Dans ſes prompts & fameux exploits,
Je ne puis me réſoudre à vivre
Inutile au plus grand des Rois.
D'une noble audace animée,
A ſa gloire en ſecret je conſacrai mes jours ;
Et pour faire en tous lieux voler ſa renommée,
Des neuf ſçavantes Sœurs j'implorai le ſecours.
Iris, pour ces ſoins héroïques
Je négligeai les autres ſoins ;
Mes infortunes domeſtiques
En ſont de fidéles témoins.

IRIS.

Le beau zèle qui vous anime
Vous empêche de voir quels périls vous courez :
Vos veilles, vos tranſports vous rendent la victime
De ce Roi que vous adorez.

CELIMENE.

Eh ; que fais-je pour lui que l'Univers ne faſſe ?
Depuis les climats où la glace
Enchaîne la fureur des Mers,
Juſques dans les climats où l'ardeur eſt extrême,
Eſt-il un peuple qui ne l'aime,
Et qui n'ait pas ſur lui toujours les yeux ouverts ?

IRIS.

Je le ſçai ; cependant ſi vous vouliez m'en croire....

CELIMENE.

Ah ! changez de diſcours ; vos ſoins ſont ſuperflus.

Avec moi célébrez ſa gloire,
Ou je ne vous écoute plus.

IRIS.

Eh bien! de ſes hauts faits rappellons la mémoire.
Qu'ils ſont beaux! qu'ils ſont éclatans!
Il a plus d'une fois foudroyé les Titans.
Sa piété remporte une pleine victoire
Sur un monſtre orgueilleux que reſpectoit le Tems.
Il n'eſt pour lui rien d'impoſſible:
Mais il eſt plus charmant encor qu'il n'eſt terrible;
Et jamais ſon abord n'a fait de mécontens.

CELIMENE.

Il ſe laiſſe attendrir: que ſans crainte on ſe plaigne;
Tous les malheureux ſont oüis.
Quel bonheur d'être né ſous ſon auguſte régne!
Que je ſçai bien goûter ce bien dont je jouis!
Quels que ſoient mes malheurs, je n'envie à perſonne
Le faſte & les amis que la fortune donne:
Chanter Louis le Grand borne tous mes deſirs;
Ce plaiſir où je m'abandonne
Me tient lieu de tous les plaiſirs.

IRIS.

Un Roi de ces lointains rivages
Que dore le Soleil de ſes premiers rayons,
Par de magnifiques hommages
Confirme de Louis ce que nous en croyons.

CELIMENE.

Envain des diverſes Provinces
Qui voudroient ſe ſoumettre aux loix de ce Héros,
Les jaloux & ſuperbes Princes
S'uniſſent pour troubler ſon glorieux repos,
Si par des efforts téméraires
Ils violent la paix dont Louis eſt l'appui,
Quel Dieu peut les ſauver de ces vaſtes miſéres

Que le ſort des vaincus traîne en foule après lui ?

IRIS.

QUAND le Ciel menaçoit une tête ſi chère. . .

CELIMENE.

AH ! cruelle Iris, taiſez-vous ;
Ne renouvellez point une douleur amère ;
De tous ces maux paſſés je perce le myſtère.
Il étoit regardé comme un Dieu parmi nous ;
Et de ſes ſacrés droits jaloux,
Le Ciel nous a fait voir une ſi belle vie
Aux infirmités aſſervie.
Mais enfin, que gagna ſon injuſte courroux ?
LOUIS ne ploya point ſous ces terribles coups.
A quelques projets qu'il s'attache,
Quel que ſoit le péril qui menace ſes jours,
On ne ſçait où l'homme ſe cache ;
Mais le Héros paroît toujours.

PAN, ſuivi de plus d'un Satyre,
A ces mots parut à leurs yeux,
Et leur donna l'effroi que la pudeur inſpire
Au redoutable aſpect de ces folâtres Dieux.
Souffrez que ſous d'heureux préſages,
Nimphes, leur dit ce Dieu des Bois,
Je mêle dans ces verds bocages
Mes doux concerts à vos charmantes voix.
Chantons le plus aimable & le plus grand des Rois.
Des Dieux mêmes, LOUIS mérite les hommages.
Raſſurez vos eſprits, ne craignez point d'outrages ;
Je ne ſuis pas ici ce que je ſuis ailleurs ;
Il faut s'y faire violence ;
De LOUIS l'auguſte préſence
Eſt un terrible frein pour les mauvaiſes mœurs.
Venez donc avec confiance
Chanter encore un Roi qui régne ſur les cœurs.

Ah ! ſans la frayeur qui me glace,
Lui dit alors Célimène avec un fier ſouris,
J'oſerois bien du chant vous diſputer le prix.
Ne condamnez point mon audace.
Vos chalumeaux ont d'agréables ſons :
Mais quand LOUIS LE GRAND anime mes chanſons,
Je le diſputerois même au Dieu de Parnaſſe.
Alors plus vîte que le Fan
Ne ſuit l'ardent Chaſſeur qui des yeux le dévore,
D'Iris ſuivie elle abandonna Pan,
Et fut rêver ailleurs au Héros qu'elle adore.

CHANSON

Sur l'air : *de Jean de Vert.*

AH ! que chez le Colonel Stoup
La débauche eſt charmante !
On y mange, on y boit beaucoup,
On y rit, on y chante :
Puiſſe-t-il ſain, riche & content,
Vivre cinq ou ſix fois autant
Que Jean de Vert.

MON Médecin, quand il me voit,
M'ordonne d'être ſage :
Selon moi, qui plus mange & boit,
Doit l'être davantage.
Il n'eſt pas trop de cet avis ;
Mais j'ai pour moi tout le pays
De Jean de Vert.

QUAND je ſuis avec mes amis
Je ne ſuis plus malade ;
C'eſt-là que je me ſuis permis

Le vin & la grillade :
N'en déplaiſe à M. Thevart.
Je n'en irai qu'un peu plus tard
Voir Jean de Vert.

Fi de ces eſprits délicats
Qui prenant tout à gauche,
Voudroient bannir de nos repas
Certain air de débauche ;
Je ne l'ai qu'avec les Bûveurs ;
Et je ſuis auſſi froide ailleurs.
Que Jean de Vert.

Je trouve la rime d'abord.
Lorſque Bacchus m'inſpire,
Un verre rempli juſqu'au bord
Me tient lieu d'une Lyre.
Ne pouvoir plus boire du vin
Eſt par où je plains le deſtin.
De Jean de Vert.

Célébrons de ce doux poiſon
La puiſſance ſuprême ;
Il nous fait perdre la raiſon ;
C'eſt par-là que je l'aime :
Elle nous tourmente toujours,
Eſt n'eſt pas d'un plus grand ſecours
Que Jean de Vert.

Le Pays, ne vous jouez pas
A la jeune Thérèſe,
Qui voit de trop près ſes appas
En dort moins à ſon aiſe :
Ses yeux ſi doux & ſi brillans
Ont déjà tué plus de gens
Que Jean de Vert.

LETTRE A M. DOUJAT.

JE vous avertis qu'Amour
Se plaint de votre inconſtance,
Et qu'il prétend quelque jour
Vous faire humble remontrance
Sur la trop grande dépenſe
Qu'il fait pour vous retenir.
Il jure par ſon Arc qu'il n'y ſçauroit fournir ;
Et ce n'eſt pas, Tircis, ſans raiſon qu'il en gronde :
Vous ſoupirez pour cent objets divers,
Et vous uſez plus de fers
Que tout le reſte du monde

Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien qu'il vous flatte, qu'il vous ménage, & qu'il ne vous faie porter que des fers dorés. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il en faut uſer avec vous ; & il devroit vous en donner de ſi peſans, que vous ne puiſſiez les quitter quand vous le voudriez.

Il ſe ruinera ſans doute
Par un ſi doux traitement ;
Car entre nous, Tircis, on ſçait ce qu'il en coûte
A dorer les fers d'un Amant.

IDYLLE.

Sur le retour de la ſanté du Roi. 1686.

PEUPLES, qui gémiſſez aux pieds de nos Autels,
Qui par des vœux ardens, des ſoupirs & des larmes,

Demandez la ſanté du plus grand des Mortels,
En plaiſirs changez vos allarmes,
Couronnez vos têtes de fleurs :
LOUIS n'eſt plus en proie à de vives douleurs ;
D'une ſanté parfaite il goûte tous les charmes.
Dès ſes plus jeunes ans à vaincre accoûtumé,
Il a dompté les maux qui lui faiſoient la guerre :
Ils n'ont ſervi qu'à montrer à la terre
Combien LOUIS eſt grand, combien il eſt aimé.

TANDIS que, dévorés par des craintes mortelles,
Nous cherchions, en tremblant, d'agréables nouvelles ;
Tandis qu'il nous coûtoit tant de pleurs, tant de cris,
Lui, dont rien ne ſçauroit ébranler le courage,
Regardoit ſes douleurs avec un fier mépris ;
Elles ne paroiſſoient que ſur notre viſage.

AU milieu des plaiſirs qu'enfante un doux repos,
Eut-il jamais l'eſprit plus libre ?
Vous le ſçavez, Tamiſe, Elbe, Rhin, Tage, Tibre ;
Vous le ſçavez auſſi, Mers, dont il joint les flots.

Ces ſoins qu'on voit toujours renaître,
Et dont, hors le Héros que nous avons pour Maître,
Nul Roi n'a porté ſeul le pénible fardeau,
Les a-t-on vu ceſſer dans ſes douleurs cruelles,
Quoiqu'en des mains ſages, fidelles,
Il eût pu confier le timon du vaiſſeau ?

MAIS pourquoi, dans les jours deſtinés à la joie,
Rappeller des jours douloureux ?
Jouiſſons du bonheur que le Ciel nous envoie.
LOUIS ne ſouffre plus, nous ſommes trop heureux.
Que dans nos murs le travail ceſſe,
Que le vin coule, qu'on s'empreſſe
D'allumer d'innombrables feux ;

Qu'on

Qu'on lance dans les airs de ſi vives étoiles,
Que leur éclat faſſe pâlir
Celles de qui, pour s'embellir
La nuit ſéme ſes ſombres voiles.

Et vous qui par un ſage choix
Préférez vos ruſtiques toits
A ces lambris dorés, ſous qui la tempérance,
La tranquillité, l'innocence,
Logent rarement avec nous :
Bergers, pour qui la vie a ſi peu de dégoûts,
Bergers, plus heureux qu'on ne penſe,
Quittez les ſoins de vos troupeaux ;
De guirlandes parez vos têtes ;
Foulez l'herbe naiſſante au ſon des chalumeaux.
Que des jeux innocens, que d'agréables fêtes
Ramenent les plaiſirs que vous aviez bannis :
Louis ne ſouffre plus, nos malheurs ſont finis.

Les Bergeres jeunes & belles,
Qui font régner l'Amour, & qui regnent par lui.
Sont ſeules à plaindre aujourd'hui.
Je frémis des malheurs que je prévois pour elles :
Ils ſont plus grands cent & cent fois,
Que ſi dans le plus ſombre bois
Sans chiens les moutons alloient paître.
Que ſur leurs foibles cœurs elles veillent toujours,
S'il eſt vrai que la Joie eſt mere des Amours :
La ſanté de Louis en va plus faire naître
Que le doux retour des beaux jours.

IV.

LA pauvreté fait peur ; mais elle a ſes plaiſirs.
Je ſçai bien qu'elle éloigne, auſſi-tôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, & cette foule oiſive
Dont les jeux, les feſtins rempliſſent les deſirs.
Cependant, quoiqu'elle ait de honteux & de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a ſoumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

POURQUOI s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner, il n'eſt rien
Qui cauſe tant de chagrin qu'elle.
Je ſçai que ſur les cœurs ſes droits ſont abſolus ;
Que tant qu'on eſt belle, on fait naître
Des deſirs, des tranſports, & des ſoins aſſidus :
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

VI.

MISÉRABLE jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux & des loix,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la ſans changer de viſage ;
Songe que, ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

VII.

QUE chacun parle bien de la reconnoiſſance !
Et que peu de gens en font voir !
D'un ſervice attendu la flatteuſe eſpérance,
Fait porter dans l'excès les ſoins, la complaiſance :

A peine eſt-il rendu qu'on ceſſe d'en avoir.
De qui nous a ſervi la vue eſt importune :
On trouve honteux de devoir
Les ſecours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poiſon pour l'eſprit ſont les fauſſes louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs diſcours.
Penſer trop bien de ſoi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'Amour propre eſt, hélas ! le plus ſot des Amours !
Cependant des erreurs il eſt la plus commune.
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit ;
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit ;
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

IX.

On croit être devenu ſage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaiſſant feuillage,
On quitte des plaiſirs le dangereux uſage :
On s'abuſe. D'un libre choix
Un tel retour n'eſt point l'ouvrage ;
Et ce n'eſt que l'orgueil, dont l'homme eſt revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au ſecours de la vertu
Ce qu'on doit au ſecours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne ſe connoît guère :
Quand on éléve au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand ? Ils ſortoient de la vie
Lorſque de diſgraces ſuivie,

Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer !
Il eſt plus grand, plus difficile
De ſouffrir le malheur que de s'en délivrer.

XI.

L'ENCENS qu'on donne à la prudence
Met mon eſprit au déſeſpoir.
A quoi donc nous ſert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Eſt-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque réglé certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les ſoins qu'elle donne aſſez doux :
Mais rien n'eſt ſi trompeur que la prudence humaine.
Hélas ! preſque toujours le détour qu'elle apprend,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend
Eſt le chemin qui nous y mène.

XII.

PALAIS, nous durons moins que vous,
Quoique des Elémens vous ſouteniez la guerre,
Et quoique du ſein de la terre
Nous ſoyons tirés comme vous :
Frêles machines que nous ſommes :
A peine paſſons-nous d'un ſiécle le milieu.
Un rien peut nous détruire ; & l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes ?

XIII.

HOMME, vante moins ta raiſon ;
Vois l'inutilité de ce préſent céleſte
Pour qui tu dois, dit-on, mépriſer tout le reſte.
Auſſi foible que toi, dans ta jeune ſaiſon,
Elle eſt chancelante, imbécile :
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaiſirs divers,

Vile eſclave des ſens, elle t'eſt inutile ;
Quand le ſort t'a laiſſé compter cinquante hivers,
Elle n'eſt qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

XIV.

Les plaiſirs ſont amers d'abord qu'on en abuſe :
Il eſt bon de jouer un peu ;
Mais il faut ſeulement que le jeu nous amuſe.
Un joueur ; d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu.
Le déſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
On commence par être dupe,
On finit pour être fripon.

XV.

Souvent c'eſt moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite ;
On croiroit faire tort à ſa capacité,
Cependant un eſprit ſolide, éclairé, droit,
Du commerce des ſots ſçait faire un bon uſage ;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter ;
Il n'eſt guère moins néceſſaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de ſçavoir ce qu'il faut faire.

XVI.

Qui dans ſon cabinet a paſſé ſes beaux jours
A pâlir ſur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel ſecours,

Il y fera faute ſur faute ;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain ſçavoir vivre, un eſprit agréable ;
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'uſage du monde au ſçavoir.

XVII.

Que l'eſprit de l'homme eſt borné ;
Quelque-tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il ſoit né,
Il ne ſçait rien à fond, rien avec certitude.
De ténébres pour lui tout eſt environné.
La lumiére qui vient du ſçavoir le plus rare
N'eſt qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

ODE. 1686.

Hélas ! Seigneur, quel eſt l'effet
Des remédes cruels où je me ſuis livrée !
Ont-ils de mes tourmens accourci la durée ?
Non, ton juſte courroux n'étoit pas ſatisfait.
Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance
De mon ingratitude & de mon indolence,
A quoi me ſervira tout le ſecours humain ?
Ah ! Seigneur, fais moi grace ; & que d'heureuſes larmes
Puiſſent tomber les armes.
Que mes égaremens t'avoient mis à la main.

Seigneur, ne m'abandonne pas,

Daigne te ſouvenir que je ſuis ton ouvrage ;
Et que pour me ſauver d'un aſſuré naufrage,
Tu t'eſt livré toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces inſtans mes forces chancelantes ;
Fais que, ſouffrant pour Toi, mes maux me ſemblent doux.
Depuis que, ſous leur faix languiſſante, abattue,
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le Soleil s'eſt éloigné de nous.

Dans ces longs & cruels travaux
Je n'ai point fait entendre un inſolent murmure ;
Avec ſoumiſſion, Seigneur, je les endure.
Eh ! n'as-tu pas pour moi ſouffert de plus grands maux ?
Peut-être ſi ma vie eût été plus d'heureuſe ;
Elle eût pour mon ſalut été plus dangereuſe ;
On ne te connoît point au milieu des plaiſirs.
Dans ce gouffre, où ſe perd & ta crainte & ta grace,
Envain ta voix crie & menace ;
Le cœur ſourd à ta voix n'entend que ſes deſirs.

Par mille & mille vœux ardens
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune ;
Elle a, contre une triſte & cruelle fortune,
Beſoin de mon ſecours encor pour quelque-tems :
Dans la crainte où me met l'état où je la laiſſe,
Je te demande à vivre ; exauce ma tendreſſe.
Si je ne puis par moi mériter ta bonté,
A tes loix ma famille eſt ſoumiſe & fidelle.
Ah ! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la ſanté !

Mais en rempliſſant mes ſouhaits,
Donne-moi tant d'amour, tant de foi, tant de force ;
Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce,

Et que de ma ſanté je n'abuſe jamais.
Otes-moi, pour me rendre & plus forte & plus pure,
Ces dons empoiſonnés que m'a fait la Nature ;
L'innocence avec eux ſe trouve rarement :
Otes-moi cet eſprit dont ma foi ſe défie.
Oui, Seigneur, je te ſacrifie
Tout ce qui peut de Toi m'éloigner un moment.

Je ne t'ai jamais bien connu :
Hé ! quel cœur ſçait le prix de ces douceurs charmantes,
Que tu fais ici-bas goûter à tes Amantes,
S'il ne s'eſt avec Toi ſouvent entretenu ?
T'aimer ſemble un parti triſte & biſarre à prendre :
Tant qu'à quelques plaiſirs on peut encor prétendre,
On croit ne te devoir que la fin de ſes jours ;
Encore eſt-ce à regret qu'en ces inſtans funeſtes
On te donne les affreux reſtes
D'une vie employée à t'offenſer toujours.

S'imagine-t'on t'éblouir ?
L'homme te conçoit-il comme un Etre qu'on trompe ?
On renonce aux plaiſirs, on renonce à la pompe
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.
Loin de ſuivre un chemin qu'on me montre ſans ceſſe,
Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieilleſſe
Ne me laiſſe à t'offrir que ſes chagrins divers.
Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,
Graces à ta juſte vengeance,
Seigneur, ſur mon néant mes yeux ſe ſont ouverts.

Humble, dans mes triſtes accens
Je ne viens point à Toi ſur de fauſſes maximes
Excuſer mes erreurs, ni rejetter mes crimes
Sur la foibleſſe humaine & le pouvoir des ſens.
Mon cœur eſt pénétré d'un remords véritable ;
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable.

C'eſt l'unique ſecours que je veux contre Toi.
Au pardon (tu le ſçais) ce répentir t'engage :
J'en ai ta parole pour gage.
Puiſſe ce répentir durer autant que moi !

RÉFLEXIONS DIVERSES.

I.

HOMME, contre la mort, quoique l'art te promette,
Il ne ſçauroit te ſecourir.
Prépare-y ton cœur. Dis-toi : C'eſt une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite :
Nous ne naiſſons que pour mourir.

II.

ESCLAVES que rien ne rebûte,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en bute ;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Sçavez-vous le ſuccès de tant de ſacrifices ?
Quand ; par les grands emplois, on aura ſatisfait
A vos ſoins, à vos longs ſervices,
Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices ?

III.

EST-CE vivre ? & peut-on, ſans que l'eſprit murmure,
Se donner toute entiere au ſoin de ſa parure ?
Se peut-il qu'on arrive à cet inſtant fatal
Qui termine les jours que le Deſtin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autre ſouci en tête
Que de ce qui ſied bien ou mal ?
Faire de ſa beauté ſa principale affaire

Eſt le plus indigne des ſoins.
Le deſſein général de plaire
Fait que nous plaiſons beaucoup moins.

IV.

LORSQUE la mort moiſſonne à la fleur de ſon âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foibleſſe eſt ſon partage,
Et qui contre ſes ſens a mille fois vaincu ;
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on ſoit, quand on a ſçu bien vivre,
On a toujours aſſez vécu.

V.

QUE les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieilleſſe
Sous l'éclat d'un jeune dehors,
Marquent dans un eſprit d'erreur & de foibleſſe !
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-tems ?
Si nos diſcours, ſi nos ajuſtemens,
Si nos plaiſirs conviennent à notre âge,
Nous ne bleſſerons point les yeux.
Les meſures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroît davantage.

VI.

NON ; de quelques côtés qu'on porte ſes deſirs,
On ne ſçauroit goûter de plaiſirs véritables ;
Mais tout faux que ſont les plaiſirs,
Encore s'ils étoient durables !
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés,
Qui, par leur penchant entraînés,
Sont en quelque ſorte excuſables.
Quel bonheur quand du Ciel les aſpects favorables
Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux !
Et qu'il faut de raiſon, de force,
Quand on eſt né voluptueux,

Pour faire avec les ſens un éternel divorce.

VII.

De quel aveuglement ſont frappés les Humains !
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des tréſors, des grandeurs.
On croit faire beaucoup de préparer ſon ame ;
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais, ſans doute, on mourra cent & cent précipices
Sont ouverts ſous nos pas pour nous faire périr :
Cependant au milieu des vices
Nous mourons, ſans ſonger que nous devons mourir.

IDYLLE.

TOMBEAU, dont la vue empoiſonne
Les plus agréables plaiſirs,
Confond l'orgueil humain, & toutefois ne donne
Ni frein aux paſſions, ni bornes aux deſirs,
Le cœur débarraſſé de ces vives allarmes,
Que cauſe le plus tendre Amant,
Je venois dans ce bois rêver tranquillement.
De ſon ombrage, hélas ! que tu gâtes les charmes !
Près de toi, quelque loin qu'on porte l'enjouement,
Rêve-t-on agréablement ?
Quelle réflexion accablante, importune,
Fait-on, lorſque ſur toi l'on porte ſes regards ?
La Mort, par une route au vulgaire commune,
A conduit dans ton ſein un homme tel que Mars,
Et tel que le Dieu des beaux Arts,
Qui jamais n'éleva d'Autels à la fortune,
Et qui pour le mérite eut toujours des égards.
Ailleurs tu caches aux cœurs tendres

Les reſtes précieux, les adorables cendres
D'un objet dont les ſoins, ni les ardens ſouhaits,
Ni les appas, ni la jeuneſſe,
Ne purent garantir des traits
Que lance la ſourde Déeſſe.
Dans cette affreuſe nuit dont on ne ſort jamais,
Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles,
De Héros, de Sçavans, de Monarques, de Belles?
Abîme où tout ſe perd, ſi ce n'eſt que pour toi
Que nous fait voir le jour la Nature inhumaine,
Que d'inutiles ſoins! que d'abus! & pourquoi,
Pour orner un tombeau, ſe donner tant de peine?
Pourquoi, pour arriver aux brillantes grandeurs,
Etre dévot par monde; & flatteur par baſſeſſe?
Par une criminelle adreſſe
Pourquoi des mécontens faut-il ſonder les cœurs,
Et ſuivre un heureux fat qu'un Miniſtre careſſe?
Vous coûtez trop, triſtes honneurs,
Et vous diſparoiſſez avec trop de viteſſe,
Pour avoir des adorateurs.
Inſatiable & dur Avare,
Qui, par la faim, la ſoif, fais ſouffrir à ton corps
Tout ce que l'enfer te prépare,
Que te ſert de te rendre à toi-même barbare?
Emporteras-tu tes tréſors?
Et vous, jeunes Amans, dont la tedreſſe extrême
Semble vous faire un ſort heureux,
Ah! pourquoi cédiez-vous à ce pouvoir ſuprême,
Beaucoup moins doux que dangereux?
. . . . . .
Hélas! faut-il quitter trop-tôt ce que l'on aime?
Le moins d'attachement eſt toujours le meilleur.
Lorſque l'heure fatale ſonne,
On ſouffre moins par la douleur,
. . . . . .
Que parce qu'il faut que le cœur
Dans ce triſte état abandonne.

RIMES, en ailles, *en* eilles, *en* ille *&* *en* ouille, *que M. le Maréchal de* VIVONNE *lui donna, pour les remplir, à la louange du Roi, les Rimes maſculines à ſon choix.* 1687.

TOi qui, depuis que du cahos
On tira la terre & les flots,
Es Apollon quand tu rimailles,
Et le Soleil quand chaque jour
Dans un long & pénible tour
A nous éclairer tu travailles,
Si tu ne viens m'aider, je perds
L'honneur de bien faire des vers:
Il faut, ſur des Rimes en ailles,
Rimes qui font pâlir d'effroi,
Célébrer LOUIS ce grand Roi
Qui reſſemble au Dieu des batailles;
Qui prend ce qu'il s'eſt propoſé,
Sans que nul ait encore oſé
Uſer ſur lui de repréſailles;
Qui voit naître de ſon Dauphin,
Dont la gloire ſera ſans fin,
Quantité d'auguſtes marmailles;
Qui chez le perfide Génois
Briſa Temples, Palais, Murailles,
Qui toujours heureux dans ſes choix
En Miniſtres fit des trouvailles,
Qui du bruit de ſes grands Exploits
Remplit celle à qui dans ſept mois
Il faut confier les ſemailles,
Celle que pare le Printems
De fleurs & de vertes brouſſailles,

Celle dont fouillent les entrailles
Chercheurs d'or & de diamans ;
Et cette autre ſur qui les vents
Ont tant cauſé de funérailles,
Et dont les muets habitans
Ont le corps revêtu d'écailles ;
Qui, victorieux des erreurs,
Fait dans le bercail des Paſteurs
Rentrer des millions d'ouailles ;
Qui de ſon Peuple eſt ſi chéri,
Qu'auſſi-tôt qu'on le ſçut guéri,
Magiſtrats, Financiers, Canailles :
Tout fit chanter en divers lieux
Des *Te Deum* mélodieux ;
Tout mangea chapons, perdrix, cailles,
Et mit ſur le cul ſes futailles.
Veuillent nous préſerver les Cieux
De plus voir de telles gogailles !
Qui des Fils de ſes Petits-fils,
Si nos ſouhaits ſont accomplis,
Verra toutes les épouſailles ;
Qui de ſes héroïques faits,
Soit dans la Guerre ou dans la Paix,
A fait frapper force Médailles
Plus belles que les antiquailles ;
Qui dompte Alger & Tripoly ;
Qui dans l'agréable Marly
Fait ſouvent de groſſes ripailles ;
Et qui fera trembler de peur
Le Roi d'Eſpagne & l'Empereur,
Dès qu'il ſortira de Verſailles.

RIMES EN EILLES. 1687.

SI ma voix avoit les doux ſons
Des Malherbes ou des Corneilles,
Louis ſeroit toujours l'objet de mes chanſons.
Quel plus beau ſujet pour mes veilles
Qu'un grand Roi, de qui tous les jours
Ne ſont qu'un tiſſu de merveilles,
Et de qui l'air & les diſcours
Font entrer dans les cœurs un million d'amours
Par les yeux & par les oreilles?
Raiſon, toi que les Rois conſultent rarement,
Tu ſçais que ces Héros charmant
Ne fuit que ce que tu conſeilles;
Nymphe, qui jamais ne ſommeilles,
Tu ſçais qu'avecque tes cent voix
Tu n'en as pas aſſez pour conter ſes exploits,
Et ce nombre infini de vertus ſans pareilles,
Qui le font le plus grand des Rois.
Les champs ont moins d'épis, les ruches moins d'abeilles
Qu'il n'a reçû du Ciel de charmes ſéducteurs.
Ah! courons au Parnaſſe, & des plus belles fleurs,
Pour couronner ſon front, rempliſſons des corbeilles.
Puiſſent aller mes vers, à l'aide de ſon nom,
Des bords où le matin la Mere de Memnon
Peint le Ciel de couleurs vermeilles,
Juſques à ces triſtes climats
Où ne peuvent croître les treilles,
Et dont les habitans ne laiſſent pourtant pas
D'aimer à vuider les bouteilles!

RIMES EN ILLE. 1687.

FEMME d'un Dieu qui n'eſt pas beau,
Et qui ne va point ſans béquille,
Déeſſe de qui le berceau
Fut une ſuperbe coquille,
Ne me refuſe pas aujourd'hui ton ſecours.
Ordonne que des Jeux, des Ris & des Amours
La tendre & galante quadrille
Répande ſes attraits ſur mon foible diſcours.
Vénus, j'en ai beſoin : on veut que je babille
De ce Héros qui ſeul a tous les agrémens
Des deux plus chers de tes Amans.
Dans ſes yeux certain feu pétille,
Qui ſouvent a cauſé de grands embraſemens :
Tel étoit ton chaſſeur dans ces heureux momens
Où couché ſur l'œillet, la roſe & la jonquille,
Tu daignois l'honorer de tes embraſſemens.
Non moins ſemblable au divin Drille
Qui vient, au ſortir des combats,
Se délaſſer entre tes bras,
LOUIS humilia l'orgueil de la Caſtille,
Dompta l'ingrat Batave, & vainquit le Germain;
Fit tomber ſous l'effort de cent bouche d'airain,
Comme tombe en Eté l'épi ſous la faucille,
Le parjure Génois, & le dur Afriquain.
Ce n'eſt pas ſeulement le tonnerre à la main
Que ce Monarque eſt grand, que ſon courage brille;
Ne l'avons-nous pas vu montrer un front ſerein
Dans de vives douleurs, dans un péril certain,
Et ne branler non plus que la Baſtille ?
Quel Sage, quel Héros, fût-il Grec ou Romain,
Peut du pied de LOUIS atteindre à la cheville ?
Auſſi du bout de l'Univers

Les peuples que le Soleil grille
Traverſent pour le voir l'immenſe ſein des Mers.
Que pour nous rendre heureux il prend de ſoins divers.
Dans ces vaſtes Etats chaque place fourmille
De cent & cent jeunes Guerriers
Qu'il y met pour apprendre à cueillir des lauriers,
Dans un ſuperbe Enclos plus d'une illuſtre fille
Trouve dès ſon enfance un ſecours sûr & doux ;
Dans un âge plus mûr on lui donne un époux,
Ou l'on met ſa pudeur à l'abri d'une grille,
Pere de ſes Sujets, il nourrit, il habille
Ces malheureux Enfans qui ne ſont héritiers
Que des titres que leur famille
A depuis des ſiécles entiers ;
Titres qu'on priſe moins que l'or des Maltotiers,
Bien que plus d'un d'entre eux ait porté la mandille.
Fille des flots amers, agréable Vénus,
A qui les doux tranſports ne ſont pas inconnus ;
Crois-tu que, de fil en aiguille,
Quand on voit trop ſouvent ce Roi charmant à voir,
On ne faſſe jamais, en dépit du devoir,
Quelque légère pécadille ?

RIMES EN OUILLE. 1687.

AMoureux Roſſignols, de qui la voix chatouille
L'oreille & le cœur à la fois ;
Zéphirs, qui murmurez dans le fond de ce bois ;
Ruiſſeau, de qui l'onde gazouille ;
Taiſez-vous, laiſſez-moi dans un profond repos,
Rêver quelques momens au plus grand des Héros.
Jamais d'une campagne il n'eſt ſorti bredouille.
Dès que ſes ennemis ont oſé l'irriter,
Sur eux on l'a vu remporter

Plus d'une glorieuſe & ſuperbe dépouille.
Rien ne réſiſte à ſa valeur :
Tout rit à ſes deſirs. Malheur, trois fois malheur
A quiconque avec lui ſe brouille.
Bien qu'un calme profond régne dans ſes Etats,
Ses Guerriers toutefois ne ſe repoſent pas,
De peur que dans la Paix leur valeur ne ſe rouille ;
Tantôt le fier Soldat, par ſa vuë animé,
S'exerce dans la plaine d'Ouille ;
Et tantôt dans un camp pour ſix mois renfermé,
Il fait ſentinelle & patrouille.
L'Etat ne ſouffre point par ces grands mouvemens :
En pleine ſûreté, près de ces nombreux camps,
Mûrit le doux raiſin, & groſſit la citrouille ;
La vache y paît l'herbage, & la canne y farfouille ;
L'avare Laboureur y moiſſonne ſes champs ;
Sa fille, ſans danger, y file ſa quenouille ;
Et jamais il ne voit ſans de prompts payemens,
Emporter le lard & l'andouille
De ſon chétif foyer uniques ornemens.
Envain dans les vieux tems je fouille ;
Pour pouvoir comparer ſes faits à d'autres faits :
Les antiques Héros ont toujours quelques *mais*
Ou quelque *ſi* qui les barbouille ;
Et chez LOUIS LE GRAND on n'en trouve jamais.
Dans les travaux de Mars, dans le ſein de la Paix,
Par nul déréglement ſa gloire ne ſe ſouille.
Puiſſe-t-il triompher toujours !
Puiſſe-t-il ne paſſer que d'agréables jours !
Que jamais de pleurs on ne mouille
Les Autels pour un Roi ſi grand, ſi fortuné :
Devant eux qu'on ne s'agenouille
Que pour bénir le Ciel de nous l'avoir donné.

RÉPONSE
DE M. LE DUC DE NEVERS.
1687.

IMITANT de vos vers les accords raviſſans,
Mon papier enfin ſe barbouille,
Et je vais ſur la rime d'Ouille
D'une même harmonie épuiſer les accens.
Tournes ſur moi, Phœbus, tes regards careſſans;
Verſes, des ſources d'or, l'eau qui jamais ne mouille,
Ces élixirs ſympatiſans
Dont la vertu réjouit & chatouille
Tous les eſprits engourdis & peſans.
Conduis ma foible main, ſoutiens-moi dans un tems
Où loin de ſe nourrir de perdrix, de faiſans,
De levreaux, de canards, de cailles; d'ortolans,
De langues, de jambons, de boudin & d'andouille,
On ne voit que des mêts triſtement nourriſſans:
Le harang, le ſaumon, l'eſcargot, la grenouille,
Force maniveaux d'éperlans,
Des pois, des choux, l'oignon, la rave, la citrouille,
L'écreviſſe de mer, & les hourſins piquans,
La ſauterelle & la favouille.
Quand le carême rend les eſprits languiſſans,
Le moyen que le ſang dedans nos veines bouille?
C'eſt de toi ſeul, Apollon, que j'attends
Que par tes riches diſſolvans
Mon organne enfin ſe dérouille
De la noire craſſe des ſens.
Maintenant que l'Hiver a fait place au Printems,
Que le Roſſignol chante, & le ruiſſeau gazouille,
Je veux chanter LOUIS, ce Roi des Conquérans,
Encor qu'il ait épuiſſé nos encens.

S'il n'eût borné ſes exploits éclatans,
De l'Univers entier il eût eu la dépouille:
Mais puiſqu'il ne veut plus voir ſes lauriers ſanglans,
Admirons dans la Paix ſes faits reſplendiſſans.
Il détruit l'héréſie; & ſur ſes Partiſans
Fait tonner ſes Arrêts ſans que perſonne grouille;
Il chaſſe la diſcorde aux regards frémiſſans,
Cette vieille Alecton qui toujours les yeux rouille,
Qui, par ſes noirs poiſons & ſes traits ſéduiſans,
Du Temple de Janus les portes déverouille.
Ce nouveau Jupiter ſçait punir les Titans.
On eſt sûr de ſa perte auſſi-tôt qu'on s'y brouille.
Son bras lance ſa foudre aux bords Mahométans,
Et la terre d'Alger flambe comme la houille:
Mais il ſçait pardonner aux Génois arrogans,
Quand au pied de ſon Trône un Doge s'agenouille.
Aux ſanglans jeux de Mars, en ces belliqueux champs
L'Eſpagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école, & perd toujours bredouille.
Des Aigles mutinés, des Lions rugiſſans
Il a rendu les efforts impuiſſans.
Toujours en ſa faveur par ſes bras triomphans,
Des combats incertains le cahos ſe débrouille.
On compteroit plutôt les épis ondoyans
De la blonde Cérès dans le champ de la Pouille,
Le doux fruit de Langers & de la plaine d'Ouille,
Que le nombre infini de ſes faits étonnans.
De ſa haute vertu quels traits éblouiſſans!
Dans les périls les plus preſſans,
Quand l'homme intérieur dans ſon néant ſe fouille,
Il ſupporte en Caton les maux les plus cuiſans.
Veuillent les Dieux tout-puiſſans
Oüir nos vœux reconnoiſſans!
Que Laquéſis du fuſeau de nos ans
Dévide tout le fil pour groſſir ſa quenouille.

AUTRE RÉPONSE
DE M. L'ABBÉ GENEST.
1687.

JE trouve dans tes Vers un ſon qui me chatouille,
Perſonne n'écrit comme toi :
Tout ce que tu dépeins, je le ſens, je le vois.
Parles-tu d'un Ruiſſeau ? Je l'entends qui gazouille :
Plains-tu le triſte état des Amans malheureux ?
Leur diſgrace me touche, & je pleure avec eux.

IL n'eſt point de ſujet qui te mette en bredouille :
Ta Muſe, en quittant ſes moutons,
Quitte ſon air champêtre, & ſur de nouveaux tons
Chante un Guerrier chargé d'une illuſtre dépouille.
Non, je ne vois que toi qui puiſſe également
Animer un Héros, & former un Amant.

ON a beau te gêner par des rimes en ouille,
Pour louer ce grand Roi qui ſur le bord du Rhin
Fut plus tranquille & plus ſerein
Qu'il ne l'eſt à la plaine d'ouille ;
Tes Vers coulant toujours avec rapidité,
Tu le conduis ſans peine à l'immortalité.
Son auguſte Portrait qu'un tas d'Auteurs barbouille,
Pour pouvoir s'achever a beſoin de ta main,
Qui paſſant tout eſprit humain
Ne craint ni les vers ni la rouille.
C'eſt à toi de chanter tant de faits inouis,
Et le Ciel te devoit au ſiécle de LOUIS.

AU R. P. BOUHOURS,

Sur ſon Livre de l'*Art de bien penſer ſur les Ouvrages d'Eſprit.* 1687.

DANS une liſte triomphante
De célébres Auteurs que votre Livre chante,
Je ne vois point mon nom placé.
A moi (n'eſt-il pas vrai ?) vous n'avez point penſé.
Mais auſſi dans le même rôle
Vous avez oublié Paſcal,
Qui pourtant ne penſoit pas mal.
Un tel compagnon me conſole.

Sur le même Ouvrage. 1687.

ON voit par le Recueil qu'il vient de metre au jour,
Qu'il lit & Proſe & Vers de folie & d'amour;
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la peine
De débrouiller ſaint Auguſtin;
Le dur Tertullien, & l'obſcur Origène.
Il vaut mieux commenter Ovide & la Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Buſſi Rabutin.

CHANSON.

DE M. DE SAINT GILLES,*

Mouſquetaire, ſur le bruit qui attribuoit.

A MADAME DESHOULIERES

*la Parodie de l'Opéra d'*Achille, *qu'il avoit faite.*

Sur l'air de : *Réveillez-vous, Belle Endormie.* 1687.

POURQUOI, ſçavante DESHOULIERES,
M'enlevez-vous dix-huit Couplets ?
Quoi ! n'êtes-vous pas aſſez fiére
Des beaux Vers que vous avez faits ?

RESTITUEZ donc à Saint Gilles
Le foible honneur de ſes Chanſons :
Contentez-vous de vos Idylles,
Et Retournez à vos moutons.

REMARQUE.

* Le Public a vu avec plaiſir quelques Poëſies de ce Saint Gilles, qui ſe confia dans un Cloître, ayant mal fait ſon devoir à la Bataille de Ramillies.

RÉPONSE

RÉPONSE
DE MADAME DESHOULIERES
A M. DE SAINT GILLES.

Sur le même Air.

SI le Public, à l'aventure,
A répandu ſous notre nom
L'agréable & vive peinture
De l'Opéra de Campiſtron ;

IL ne vous a pas fait d'outrage ;
N'en ſoyez pas mal ſatisfait,
Ce n'eſt pas tant-pis pour l'Ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait.

ÉPITRE
A MADAME DE MAINTENON. 1688.

TOI dont la piété, la vertu, la ſageſſe,
Sont les fruits d'un eſprit & d'un cœur ſans foibleſſe,
Que ſans étonnement on ne peut regarder ;
Toi que le Ciel conduit & traite en favorite,
Maintenon, pour qui vient de ſe racommoder
La Fortune avec le Mérite ;
Daignes par tes divins regards
Raſſurer mon ame éperdue.
La carrière où je cours ne préſente à ma vûe
Que des périls de toutes parts.
Combien de beaux eſprits entendons-nous ſe plaindre
De n'avoir encor pu, malgré tout leur ſçavoir,

Arriver à ce but où je voudrois atteindre ?
Mais cependant qu'aurois-je à craindre,
Si tu ſoutenois mon eſpoir?
N'es-tu pas en ces lieux l'Arbitre ſouveraine
De la gloire où nous aſpirons ?
Hélas ! ſans ton aveu follement nous courons
Après cette chimère vaine.
Ainſi Rome vit autrefois,
Un de ces Citoyens ſorti du ſang des Rois,
Sous un Prinçe moins grand, moins aimé, moins habile
Que le Héros dont nous ſuivons les loix,
Décider des Chanſons d'Horace & de Virgile :
Mais tandis que Mécène étoit leur ferme appui,
Son eſprit vaſte & fort, à tout pouvant ſuffire,
N'en ſoutenoit pas moins le fardeau de l'Empire :
Il partageoit d'Auguſte & la joie & l'ennui.
Encor que le Ciel t'ait fait naître
D'un ſexe moins parfait peut-être,
Il t'a fait un deſtin plus beau, plus grand qu'à lui.
La plus entiere confiance,
Louis ne l'a-t-il pas en toi ?
Parce qu'il commet à ta foi,
N'a-t-il pas racourci l'effroyable diſtance
Que met la ſuprême puiſſance
Entre une Sujette & ſon Roi ?
Mais, par le vif éclat des vertus les plus pures,
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;
Et tu n'as point ces fiertés dures
Qui font aux malheureux ſentir tous leurs malheurs.
Tes ſoins ont prévenu les triſtes aventures
Où l'extrême beſoin jette les jeunes cœurs.
Ah ! que ces ſoins pieux chez les races futures
T'attireront d'adorateurs !
Contre la cruauté des fiéres deſtinées
Ils donnent, ces ſoins généreux,
Un aſyle ſacré, vaſte, durable, heureux,

A d'illuſtres infortunées
Quelle gloire pour toi, modeſte Maintenon,
Dans un ſi beau deſſein d'avoir ſervi de guide
A ce grand Roi qui vient d'éterniſer ſon nom
Par une piété ſolide !
Souvent cette vertu n'eſt pas avec ſes Sœurs :
Elle fuit de la Cour la pompe & les douceurs :
Mais ſon fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle ;
La naiſſance, l'eſprit & la valeur, ſans elle,
Ne conduiſent plus aux honneurs.
Maintenon, dans ces vers, c'eſt mon cœur qui s'explique ;
A tes grands deſtins j'applaudis.
Loin de ſçavoir flatter, apprends que je me pique
De cette candeur héroïque
Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.
Triſte jouet du Sort, mais déſintéreſſée,
Par un ſolide eſpoir je ne ſuis point pouſſée ;
Et je t'admire enfin puiſque je te le dis.
Non, depuis que des Dieux je parle le langage,
Je n'ai point (on le ſçait) prodigué mon encens.
Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage
Qu'à LOUIS ſeul, pour qui je ſens.
Toute la tendreſſe où s'engage
Un cœur reſpectueux & ſage
Qui s'eſt mis au-deſſus du commerce des ſens.
Goûtes donc un plaiſir qui ne connoît perſonne,
Hors le Héros que je chéris.
Les louanges ſont d'un grand prix,
Lorſque c'eſt le cœur qui les donne.

CAPRICE.

VERS le bord d'un ruiſſeau dont l'onde vivie & pure
Des arbres d'alentour entretient la verdure,
Iris, dont les Chanſons, Iris dont les appas,
Ont fait voler le nom de contrée en contrée
D'un profond ennui pénétrée,
Conduiſoit lentement ſes appas.
Ni le naiſſant émail d'une jeune prairie,
Ni les doux murmures des eaux,
Ni le tendre chant des oiſeaux,
Ne diſſipoit ſa rêverie.
Enfin, s'écria-t-elle, Amour,
Tu ne fais plus couler mes larmes.
Je ne ſoupire plus, je ne ſens plus d'allarmes;
Tranquillité, vous êtes de retour.
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes!
En perdant mes tranſports, mes craintes, mes deſirs,
Hélas! que j'ai perdu de biens & de plaiſirs!
Ah! le repos n'eſt pas auſſi doux qu'on le penſe,
Rien, dans ce triſte état, n'occupe ni ne plaît;
On fait tout avec nonchalance:
L'Amour vaut cent fois mieux, tout dangéreux qu'il eſt;
A d'agréables maux ſon caprice nous livre;
On n'a point avec lui d'inutiles momens;
Tout eſt plaiſir pour les Amans.
A ſa tendreſſe, hélas! pourquoi faut-il ſurvivre?
Peut-on s'accoutumer à ne ſentir plus rien?
Et pour les cœurs enfin le calme eſt-il un bien?
Non, non, reviens, Amour, chaſſes par ta préſence
Cet ennuyeux loiſir qui ſuit l'indifférence:
Raſſembles tous tes feux pour rallumer le mien.
Hélas! tu ne viens point; vainement je t'appelle.

Que mon aventure eſt cruelle !
Malgré moi tu ſçus m'enflammer,
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me ſoumettre encore ?
Pourquoi refuſes-tu mes vœux ?
Tels plaiſirs ne ſont point le ſecours que j'implore :
Je ne demande pas de ces deſtins heureux
Que l'on deſire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes res rigueurs je ſuis accoutumée.
La haine de l'ingrat qui m'avoit ſçu charmer
Me défend de prétendre au plaiſir d'être aimée ;
Je ne veux que celui d'aimer.
Qu'à s'allarmer, hélas ! mon eſprit eſt facile !
Qu'eſt-ce qui me fait voir que mes fers ſont rompus ?
Qui m'a dit que je ſuis tranquille ?
Souhaiter de l'amour, eſt-ce n'en avoir plus ?
Que de confus tranſports, & quelle incertitude,
Mais mon deſtin n'eſt plus douteux.
Je vois ce beau Berger, ce Berger orgueilleux,
Pour qui ſeul j'ai ſenti tout ce qu'a de plus rude
Un amour tendre & malheureux.
Ah ! je ſens renaître à ſa vûe
Ces tourmens qui faiſoient mes plus ardens ſouhaits.
Le trouble ſe répand dans mon ame éperdue ;
Je te rends grace, Amour, j'aime plus que jamais.

BILLET A M. DOUJAT.

VOus dites que l'Amour vous range ſous ſa loi,
Et que ce Dieu ſe ſert de moi
Pour établir chez vous ſon tyrannique empire,
Et pour vous faire changer votre volage humeur.
Tircis, ſi ſans railler vous avez pu le dire,
Vous ne connoiſſez pas ce que ſent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir,
Et l'on ne vous voit point avoir,
Quand vous me rencontrez, certaine impatience
De me conter quelque chose de doux.
Vous avez des rivaux sans en être jaloux,
Et vous supportez mon absence
Sans peine, sans pleurs, sans ennui.
Tircis, l'Amour n'est point de votre connoissance;
Vous prenez sa sœur pour lui.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

Sur la Prise de Philisbourg. 1688.

LE Dieu couronné de pavots
A peine ce matin m'avoit abandonnée,
Qu'Apollon à mes yeux encore à demi clos
S'est fait voir de Lauriers la tête environnée;
Lui que j'avois prié, depuis près d'une année,
De ne plus troubler mon repos.

Viens chanter, m'a-t-il dit, viens; il faut te résoudre;
A célébrer encor de glorieux exploits.
Louis, à son Dauphin vient de prêter sa foudre;
Et ce jeune Héros, dont tout suivra les loix,
A, pour son coup d'essai, mis Philisbourg en poudre.
Quel plus noble emploi pour ta voix?

Apollon, à ces mots, m'a présenté sa Lyre,
Dont j'ai déjà tiré tant d'agréables sons:

Je l'ai priſe; &, malgré les maux dont je ſoupire,
Pleine du beau feu qui m'inſpire,
Je vais recommencer d'héroïques Chanſons.

ILLUSTRE Montauſier, daignes les faire entendre
Au Vainqueur à qui je les dois.
Sur elles tu ſçauras répandre
Un charme à qui ſon cœur ſe laiſſera ſurprendre.
Sers mon zèle, & dis-lui pour moi;

LA Saiſon; la Nature, & l'Art unis enſemble
Ont fait pour Philisbourg des efforts inoüis:
Tu les as ſurmontés; par toi l'Empire tremble;
Tu reſſembleras à LOUIS,
Grand Prince, s'il ſe peut que quelqu'un lui reſſemble.

JE m'étois attendue à tout ce que tu fais.
Le Dieu des Vers, dans ſes Oracles,
Quoiqu'on ait dit, ne ment jamais.
Lorſqu'un fils vient remplir tes plus tendres ſouhaits?
Apollon, par ma bouche, annonça les miracles
Que tu ferois, lorſque la Paix
A ta fiére valeur ne mettroit plus d'obſtacles.

TU n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.
Expoſé nuit & jour au feu des ennemis,
On t'a vu mépriſer en jeune téméraire
Mille & mille volantes morts:
Et l'on diroit, à te voir faire,
Que tu crains qu'en naiſſant on ait plongé ton corps,
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales,
Qui voyent ſur leurs ſombres bords,
Des Rois & des Bergers les fortunes égales.

QU'ON vient de découvrir de vertus dans ton cœur!
Et que tu fais du tems un glorieux partage!
Que ce partage cauſe & de joie & de peur!!

Peut-on regarder ſans frayeur
Les différens périls où ta valeur t'engage ?
Peut-on, ſans t'adorer, te voir donner tes ſoins,
Tantôt à pourvoir aux beſoins
Des Guerriers que la gloire a couverts de bleſſures,
Et tantôt à tracer de fidelles peintures
Des grandes actions dont tes yeux ſont témoins ?

Le Soleil, infortuné pere
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philisbourg a ſenti ta colére,
Moins lumineux & moins ardent,
D'un cours précipité paſſe à l'autre hémiſphére ;
Il remplit à regret ſon glorieux emploi ;
Tu renouvelles ſa triſteſſe,
Lorſqu'il te voit conduire avec tant de ſageſſe
Les deſſeins dont Louis s'eſt repoſé ſur toi.

De quel œil penſes-tu que l'Europe regarde
Ce que tu viens d'exécuter ?
Tant d'Etats, qu'en d'eux mois ton bras vient d'ajouter
Aux Etats que le Ciel te garde,
Lui font voir tout ce qu'on hazarde ;
Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets,
Quand on irrite un Roi de qui rien ne retarde
Ni les deſſeins ni les progrès.

Quelque loin que ta gloire aujourd'hui ſoit allée,
Elle fait le plaiſir du plus ſage des Rois,
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée
Aſſurer le bonheur de l'Empire François.
Plus sûr de ſon deſtin que ne fut autrefois
Le tonnant rival de Pélée,
Il ne craint point qu'un fils efface ſes exploits.

Arrête une courſe ſi belle ;

Aux douceurs du repos la ſaiſon te rappelle :
Mars fuit les Aquilons, & cherche les Zéphirs,
Viens ſécher les beaux yeux d'une auguſte Princeſſe ;
Viens remplir ſes plus doux deſirs :
Ton ardeur pour la gloire allarme ſa tendreſſe :
L'inquiétude & la triſteſſe,
En ton abſence, ont pris la place des plaiſirs.

Tu jouis, Montauſier, du doux fruit de tes peines ;
Ton jeune Achille eſt triomphant
De l'orgueil des Aigles Romaines,
Vainement contre lui Empire ſe défend.
Philisbourg, Frankendal, Manheim, Treves, Mayence,
Que leurs Dieux n'ont pu garantir,
Font bien voir de quel ſang le Ciel l'a fait ſortir,
Et quelle habile main cultiva dès l'enfance
La valeur du Héros qui vient d'aſſujettir
Et du Nècre & du Rhin l'orgueilleuſe puiſſance.

Sur nos ſacrés Autels on voit fumer l'encens,
Pour une ſi grande victoire ;
Tout retentit ici du doux bruit de ſa gloire :
Mais rien n'eſt comparable aux tranſports que je ſens.
Oui, l'amitié, l'eſtime, & la reconnoiſſance,
Que depuis long-tems je te dois,
Me font bien mieux ſentir qu'au reſte de la France
Un ſuccès dont l'éclat rejaillit juſqu'à toi.

BALADE.

Votre bonne foi m'épouvante ;
Vous croyez trop légèrement.
Si l'on aimoit fidélement,
Serois-je encore indifférente ?

Etre la dupe des douceurs
D'une troupe vaine & galante
Eſt le deſtin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'eſt cœur qui ne ſe répente.
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
Le cœur tendre, l'eſprit charmant,
Des malheurs de l'engagement
Ne prétendez pas d'être exempte,
Affectons-nous quelques rigueurs ?
On ſe rebute dans l'attente
Des plus précieuſes faveurs.
La tendreſſe eſt-elle contente !
On entend dire à chaque Amante :
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant ;
S'il plaît à l'Amour, quelque Amante
Un jour vous rendra plus ſçavante.
Vers les dangereuſes langueurs
Vous avez une douce pente ;
Vous ſoupirez pour des malheurs
Dont vous paroiſſez ignorante.
Vous mériterez qu'on vous chante :
Tous les hommes ſont des trompeurs.

ENVOI.

Si, pour vous épargner des pleurs ;
Ma raiſon n'eſt pas ſuffiſante,
Regardez ce que repréſente
Le ſerpent caché ſous les fleurs.
Il nous dit : Tremblez, Amarante,
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Digitized by Google

AIR.

L'AIMABLE Printems fait naître
Autant d'amours que de fleurs ;
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.
Dès qu'il commence à paroître
Il fait cesser les froideurs ;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher, peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs
L'aimable Printems fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

AIR.

DOux transports, trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître.
Vous n'oseriez paroître.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux
Fasse perdre à l'Amour tant de momens heureux ?

EPITRE

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

Vice-Amiral de France.

VOus, que Neptune a vu cent fois
Vainqueur des ennemis du plus grand Roi du monde.
Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits.

En terre ferme que ſur l'onde ;
Généreux Maréchal, conſervez tous mes droits,
Un puiſſant ennemi contre moi ſe déclare,
Contre qui je ſens bien que je ne puis tenir ;
Pour m'ôter l'honneur, il prépare
Tout ce que l'eſprit peut fournir.
La Fortune, pour moi toujours impitoyable,
Ne pouvoit dans l'Univers
Me faire un ennemi plus fort, plus redoutable
Que l'illuſtre Duc de Nevers.
Ah ! Seigneur, à ce nom vous changez de viſage.
Hélas ! je devois bien prévoir
Que l'amitié, qui vous engage,
L'emporteroit ſur le devoir ;
Et que, ſans vous en émouvoir,
Vous verriez mon honneur faire un triſte naufrage.
Cependrnt vous ſçavez combien l'honneur eſt cher :
Vous ſçavez que LOUIS ordonne
Que vous faſſiez punir, ſans excepter perſonne,
Ceux qui veulent nous l'arracher.
Je le perdrai pourtant, ſi votre ordre n'empêche
Qu'on ne l'attaque fortement.
Ce n'eſt pas véritablement
Ce certain honneur qu'on nous prêche
Qu'il faut garder ſoigneuſement :
C'eſt l'honneur de chanter mieux que tous nos Orphées
L'invincible & ſage LOUIS.
J'ai ſur eux remporté de glorieux trophées ;
Et Nevers, favori des neuf ſçavantes Fées,
Veut m'ôter, par ſes chants, l'honneur dont je jouis

STANCES.

DANS un charmant déſert où les tendres Zéphirs
Folâtrent tous les jours avec la jeune Flore,
Je forme d'innocens deſirs
En ſongeant au Berger que j'aime & qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaiſirs
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

HÉLAS! cent fois la nuit; hélas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir, dans ce lieu ſolitaire,
Tircis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en ſoupirant: L'Aſtre qui nous éclaire
Ne voit rien, quand il fait ſon tour,
Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

LORS qu'auprès d'un ruiſſeau par mes larmes troublé,
Je m'amuſe à chanter par quelle violence.
Mon eſprit ſe trouve accablé.
Des cruelles douleurs d'une ſi longue abſence,
Toujours un ſoupir redoublé
De ma triſte Chanſon vient rompre la cadence.

POUR flatter ma douleur, je ne ſçais que choiſir;
Le chant des Roſſignols, le bruit d'une Fontaine,
Rien ne charme mon déplaiſir.
J'en parle ſi ſouvent aux Nymphes de la Seine,
Que je ne donne pas loiſir
Aux Echos d'alentour de prendre un peu d'haleine.

VOUS que j'ai tant gravé ſur les bois d'alentour,
Beau nom de ce Berger ſi cher à ma mémoire,
Croiſſez comme fait notre amour,
Comme fait ma douleur, & comme fait ſa gloire;

Afin de témoigner un jour
Une fidélité qu'on aura peine à croire.

Et toi, Tyran des cœurs, enfant délicieux,
Dont l'empire s'étend sur toute la Nature,
Amour, ramenes dans ces lieux
L'aimable & cher auteur des peines que j'endure,
Ou la mort, en fermant mes yeux,
A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

AIR.

NE pourrois-je donc point connoître,
Quel est ce redoutable Amour,
Qui de mon jeune cœur un jour,
A ce qu'on dit, sera le maître?
Ce Berger si charmant, si beau,
Qui sous nos chênes verds tous les soirs vient m'attendre,
Et qui connoît quelle herbe est propre à mon troupeau,
Ne pourroit-il point me l'apprendre?

AIR.

ALCANDRE, ce Héros charmant,
Ne paroît plus sensible à mon amour fidéle;
Il court, sans l'écouter, ou la gloire l'appelle;
Il préfére au plaisir d'être aimé tendrement,
Les périls où conduit cette gloire cruelle.
Ah! que de pleurs coûte un Amant,
Qu'il faut partager avec elle?

A M. GARNIER.

UNE bourſe dans ce tems-ci,
Où, même chez les gens du plus haut caractère,
A travers la dorure éclate la miſére,
Eſt, il faut l'avouer ici,
Un meuble aſſez peu néceſſaire,
A peu-près tout autant qu'un vieux Amant tranſi
L'eſt à jeune & coquette fille.
Cependant, comme à l'Hombre, ayant ſouvent Codille,
Et quatre Matadors auſſi,
On pourroit aiſément trouver quelque reſſource;
Recevez mon préſent, & qu'auprès d'un bon feu
Le Démon qui préſide au jeu
De louis tous les jours rempliſſe cette bourſe.
Damon, d'un ſemblable ſecours
Vous avez, ſelon moi, plus beſoin que perſonne;
Vous que votre penchant porte à donner toujours
Sans vouloir jamais qu'on vous donne;
Et dont l'eſprit, plus fort que les autres eſprits,
Et plus plein de délicateſſe,
Fait voir pour la fortune un généreux mépris.
Si cette inconſtante Déeſſe,
A qui par vanité nous ſacrifions tous,
Avoit moins d'injuſtice & de ſcélérateſſe,
On n'auroit lieu de faire aucun ſouhait pour vous.

AIR,

TANDIS que vous êtes belles,
Des cœurs ſoumis & fidéles
Ecoutez les doux ſoupirs ;
Riez, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe
Contre les tendres déſirs
La Raiſon aux airs ſévères.
Hé ! ſont-ce là ſes affaires ?
Se connoît-elles en plaiſirs ?

DIALOGUE.

Janvier. 1689.

PERSONNAGES.

L'AMOUR,
LES PLAISIRS,
LA JALOUSIE, } *Suite de l'Amour.*
LE DÉPIT,
MERCURE,
L'AMBITION,
LE TROUBLE, } *Suite de l'Ambition.*
LA CRUAUTÉ,

DIALOGUE

Composé pour être chanté devant le Roi;

Au mois de Janvier 1689.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, LES PLAISIRS, LA JALOUSIE, LE DÉPIT, ET LA SUITE DE L'AMOUR.

L'AMOUR.

DANS ces bois, dont l'affreuſe paix
Eſt ſi propre à flatter les plaiſirs qu'on me donne,
Sans flambeau, ſans arc, & ſans traits,
Plaiſirs, laiſſez-moi pour jamais.
Jalouſie & Dépit, à qui je m'abandonne,
Demeurez. Je vous aime autant que je me haïs.

UN PLAISIR.

Votre caprice, Amour, va gâter nos affaires.
Formez de plus juſtes deſirs.
Nous nous ſommes néceſſaires.
Vous ne pouvez durer long-tems ſans les Plaiſirs,
Et ſans vous ils ne touchent guères.

Le chœur des Plaiſirs répéte.

Vous ne pouvez durer long-tems ſans les Plaiſirs,
Et ſans vous ils ne touchent guères.

UN AUTRE PLAISIR.

Chacun de nous à ſon tour vous nourrit,
Aiguiſe vos traits, & vous guide,
Pourquoi nous préférer, à vous-même perfide,
La jalouſie & le Dépit?
Contre vous tous les jours il n'eſt rien qu'ils ne faſſent;
En un moment ils effacent
Le charmant ſouvenir d'une tendre faveur.
Quand vous êtes forcé d'abandonner un cœur,
Ce ne ſont qu'eux qui vous en chaſſent.

LA JALOUSIE.

Que les Plaiſirs ſont ingrats
De me faire une querelle!
Je leur redonne une grace nouvelle,
Quand ils ont uſé leurs appas.
De tous mes droits, Amour, ſur vous je me repoſe,
Vous avez intérêt à ne m'éloigner pas;
Sans moi vous ſeriez peu de choſe.
Quand on aime, il faut de tems en tems
De petits ſujets de ſe plaindre.
Je ſuis faite pour les Amans.
Les plaiſirs les plus vifs deviennent languiſſans
Quand on en jouit ſans rien craindre.

LE DÉPIT.

Je ne vous ferai point ici de longs diſcours.
Amour, vous pourrez apprendre
D'un cœur délicat & tendre
De quelle utilité je vous ſuis tous les jours.
Contre le Tems ſans mon ſecours
Vous auriez peine à vous défendre.
Il eſt de certains nœuds cachés,
D'aimables nœuds, qui, par toute la terre,
Tiennent les cœurs l'un à l'autre attachés.
Lorſque par les Plaiſirs ces beaux nœuds ſont lâchés,
C'eſt le dépit qui les reſſerre.

L'AMOUR.

Je ſçais tout ce que je vous dois;

Mais dans la douleur qui m'accable,
Je ne reconnois plus d'intérêt ni de loi.
Ma perte eſt inévitable.
LOUIS rompt pour jamais tout commerce avec moi.
La brillante Jeuneſſe
M'avoit mis bien avecque lui.
Aujourd'hui,
Qu'elle a fait place à la Sageſſe,
Je n'ai plus d'appui.
Doux Plaiſirs, à mon infortune
Intéreſſez-vous.
Ma diſgrace vous eſt commune:
Le goût de ce Héros régle les autres goûts.
Doux Plaiſirs, à mon infortune
Intéreſſez-vous.

Le Chœur des Plaiſirs.

A ſon infortune
Intéreſſons-nous.

L'AMOUR.

Mais que cherche en ces lieux ma cruelle ennemie?

SCENE II.

L'AMOUR, L'AMBITION.

Suite de l'Amour, Suite de l'Ambition.

L'AMOUR.

AMBITION, fatale au bonheur des Humains,
Venez-vous inſulter aux maux dont je me plains?

L'AMBITION.

Non: Au fond de mon cœur la haine eſt endormie,
Regrettant des plaiſirs que j'ai trop peu goûtés,
Et dont le ſouvenir au déſeſpoir m'expoſe,
Je viens dans ces lieux écartés

Soupirer en ſecret des chagrins qu'on me cauſe,
Et que je n'ai pas mérités.
LOUIS, qui me ſuivoit, me laiſſe,
Pour la Paix que du Ciel il a ſçu rappeller.

L'AMOUR.

Ah! de tant d'autres cœurs vous êtes la maîtreſſe:
Que vous pouvez vous conſoler!

L'AMBITION.

Foible ſoulagement pour ma douleur cruelle!
Amour malgré vos ſoins divers
Qui me font tous les jours quelque offenſe nouvelle,
Je ſçais bien que dans l'Univers
Il n'eſt guère de cœurs qui ne me ſoient ouverts.
Mais je m'étois mêlée
De regner dans un cœur auſſi grand que le ſien:
A préſent je ne trouve rien
Dont mon ame ſoit conſolée.

Suite de l'Ambition.

O malheur le plus grand de tous!

Suite de l'Amour.

O malheur qu'envain on déplore!

Suite de l'Ambition.

Qui peut forcer un Roi de ſa gloire jaloux?

Suite de l'Amour.

Qui peut forcer un Héros qu'on adore?

Tous enſemble.

A ſe déclarer contre nous?

Suite de l'Ambition.

C'eſt la Paix.

Suite de l'Amour.

C'eſt la Sageſſe.

Suite de l'Ambition.

Elle lui vole des Lauriers.

Suite de l'Amour.

Elle l'enléve à la Tendreſſe.

Suite de l'Ambition.

Affligez-vous, Guerriers.

Suite de l'Amour.

Beautés, pleurez ſans ceſſe.

Tous enſemble.

LOUIS le plus aimable & le plus grand des Rois,
Nous mépriſe, & ſuit d'autres loix.

SCENE III.

MERCURE, L'AMOUR, L'AMBITION,

Suite de l'Amour, Suite de l'Ambition.

MERCURE.

PARTEZ, Amour, allez vous rendre
A la Cour du plus ſage & du plus grand des Rois.
Le Deſtin aujourd'hui s'explique par ma voix;
Ici-bas il me fait deſcendre,
Il veut que vous alliez par d'agréables jeux
Délaſſer ce Héros des ſoins qu'il daigne prendre
Pour rendre ſes peuples heureux.
Vous, fiére Ambition, couronnez tant de fêtes
En peignant à ſa Cour les funeſtes revers,
Les déſordres & les tempêtes
Dont vous effrayez l'univers.
Que vois-je? quel ſombre nuage
Se répand ſur votre viſage?

L'AMBITION.

Mercure, croyez-vous mon courage aſſez bas,
Et voudriez-vous me contraindre
A divertir un Roi dont vous n'ignorez pas
Que je ſuis en droit de me plaindre?
L'Univers m'eſt témoin,
Que j'ai toujours été d'accord avec ſa gloire.
S'il m'avoit voulu croire,
Ah! que je l'aurois mené loin!

Mais malgré mes conſeils qu'appuyoit la Victoire,
D'Olivier il orna ſon front.
Mortel affront,
Ne ſortez pas de ma mémoire.

L'AMOUR.

Envain pour moi vous me preſſez
De quitter ces ombres retraites.
Pour demeurer ici j'ai mes raiſons ſecrettes.

MERCURE.

Point de raiſons, obéiſſez.

L'AMOUR.

Hé! comment voulez-vous que je vous obéiſſe?
Voulez-vous que je divertiſſe
Un Héros qui me haït?
Je me plains de LOUIS, tout le monde le ſçait.
M'a-t-il jamais envain offert un ſacrifice?
Quand pour lui j'ai tout fait,
Pourquoi faut-il qu'il me haïſſe!

L'AMBITION *& ſa Suite.*

Puiſqu'il eſt las d'être vainqueur,
Près de lui que pourrions-nous faire?

L'AMOUR *& ſa Suite.*

Puiſqu'il nous chaſſe de ſon cœur,
N'ayons plus de ſoin de lui plaire.

L'AMOUR & L'AMBITION *enſemble.*

Abandonnons au repos.

L'AMBITION. } Ce fameux Héros
L'AMOUR. }

Charmant.

MERCURE *à l'Amour.*

Lorſqu'on eſt dans ſon printems,
Il eſt aſſez difficile
Que le cœur demeure inutile.
Mais il eſt un certain tems.
Où l'on doit être tranquille.
La Raiſon,
Comme l'Amour, a ſa ſaiſon.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Que ces raiſonnemens ſoient ſuivis du vulgaire ;
C'eſt pour lui qu'ils ſont faits;
Un Amant couronné dans tous les tems peut plaire.
Les Rois comme les Dieux ne vieilliſſent jamais.

MERCURE.

Je ſuis las des détours que votre orgueil me donne.
Rallumez ce flambeau, reprenez ce carquois.
Foible enfant, eſt-ce avec le Deſtin qu'on raiſonne ?
Vous ſçavez quelles ſont ſes loix.
Il a marqué dans ce livre terrible,
Qui de tout l'Univers régle les actions,
Qu'après avoir dompté cent fiéres Nations,
LOUIS toujours invincible
Regneroit ſur ſes paſſions.
Et vous, Ambition, calmez votre colére.
LOUIS a repris ſon tonnerre.
Quoiqu'à l'abri de nos dangereux traits,
Dans le champ de la Paix
Sans ceſſe ce Héros moiſſonne
Des Lauriers auſſi beaux que ceux qu'offre Bellone.
Il n'eſt pas moins le défenſeur des Rois.
Sa Cour eſt leur azyle, il va venger leurs droits.
On verra par ſes ſoins un Monarque intrépide,
Auſſi perſécuté, mais auſſi grand qu'Alcide,
Malgré tous les efforts de ſes fiers ennemis,
Remplir ſes trônes affermis.
Ceſſez donc de faire paroître
De vains reſſentimens.
Amuſez de tems en tems
Le grand Roi qui les a fait naître.
L'inflexible Deſtin vous borne à cet honneur.
Par ſes décrets ſacrés LOUIS doit être maître
De l'Univers & de ſon cœur.
Partez, vous dis-je ; allez vous rendre
Dans ce charmant ſéjour qu'il a rendu fameux.
Et par des Jeux

Délaſſez-le des ſoins qu'il daigne prendre
Pour rendre ſes peuples heureux.

LE CHŒUR DES PLAISIRS.

Revenez, agréable Joie,
Nos malheurs ſont finis;
L'ordre du Deſtin nous renvoie
Près du Héros qui nous avoit bannis.
A jamais avec lui puiſſions-nous être unis.
Revenez, agréable Joie,
Nos malheurs ſont finis.

UN PLAISIR.

Il eſt aiſé de reprendre
Quelque goût pour les plaiſirs.
La ſageſſe a beau défendre
L'uſage des doux ſoupirs,
Pour peu qu'on ait l'ame tendre,
Il eſt aiſé de reprendre
Quelque goût pour les plaiſirs.

LA JALOUSIE & LE DÉPIT *enſemble.*

Non: Rien ne peut troubler ſa ſageſſe profonde.
Mais, à revoir ce beau ſéjour,
D'où LOUIS, à ſon gré, régle la Terre & l'Onde,
Votre intérêt ſe trouve, Amour.
Une ſeule beauté de ſa ſuperbe Cour
Vous fournit plus de traits que le reſte du monde.

L'AMOUR, L'AMBITION, *& leurs deux Chœurs enſemble.*

Célébrons cet heureux retour.
Que tout ce qui reſpire à l'envi nous réponde;
Que tout chante ce grand jour.

L'AMBITION.

L'inquiétude m'abandonne.

L'AMOUR.

Tous mes chagrins ſe ſont évanouis.

L'AMOUR & L'AMBITION *enſemble.*

Partons, le Deſtin ordonne

Que tout obéiſſe à LOUIS.
Les deux Chœurs répétent.
Partons, le Deſtin ordonne
Que tout obéiſſe à LOUIS.

AIR.

IL eſt tems de nous allarmer.
De l'amoureux Daphnis fuyons le tendre hommage,
La rigueur eſt ſouvent d'un difficile uſage.
Ah ! de quelque fierté qu'un cœur puiſſe s'armer,
Lorſqu'un Amant qui plaît parle un certain langage,
Il en coûte moins pour aimer
Qu'il n'en coûte pour être ſage.

EPITRE.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

20 Décembre 1689.

SUR vos Lettres, ſur vos diſcours,
(On ne peut pas de meilleurs gages)
Je crois, Seigneur, que mes ouvrages
Vous ont plu, vous plairont toujours.

DANS cette juſte confiance
Qui fait mon plaiſir le plus doux,
Je vous en offre un qui, je penſe,
N'a jamais été vu de vous.

SI de l'examiner vous vous donnez la peine;
Son tour ne vous déplaira pas;

Et vous n'y trouverez, ſans faire trop la vaine,
Rien de guindé, ni rien de bas.

Comme de ſon travail d'ordinaire on s'entête,
Ce que je dis du mien fait ſur vous peu d'effet.
Il n'eſt ſans doute point parfait;
Mais mon excuſe eſt toute prête,
J'étois jeune quand je l'ai fait.

Belle excuſe à donner, me direz-vous peut-être;
D'un air bruſque, d'un ton fâché?
Falloit-il le faire paroître
Que vous ne l'euſſiez retouché?

Ah! Seigneur! depuis quatre luſtres,
Pour faire qu'il ſoit ſans défauts,
Une troupe d'amis illuſtres
A joint ſes ſoins à mes travaux.

Mais, ſoins infortunés, & travaux inutiles!
Les enfans que l'Hymen fournit
A corriger ſont moins faciles
Que tous les enfans de l'Eſprit.

Tel eſt celui pour qui j'eſpère
Ce généreux ſecours éprouvé tant de fois.
Apollon n'en eſt pas le pere,
C'eſt à l'Hymen que je le dois.

Je voudrois fort qu'il plût. Mais, Seigneur, il me ſemble
Qu'il faut, pour prévenir le monde en ſa faveur,
Qu'il puiſſe aller par vous au Héros qui raſſemble
Avec la qualité d'équitable vainqueur,
La piété ſincère & la fière valeur:
Vertus qu'on ne voit guère enſemble.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

1689.

AMI ferme & fidéle, unique & sûr asyle
Pour le mérite malheureux ;
Prodige de la Cour, ennemi généreux
De la complaisance servile ;
Illustre Montausier, l'honneur de ces climats,
Pour qui les portes du trépas
Ont semblé si long-tems ouvertes.
Qui pourroit vous connoître, & ne pas regarder
Comme la plus grande des pertes
Une mort que le Ciel ne peut trop retarder !

TANDIS que d'une ame héroïque
Vous souteniez des maux si longs, si douloureux ;
Tandis que gémissoit pour vous la voix publique,
(Eloge qui n'est point douteux)
Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligerent.
Ces Dieux à qui la crainte éleva des Autels,
A ce qu'on m'a dit, partagerent
L'inquiétude des Mortels.

DANS le doux loisir que vous donne
L'heureux rétour d'une santé,
Qui doit vous faire voir encor plus d'une automne ;
Ecoutez-moi, voici ce qu'on m'en a conté.

UN Dieu de votre connoissance,
Capricieux, cruel, & qu'on appelle Amour,
A la Nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour :
Que fait-on maintenant en France ?

Car vous n'ignorez pas, je penſe,
Que je n'habite plus dans ce charmant ſéjour.

Ce qu'on y fait, répondit-elle?
Louis, dont autrefois vous étiez ſatisfait,
S'y prépare à punir l'audace criminelle
Des nombreux ennemis que ſa gloire lui fait.
Le goût pour ces ſortes d'ouvrages
Qu'inſpirent les ſçavantes Sœurs,
S'y perd, faute de protecteurs.
On y fait peu de cas de vos doux badinages;
vin, le jeu, la chaſſe, y paroiſſent meilleurs.
Et le petit nombres des cœurs
Pour qui le mérite a des charmes,
Y ſent pour Montauſier les plus vives allarmes;
Il a des mortelles langueurs.

Quoi! Montauſier perdroit la vie,
S'écria cet enfant qui vous a fait aimer
De l'incomparable Julie,
Que le Ciel avoit pris tant de ſoin de former!
Cruelle Renommée! ah! que viens-je d'entendre?
En achevant ces mots, il pâlit, il trembla;
Il ne voulut plus rien apprendre;
Et vers Jupiter il vola.

Est-ce ainſi, Maître du Tonnerre,
Lui dit bruſquement devant les autres Dieux,
Que vous veillez ſans ceſſe au bonheur de la terre?
De la troupe des maux le plus pernicieux
Déclare à Montauſier une cruelle guerre.
Eſt-il des jours plus précieux?

Hé! d'où vient qu'Apollon qui dans ce coin rumine
Quelques inutiles chanſons,
Et qui divinité de deux ou trois façons
Se mêle de la Médecine,

Ne cherche point quelque racine
Qui guériſſe l'appui de ſes chers nourriſſons ?

QUOI ! je verrai périr comme un homme ordinaire
Un ami dont le cœur me reſpecta toujours,
Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours
Que de tout tems l'Hymen eſt en droit de me faire !
Non, non, pour Montauſier j'obtiendrai du ſecours ;
Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

MAIS ne diroit-on pas qu'être de ſes amis,
S'écria le Dieu de la Thrace,
Exempte de ſouffrir la fatale diſgrace
Où tous les hommes ſont ſoumis ?
Amour, vous portez loin l'audace :
Vous devriez être content
Que ce Mortel, cet homme illuſtre,
Pour qui vous vous empreſſez tant,
Ait fini le ſeizième luſtre.
Dans le plus terrible danger,
Je l'ai vu tant de fois ſi peu ſe ménager ;
Tant de fois de larges bleſſures
Mes yeux ont vu le fer & le feu le couvrir,
Qu'il ne devroit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance,
L'Amour, depuis long-tems irrité contre Mars,
Gardoit un dangereux ſilence,
Et promenoit ſur lui d'étincelans regards.
Entre ces Dieux cruels le déſordre alloit naître,
Si le grand Jupiter, toujours bon, toujours doux,
N'eût appellé l'Amour pour lui faire connoître
Que du fatal inſtant il n'étoit pas le maître.
Au fier deſtin adreſſez-vous,
Lui dit-il, je le vois paroître.

ALORS le petit Dieu mutin,

Oubliant tout d'un coup Mars & ſa réprimande
Les yeux baignés de pleurs, harangua le Deſtin.
O vous! à qui rien ne commande,
O vous... ne me fais point de diſcours ſuperflus;
Interrompit l'Etre inflexible,
Je ſçais ce que tu crains; mais ne t'affliges plus.
De tout tems j'ai marqué dans ce Livre terrible
Qui de tous les Mortels régle les actions,
Que Montauſier verra cette ligue orgueilleuſe,
Malgré les vains efforts de tant de légions,
Apprendre aux autres Nations
Des exploits de LOUIS la ſuite merveilleuſe.

JE ne vous dirai point quels furent les tranſports
Du Dieu dont tout connoît la puiſſance ſuprême;
Pour les repréſenter l'éloquence elle-même
Feroit d'inutiles efforts.
Il me ſemble qu'il dut, dans l'excès de ſa joie,
Sentir tout ce que j'ai ſenti,
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proie
Le Ciel vous avoit garanti.

NE traitez point, Seigneur, ceci de bagatelle;
Ce que je vous écris, je le tiens de bon lieu.
Eſt-il rare qu'une mortelle,
En commerce avec plus d'un Dieu,
Sçache du Ciel quelque nouvelle?

A M. LE MARQUIS DE MARCILLY,

Pour le jour de la SAINT LOUIS. 1690.

POUR imiter votre Patron,
Non pas en tout, mais en partie,
(Car de la ſainteté vous n'avez nulle envie,)
Vous voulez, Marquis, ce dit-on,
Aller crever en Hybernie.
Ne vous récriez point ſur la comparaiſon.
De la gent Irlandoiſe à la gent Sarrazine :
C'eſt tout un : & s'il faut que l'humeur Paladine
Vous faſſe guerroyer en ce maudit canton,
Je gage * Marmuſe & Mignon
Que vous regretterez ma mauvaiſe cuiſine.

REMARQUE.

* Chat & Ecureuil.

A M. LE BARON DE BRETEUIL,

Introducteur des Ambaſſadeurs.

QUAND de mes intérêts vous voulez vous charger,
Songez-vous à ce que vous faites ?
Contre qui le voudra j'offre ici de gager
Deux ou trois tendres chanſonnettes,
Que mon étoile à corriger
Vous coûteroit plus qu'à changer
Toutes les prudes en coquettes.

Ne me renvoyez point à certains cheveux gris,
Sur leſquels, au retour de la célébre Ville
Qui fut le berceau de Virgile,
Se récrierent tant Verſailles & Paris;
Et qu'en homme rempli d'adreſſe,
Vous donnez tous les jours aux meres, au maris,
Pour garants de votre ſageſſe.

A quoi vous ſerviroit de prendre ce détour?
J'ai l'honneur de vous bien connoître.
Daphnis, affectez de paroître,
Autant qu'il vous plaira, dégoûté de l'Amour:
Formé pour le ſentir & pour le faire naître,
Vous m'avez bien la mine d'être
En commerce galant juſques au dernier jour.

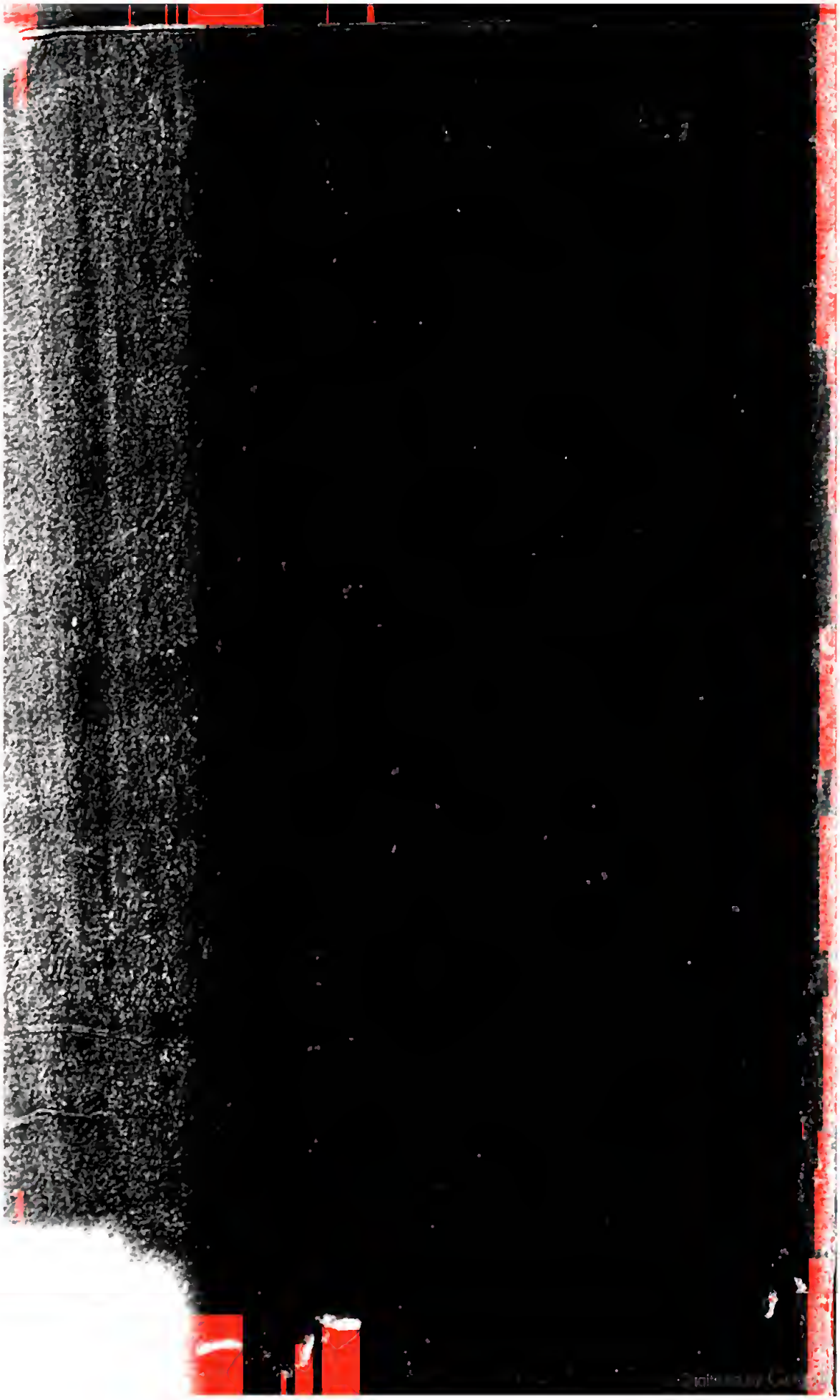
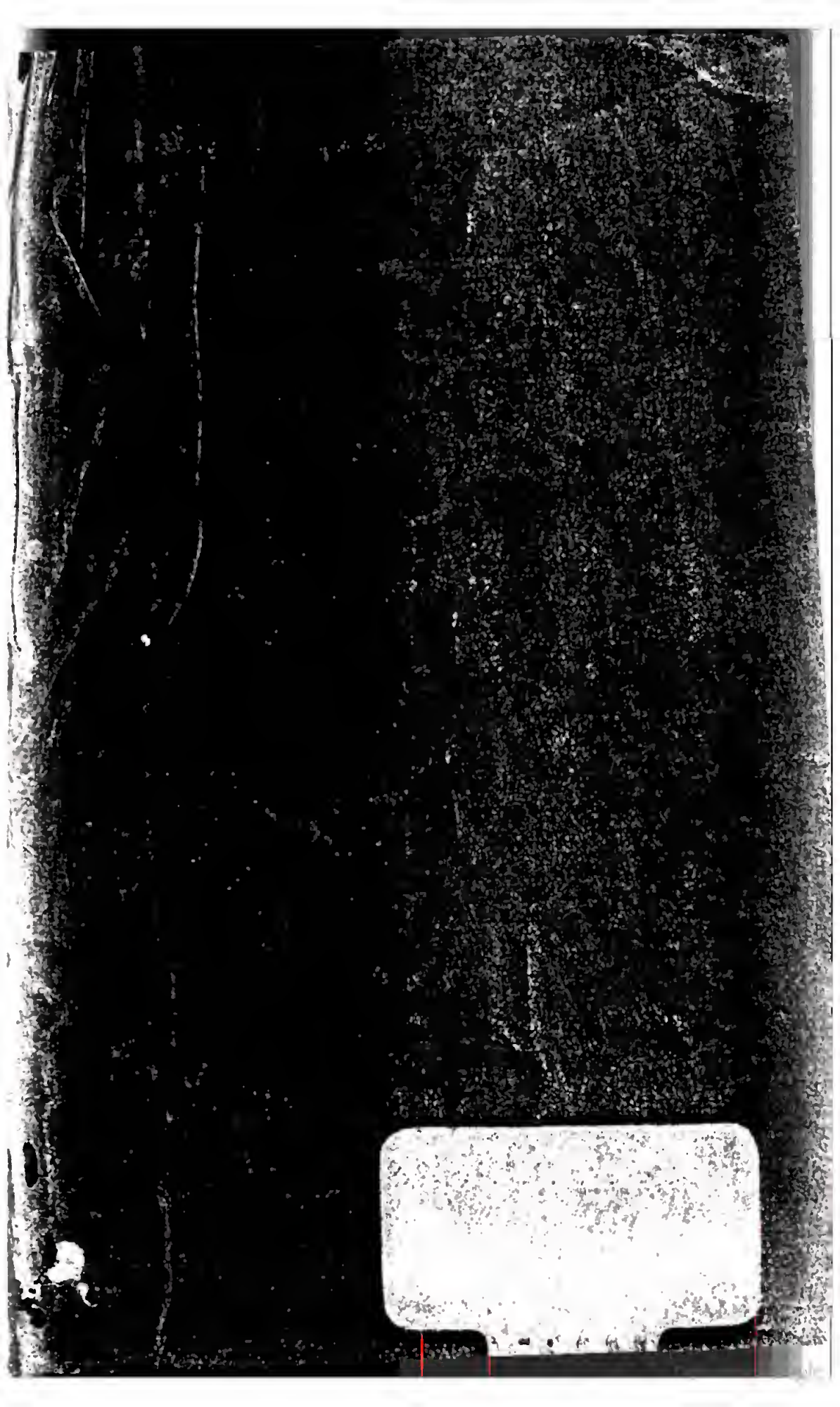
Quand je dévoile ces myſtères,
Je crois vous voir me dire avec un air grondeur:
Si pour aimer toujours le Ciel a fait mon cœur,
De quoi vous mêlez-vous? ſont-ce-là vos affaires?
Non vraiment, ce ne le ſont pas;
Je ne ſuis point à me le dire.
Mais bien vous en a pris que je n'ai fait que rire
De l'affront que reçoit mon ſexe en pareil cas.
Vous auriez fait d'Iphis le vilain perſonnage:
Oui, ſans doute, ma perte eût été d'âge en âge;
Célébre par votre trépas,
Si j'avois pris, ſelon l'uſage:
La querelle de mes appas.

Plus je repaſſe dans ma tête
Ce tems où, par malheur pour Meſſieurs les Epoux,
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête,
Et plus je trouve malhonnête
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.
Ceci n'eſt point plaiſanterie.

Pour vous, comme pour moi, c'eſt un vilain endroit.
Tous deux vingt ans de moins, tous deux ſous même toît;
Sans la moindre galanterie!
O ſiécle! ô mœurs! qui le croiroit?
Eſt-ce ma faute? eſt-ce la vôtre?
Parlez. Mais que vais-je éplucher?
Si les nœuds de l'Amour n'ont pu nous attacher,
Tous deux vingt ans de plus, & tous deux loin de l'autre,
Il eſt bien tems de s'en fâcher.

MAIS, quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cauſe;
Il n'en ſeroit ni plus ni moins.
Rempliſſons notre eſprit de plus ſolides ſoins;
Daphnis, autre tems, autre choſe.
Je vous quitte aujourd'hui d'hommage, de deſirs;
Exemple dans mon ſexe aſſez grand, aſſez rare.
Après avoir paſſé la ſaiſon des plaiſirs,
Au hazard des affronts que l'Amour nous prépare;
Souvent nous pouſſons des ſoupirs.
Mais quelle vanité barbare
Fait que j'oſe inſulter à de pareils malheurs?
Je mériterois bien de faire les honneurs
De quelque aventure bizarre,
Et d'être le jouet de nos jeunes Seigneurs.

ELOIGNONS cette idée; elle eſt trop effroyable
Pour la conſerver plus long-tems.
Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvemens,
M'en offre une plus agréable.
C'eſt à vous à tenir ce qu'elle me promet;
Vous qui voulez, Daphnis, que ſes nœuds nous uniſſent,
Et que de quelques ſoins vos ſoins me garantiſſent;
C'eſt à vous d'empêcher que tout ce que permet
Une conduite négligente,

Faute qu'ami d'humeur galante,
A peu-près comme vous, assez souvent commet,
Fasse qu'un jour je me répente
Du doux engagement où l'amitié nous met.
Pour moi qui suis égale, & qui ne suis qu'amie,
Vous ne devez pas avoir peur
De trouver au fond de mon cœur
Un seul moment du jour ma tendresse endormie.

Fin du premier Tome.